

OEUVRES  
DE  
C. MAROT  
DE CAHORS

VALET DE CHAMBRE DU ROY

---

TOME TROISIÈME



PARIS  
DELARUE, LIBRAIRE-EDITEUR  
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Ottawa



C. MAROT

*Il a été tiré de cette édition :*

50 exemplaires sur papier de Chine. . . . .	4 fr. »
100 exemplaires sur papier vergé à la forme . . . . .	3 fr. 50
25 exemplaires sur papier vergé teinté.	3 fr. 50
25 exemplaires sur papier rosé (cuisse de nymphe émue). . . . .	3 fr. »

OEUVRES  
DE  
C. MAROT  
DE CAHORS

VALET DE CHAMBRE DU ROY

ÉDITION REVUE SUR CELLE DE 1544

NOTICE PAR BENJAMIN PIFTEAU

---

TOME TROISIÈME



PARIS

DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, RUE DE SEINE, 23

220003  
24-1-25

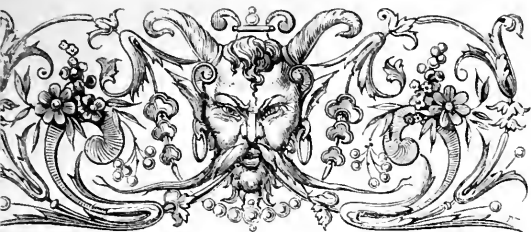
PQ

1635

A1

18--a

7.3



## EPIGRAMMES

---

### A RENÉE DE PARTENAY



UAND vous oyez que ma Muse resonne  
En ce Bosquet, qu'Oyseaux font resonner  
Vous vous plaignez que rien je ne vous donne,  
Et je me plains que n'ay que vous donner,  
Sinon un cueur, tout prest à s'addonner

A voz plaisirs. Je vous en fay donc offre :

C'est le trefor le meilleur de mon Coffre :

Servez vous en, si desir en avez

Mais quel besaing est-il, que je vous offre  
Ce que gaigner d'un chacun vous savez?



## DU MOIS DE MAY, ET D'ANNE

Mois Amoureux, mois veltu de verdure,  
 Mois qui tant bien les cueurs fait esjouïr,  
 Comment pourras, veu l'ennuy que j'endure,  
 Faire le mien de lieffe jouir?  
 Ne prez, ne champs, ne Rosignols ouïr  
 N'y ont pouvoir : quoy donc? je te diray :  
 Tant seulement fay Anne resjouïr,  
 Incontinent je me resjouïray.

---

DE SON FEU ET DE CELUY QUI SE PRINT  
AU BOSQUET DE FERRARE

Puis qu'au milieu de l'eau d'un puïssant fleuve,  
 Le vert Bosquet par feu est consumé,  
 Pourquoi mon Cueur en cendre ne se treuve  
 Au feu, sans eau, que tu m'as allumé?  
 Le cueur est sec, le feu bien enflammé :  
 Mais la rigueur (Anne) dont tu es pleine,  
 Le voir souffrir ha tousjours mieux aymé,  
 Que par la Mort mettre fin à sa peine.

---

## AU ROY

TANDIS que j'estois par chemin,  
 L'estat sans moy print sa cloture :  
 Mais (Sire) un peu de Parchemin  
 M'en pourra faire l'ouverture :

Puis le Tresorier dit, & jure,  
Si du Parchemin puis avoir,  
Qu'il m'en fera par son savoir  
De l'Or : c'est une grand pratique :  
Et ne l'ay encore sceu voir  
Dans les fourneaux du Magnifique.

---

## A MONSIEUR PREUDHOMME

TRESORIER DE L'ESPARGNE

V A tost, Dizain, solliciter la somme,  
J'en ay besoing : pourquoy crains, & t'amuses  
Tu as affaire à un deux fois Preudhomme,  
Grand amateur d'Apollo & des Muses :  
Afin (pourtant) que de s'Amour n'abuses,  
Parle humblement, que mon zelle apperçoive,  
Et qu'en lisant quelque plaisir conçoive.  
Mais dequoy fert tant d'admonestement ?  
Fay seulement que si bien te reçoive,  
Que recevoir je puisse promptement.

---

## A ANNE

TENCÉE POUR MAROT

P uis que les Vers que pour toy je compose,  
T'ont fait tencer, Anne ma Sœur, m'Amie,  
C'est bien raison que ma main se repose;  
Ce que je fay : ma Plume est endormie,

Encre, papier, la main palle & blefmie  
 Repofent tous par ton commandement :  
 Mais mon Efprit repofer ne peult mie,  
 Tant tu me l'as travaillé grandement.

Pardonne donc à mes Vers le tourment,  
 Qu'ilz t'ont donné : & ainfi que je penfe,  
 Ilz te feront vivre eternellement :  
 Demandes tu plus belle recompense ?

---

A DEUX JEUNES HOMMES QUI ESCRIVOIENT  
 A SA LOUANGE

SAVOIR ANTOINE DU MOULIN MASCONNOIS  
 ET CLAUDE GALAND

A DOLESCENS, qui la peine avez prise  
 De m'enrichir de los non meritè,  
 Pour en louant dire bien verité,  
 Laissez moy là : & louez moy Loïfe.  
 C'est le doux feu, dont ma Muſe eſt eſprise,  
 C'eſt de mes Vers le droit but limité :  
 Haulſez la donc en toute extrémité :  
 Car bien priſè me ſens, quand on la priè.

Et n'en querez, dequoy louer la faut :  
 Rien qu'amitié en elle ne defaut :  
 J'y ay trouvé amitié à redire :  
 Mais, au ſurplus, eſcrivez hardiment  
 Ce que voudrez : faillir aucunement.  
 Vous ne ſauriez, ſinon de trop peu dire.





## D'UNE MAL MARIÉE

FILLE qui prend facheux mary  
(Ce disoit Alix à Colette),  
Aura tousjours le cueur marry,  
Et mieux vaudroit dormir feulette.

Il est vrai, dit sa sœur doucette :  
Mais contre un facheux endormy,  
La vraye & certaine recepte  
Ce feroit de faire un Amy.

## A UNE

PORTANT BLEU POUR COULEURS

TANT que le Bleu aura nom loyauté,  
Si on m'en croit, il vous fera osté :  
J'entens osté, sans jamais le vous rendre.  
Mais quand verrez conclud, & arresté,  
Que Bleu fera nommé legereté,  
Vous le pourrez à l'heure bien reprendre.

## A CRAVAN, SIEN AMY, MALADE

AMY Cravan, on t'ha fait le rapport  
Depuis un peu, que j'estois trespallé :  
Je prie à Dieu que le diable m'emport  
S'il en est rien, ne si j'y ay pensé.

Quelque ennemy ha ce bruit avancé,  
 Et quelque amy m'ha dit que mal te portes :  
 Ce font deux bruits de différentes fortes.  
 Las l'un dit vray : c'est un bruit bien maufade :  
 Quand à celuy qui ha fait l'embassade  
 De mon trespas, croy moy qu'il ment, & mord :  
 Que pleuft à Dieu que tu fusses malade,  
 Ne plus ne moins qu'à present je suis mort.

---

### A MONSIEUR LE DUC DE FERRARE

QUAND la vertu congneut que la Fortune  
 Me conseilloit abandonner la France,  
 Elle me dit : Cherche terre opportune  
 Pour ton recueil et pour ton aiseurance :  
 Incontinent, Prince, j'eus esperance :  
 Qu'il feroit bon devers toy se retraire,  
 Qui tous enfans de Vertu veux attraire,  
 Pour decorer ton Palais somptueux :  
 Et que plaisir ne prendrois à ce faire,  
 Si tu n'estois toy mesmes vertueux.

---

### A SES AMIS

QUAND LAISSANT LA ROYNE DE NAVARRE FUT RECEU  
 EN LA MAISON ET ESTAT DE MA DAME RENÉE  
 DUCHESSE DE FERRARE

MES amis, j'ay changé ma Dame :  
 Une autre ha dessus moy puissance,

Née deux fois, de nom, & d'ame,  
Enfant de Roy par sa naissance :  
Enfant du Ciel par connoissance  
De celuy qui la sauvera,  
De forte, quand l'autre faura,  
Comment je l'ay telle choisie,  
Je suis bien seur qu'elle en aura  
Plus d'aïse que de jalousie.

---

## HUITAIN

FAIT A FERRARE

**D**E ceux qui tant de mon mal se tourmentent,  
J'ay d'une part grande compassion :  
Puis je m'en rys, en voyant qu'ilz augmentent  
Dedans m'amie un feu d'affection :  
Un feu, lequel par leur invention  
Cuident estaindre. O la povre cautelle !  
Ilz font plus loing de leur intention,  
Qu'ilz ne voudroient que je fusse loing d'elle.

---

## A MONSIEUR CASTELLANUS

EVESQUE DE TULLES

**T**u dis, Prelat, Marot est paresseux,  
De luy ne puis quelque œuvre veoir :  
Fais tant qu'il ayt biens semblables à ceux,  
Que Mecenas à Marot fait avoir :

Ou moins encor : lors fera fon devoir  
 D'escrire Vers, en grand nombre, & haut stile,  
 Le Laboureur sur la terre infertile  
 Ne picque bœuf, ne charruë ne maine :  
 Bien est-il vray, que champ gras & utile,  
 Donne travail, mais plaisante est la peine.

---

### A LA VILLE DE PARIS

PARIS, tu m'as fait maints alarmes,  
 Jusqu'à me poursuivre à la mort .  
 Je n'ay que blafonné tes armes :  
 Un ver, quand on le presse, il mord :  
 Encor la coulpe m'en remord :  
 Ne say de toy comment fera :  
 Mais de nous deux le diable emport  
 Celui qui recommencera.

---

### POUR LE PERRON DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

AU TOURNØY DES CHEVALIERS ERRANS

Icy est le Perron  
 D'amour loyale & bonne,  
 Ou maint coup d'esperon,  
 Et de glaive se donne.  
 Un Chevalier Royal  
 Y ha dressé sa Tente,

Et fert de cueur loyal  
Une Dame excellente.  
Dont le nom gracieux  
N'est ja besoing d'escrire :  
Il est escrit aux Cieux,  
Et de nuict se peult lire.  
C'est endroit de forest  
Nul Chevalier ne passe,  
Sans confesser qu'elle est  
Des Dames l'outrepasse.  
S'il en doute, ou debat,  
Point ne faut qu'il presume  
S'en aller sans combat :  
C'est du lieu la coutume.

---

POUR LE PERRON DE MONSEIGNEUR  
D'ORLÉANS

Voicy le Val des constans Amoureux,  
Où tient le Parc l'Amant chevalereux,  
Qui n'ayma onc, n'ayme, & n'aymera qu'une.

D'icy passer n'aura licence aucune  
Nul Chevalier, tant soit preux & vaillant,  
Si Ferme Amour est en luy deffaillant.

S'il est loyal, & veult que tel se treuve,  
Il lui convient lever pour son espreuve  
Ce Marbre noir : & si pour lui trop poise,  
Chercher ailleurs son aventure voise.



## DE MONSIEUR DU VAL

TRESORIER DE L'ESPARGNE

Tor noble esprit, qui veux chercher les Muses,  
En Parnafus (croy moy) ne monteras :  
De les trouver sur le Mont tu t'amufes,  
Dont, si m'en crois, au Val t'arresteras :  
Là d'Helicon la fontaine verras,  
Et les neuf sœurs, Muses bien entendues,  
Qui puis un peu (ainsi le trouvera)  
Du mont Parnafe, au Val sont descendues.

---

## RESPONSE DE DU VAL

Tor noble esprit, qui voudras t'arrester  
En aucun Val, pour les neuf Muses voir,  
Et tous tes sens de nature apprester,  
Pour aucun fruit de leur science avoir,  
Ne pense pas un tel bien recevoir  
D'un Val en friche, ou ces Sœurs ont trouvé  
Nouveau Vaisal : mais s'il est abreuvé  
De la liqueur qui par Marot distille  
De Parnafus, lors sera éprouvé,  
Combien tel Mont peut un Val faire utile.

---

## DE MADAME DE L'ESTRANGE

Celle qui porte un front cler & ferain  
Semblant un Ciel, ou deux Planetes luisent,

En entretien, grace, & port souverain,  
Les autres passe autant qu'Argent l'Erain,  
Et tous ces poincts à l'honorer m'induïsent.  
Les escrivans qui ses vertus deduïsent,  
La nomment tous ma Dame de l'Estrange :  
Mais, veu la forme, & la beauté qu'elle ha,  
Je vous supply, compagnons, nommez la  
Dorenavant : ma Dame qui est Ange.

---

## A L'EMPEREUR

LORS que (Cesar) Paris il te pleut voir,  
Et que pour toy la Ville étoit ornée,  
Un jour devant il ne fait que plouvoir,  
Et lendemain claire fut la journée.

Si donc faveur du Ciel te fut donnée :  
Cela, Cesar, ne nous est admirable :  
Car le Ciel est, comme par destinée,  
Tout coutumier de t'estre favorable.

---

DE VISCONTIN, ET DE LA CALANDRE  
DU ROY

INCONTINENT que Viscontin mourut,  
Son ame entra au corps d'une Calandre :  
Puis de plein vol vers le Roy s'en courut,  
Encor un coup son service reprendre :  
Et pour mieux faire à son maistre comprendre,  
Que c'est luy mesme, & qu'il est revenu,

Comme on l'ouit parler gros, & menu,  
 Contrefaisant d'hommes geste & faconde,  
 Ores, qu'il est Calandre devenu,  
 Il contrefait tous les Oyseaux du monde.

---

### D'UN GROS PRIEUR

UN gros Prieur son petit fils baisoit,  
 Et m'ignardoit au matin en sa couche :  
 Tandis rostir sa Perdrix on faisoit :  
 Se leve, crache, esmeutit, & se mouche :  
 La Perdrix vire : Au sel de broque en bouche  
 La devora, bien favoit la science :  
 Puis quand il eut prins sur sa conscience  
 Broc de vin blanc, du meilleur qu'on eslise;  
 Mon Dieu, dit-il, donne moy patience,  
 Qu'on ha de maux pour servir sainte Eglise.

---

### DE LA VILLE DE LYON

ON dira ce que lon voudra  
 Du Lyon, & sa cruauté :  
 Tousjours, ou le sens me faudra,  
 J'estimeray sa privauté :  
 J'ay trouvé plus d'honesteté,  
 Et de noblesse en ce Lyon,  
 Que n'ay pour avoir frequenté  
 D'autres bestes un million.





## A UNE

DONT IL NE POVOIT OSTER SON CŒUR

Puis qu'il convient pour le pardon gaigner,  
De tous pechez faire confession :  
Et pour d'Enfer l'esperit esloingner,  
Avoir au cœur ferme contrition .  
Je te supply fay fatisfaction  
Du povre cœur qu'en peine tu retiens :  
Ou si le veux en ta possession,  
Confesse donc mes pechez & les tiens.

---

## A PIERRE MARREL

LE MERCIANT D'UN COUTEAU

Ton vieil Couteau, Pierre Marrel, rouillé  
Semble ton Vit, ja retraits & mouillé :  
Et le Fourreau tant laid ou tu l'engaines,  
C'est que tousjours as aymé vieilles Gaines :  
Quant à la corde à quoy il est lié,  
C'est qu'attaché seras, & marié :  
Au Manche aussi de Corne, congnoit on  
Que tu seras cornu comme un Mouton :  
Voila le sens, Voila la prophetie  
De ton Couteau, dont je te remercie.



## DE ALIX, ET DE MARTIN

MARTIN estoit dedans un bois taillis  
Avec Alix, qui par bonne maniere  
Dit à Martin : Le long de ces Pallis  
T'amie Alix d'Amour te fait priere :  
Martin dit lors, S'il venoit par derriere  
Quelque lourdaud, ce feroit grand vergongne :  
Du Cul (dit-elle) vous ferez signe, Arriere,  
Passez chemin, laissez faire besongne.

---

## D'UN CHEVAL, ET D'UNE DAME

Si j'ay contant un beau Cheval payé,  
Il m'est permis de dire qu'il est mien :  
Qu'il ha beau trot, que je l'ay assayé,  
En ce faisant cela me fait grand bien.

Donques si j'ay payé contant & bien  
Celle qui tant sous moy le Cul leva,  
Il m'est permis de vous dire combien  
Elle me couste, & quel emble elle va.

---

## D'UNE DAME DESIRANT VOIR MAROT

AINS que me voir, en lisant mes escrits,  
Elle m'ayma : puis voulut voir ma face :  
Si m'ha veu noir, & par la barbe gris :  
Mais pour cela ne suis moins en sa grace.

O gentil cueur, Nymphé de bonne race,  
Raïson avez : car ce corps ja grïson,  
Ce n'est pas moy, ce n'est que ma prïson :  
Et aux escrits, dont lecture vous feïstes,  
Vostre bel œil (à parler par raïson)  
Me veit trop mieux, qu'à l'heure que me veïstes.

---

## A UNE DAME DE LYON

*Sus lettre faïctes la petite  
A la brunette Marguerite.*

Si le loïsir tu as, avec l'envie  
De faire un tour icy pres seulement,  
Je te rendray bon compte de ma vie,  
Depuis le soir qu'eus à toy parlement :  
Ce soir fut court : mais je say seurement  
Que tu en peux donner un par pitié,  
Qui dureroit dix fois plus longuement,  
Et sembleroit plus court de la moitié.

---

## RESPONSE PAR LADICTE DAME

*Lettre, saluez humblement,  
De Maro le seul fils, Clement.*

QuAND tu voudras, le loïsir & l'envie  
Dont me requiers : fera bien tost venuë,  
Et de plaisir seray toute ravie  
Lors me voyant de toy entretenue.

Le ſouvenir de ta grace congneuë  
Du ſoir auquel j'eus à toy parlement,  
Souvent me fait par amour continuë  
Avoir deſir de recommencement.

---

### A MONSIEUR CRASSUS

QUI LUI VOULOIT AMASSER DEUX MILLE ESCUZ

CESSE, Crassus, de Fortune contraindre,  
Qui grand trefor ne veult m'eſtre ordonné :  
Suffiſe roy qu'elle ne peut eſtindre  
Ce nom, ce bruit, que vertu m'ha donné :  
C'eſt à François, ce grand Roy couronné  
A m'enrichir. Quant aux eſcus deux mille  
Que m'aſſembler ne trouves difficile  
D'autant d'amis : En verité je tien,  
Qu'il n'y ha choſe au Monde plus facile,  
Si tous avoient ſemblable cueur au tien.

---

### DE LA CONVALESCENCE DU ROY

1537

ROY des François, François premier du nom,  
Dont les vertus paſſent le grand renom,  
Et qui en France, en leur entier ramaines  
Tous les beaux arts, & ſciences Romaines :  
O de quel grand benefice eſtendu,  
De Dieu ſur nous, à nous il t'ha rendu !

Qui pour accès de Fievre longue & grosse,  
Avois desja le pied dedans la fosse !  
Ja te plouroit France de cueur & d'œil :  
Ja pour certain, elle portoit le dueil :  
Mais mort qui fait de toy si grans approches,  
Jamais ne sent endurer nos reproches :  
Et t'ha rendu, par grand despit, à nous,  
Dont devant Dieu nous ployons les genoux.

Ainsi tu fais combien, par faux alarmes,  
La mort ha fait, pour toy, jeter des larmes.  
Et si te peux vanter en verité  
De succeder à ta posterité :  
Et d'estre Roy apres ton successeur :  
Car ja pour Roy le tenons pour tout seur.

Vy donc François, ainsi que d'une vie,  
D'entre les mains des trois Parques ravie :  
Pren les plaisirs & biens qui s'envolloient,  
Et qui de toy desrober se vouloient.  
Que Dieu te doint venir tout bellement  
Au dernier point naturel, tellement  
Que de la vie en ce point retournée,  
Ne puisses perdre une seule journée.

---

AU ROY

**S**i mon Seigneur, mon Prince, & plus que Pere,  
Qui des François, François premier se nomme,  
N'estoit point Roy de sa France prospere,  
Ne Prince avec, mais simple gentilhomme,  
J'irois autant dix fois par delà Romme,  
Que j'en suis loing, chercher son accointance,

Pour sa vertu, qui plus fort le couronne  
Que sa fortune & Royale prestance :  
Mais fouhaiter cas de telle importance,  
Seroit vouloir mon bien particulier,  
A luy dommage, & tort faiët à la France,  
Qui a befoing d'un Roy tant singulier.

---

## DIZAIN AU ROY ENVOYÉ DE SAVOYE

1543

Lors que la peur met aux talons des aîsles,  
L'homme ne sçait où s'enfuïr, ne courre :  
Si en Enfer il sçait quelques nouvelles  
De sa feurté, au fin fons il se fourre :  
Puis peu à peu sa peur vient à escourre,  
Ailleurs s'en va, Sire, j'ay fait ainü :  
Et vous requier de permettre qu'icy  
A feureté, service je vous fasse.  
Puny assez je feray en foucy,  
De plus ne voir vostre Royale face.

---

## DU RETOUR DE TALLART A LA COURT

Puis que voyons à la Court revenuë  
Tallart la fille, à nulle autre seconde,  
Confesser fault par sa seule venuë,  
Que les espritz reviennent en ce monde :  
Car rien qu'Esprit n'est la petite blonde,  
Esprit qui point aux autres ne ressemble

Veu que de peur, s'ilz reviennent, on tremble  
Mais cestuy-cy, n'espovente ne nuit.  
O esprit donc, bon feroit, ce me semble,  
Aveques toy rebaster toute nuit!

---

## DIZAIN

MALHEUREUX fuis, ou à malheureux maître,  
Qui tant de fois, sur moy a désiré,  
Qu'aupres de luy sa Déesse peult estre,  
Par qui long temps l'Amour ha martyré.  
Or elle y est. Mais ce Dieu a tiré  
Dedans son cuer autre fiesche nouvelle.  
Mon maître (helas), voyez chose cruelle :  
Car d'un costé vostre desir m'advient,  
De l'autre non : car je porte avec elle  
Un autre amy, qui vostre place tient.

---

## DIZAIN

A  
UNE Dame du temps passé  
Vey n'agueres entretenuë,  
D'un vieil gentilhomme cassé,  
Qui avoit la barbe chenuë :  
Alors la foudaitastes nuë  
Entre ses braz : mais puis qu'il tremble,  
Et puis que morte elle ressemble,  
Monsieur, si pitié vous remord,  
Ne les faictes coucher ensemble,  
De peur qu'ilz n'engendrent la mort.

## DE LA FILLE DE VAUGOURT

VAugourt parmy sa domestique bande,  
Voyant sa fille Augustine, ja grande,  
S'attendoit bien de brief un Gendre avoir,  
Et enfans d'elle agreables à voir,  
Qui luy rendroient sa vieillesse contente.  
Or a perdu sa fille & son attente :  
Et lui a prins la Mort, par un trespas,  
Ce qu'il avoit, & ce qu'il n'avoit pas.

---

## D'YSABEAU

Ysabeau, cette fine mouche,  
Clavier (tu entens bien Clement)  
Je sçay que tu sçays qu'elle est louche,  
Mais je te veux dire comment :  
Elle l'est si horriblement,  
Et de ses yeux si mal s'acoustre,  
Qu'il vaudroit mieux, par mon serment,  
Qu'elle fust aveugle tout outre.

---

## A ANNE

Le cler Soleil par sa presence efface,  
Et fait fuir les tenebreuses nuitz :  
Ainsi pour moy (Anne) devant ta face  
S'en vont fuyant mes langoureux ennuyz.



Quand ne te voy, tout ennuyé je suis :  
Quand je te voy, je suis bien d'autre forte.  
Dont vient cela ? sçavoir j'en ne le puis,  
Si n'est d'Amour, Anne, que je te porte.

---

## A UN JEUNE ESCOLIER DOCTE

## GRIEUEMENT MALADE

CHARLES, mon filz, prenez courage,  
Le beau temps vient apres l'orage,  
Après maladie fanté :

Dieu a trop bien en vous planté,  
Pour perdre ainfi son labourage.

---

## HUICTAIN

J'AY une lettre entre toutes ellite :  
J'ayme un pais, & ayme une chanfon :  
N'est la lettre, en mon cueur bien escrite,  
Et le pais est celui d'Alençon.  
La chanfon est (sans en dire le son)  
Alegez moy douce plaifant' brunette :  
Elle se chante à la vieille façon :  
Mais c'est tout un, la brunette est jeunette.

---

## HUICTAIN

PLUS ne suis ce que j'ay esté,  
Et ne le sçauois jamais estre.

Mon beau printemps, & mon esté  
On fait le fault par la fenestre.  
> Amour, tu as esté mon maistre,  
Je t'ay servy sur tous les Dieux.  
O si je pouvois deux fois naistre,  
Comment je te servirois mieux !

---

## RESPONSE AU HUITAIN PRECEDENT

NE menez plus tel desconfort,  
Jeunes ans sont petites pertes :  
Vostre aage est plus meur & plus fort,  
Que ces jeunesses mal expertes.  
Boutons ferrez, Roses ouvertes,  
Se passent trop legerement :  
Mais du Rotier les fueilles vertes  
Durent beaucoup plus longuement.

---

## SUR LE MESMES PROPOS

POURQUOY voulez-vous tant durer,  
Ou renaistre en fleurissant aage ?  
Pour aymer & pour endurer.  
Y trouvez vous tant d'avantage ?  
Certes celuy n'est pas bien sage  
Qui quiert deux fois estre frappé :  
Et veult repasser un passage  
Dont il est, à peine, eschappé.



## A MADAME DE LA BARME

PRES DE NECY EN GENEVOIS

A Dieu ce bel œil tant humain,  
Bouche de bon propos armée,  
D'ivoire la gorge & la main,  
Taille sur toutes bien formée.  
Adieu douceur tant estimée,  
Vertu à l'ambre ressemblant :  
Adieu de celui mieux aymée  
Qui moins en monstra de semblant.

---

SALUTATION DU CAMP DE MONSIEUR  
D'ANGUIEN A SIRISOLE

Soit en ce camp paix pour mieux faire guerre :  
Dieu doint au chef suite de son bonheur,  
Aux chevaliers desir de loz acquerre,  
Aux piétons prouit, joint à l'honneur.  
Tout aux despens, & au grand deshonneur  
De l'ennemy. S'il se jette en la plaine,  
Soit son cueur bas, son entreprinse vaine :  
Pouvoir en vous de le vaincre, & tuer,  
Et à Marot occasion & veine,  
De par escrit voz noms perpetuer.



## AU ROY

POUR ESTRE REMIS EN SON ÉTAT

Si le Roy feul fans aucun y commettre,  
 Met tout l'estat de sa maison à poinct,  
 Le cueur me dit que luy, qui m'y fit mettre,  
 M'y remettra & ne m'ostera point :  
 Crainte d'oubli pourtant au cueur me poingt.  
 Combien qu'il ayt la memoyre excellente,  
 Et n'ay pas tort : car si je perds ce poinct  
 Adieu command le plus beau de ma rente :  
 Or donques soit sa maieslé contente  
 De m'y laisser en mon premier arroy,  
 Soit de sa chambre, ou sa loge, ou sa tente,  
 Ce m'est tout un, mais que je sois au Roy.

C. MAROT A L. D. D. F. LUY ESTANT  
EN ITALIE

SONNET

Me souvenant de tes graces divines  
 Suis en douleur, Princesse, en ton absence :  
 Et si languis quand suis en ta presence,  
 Voyant ce Lys au milieu des espines.  
 O la douceur des douceurs feminines !  
 O cueur sans fiel ! o race d'excellence !  
 O dur mary remply de violence,  
 Qui s'endurcit par les choses benignes !

Si feras-tu de la main soustenuë  
De l'éternel, comme chere tenuë,  
Et les nuyfans auront honte & reproche.

Courage donc, en l'air je voy ta nuë,  
Qui çà & là s'escarte & diminuë  
Pour faire place au beau temps qui aproche.

---

DE FRERE THIBAUD

FRERE Thibaud, pour souper en quaresme,  
Fait tous les jours sa Lamproye rostir,  
Et puis, avec une couleur fort blefme,  
En plaine chaire il nous vient avertir  
Qu'il jeufne bien, pour sa chair amortir,  
Tout le quaresme en grand devotion :  
Et qu'autre chose il n'a, sans point mentir,  
Qu'une rostie à sa colation.

---

DU LIEUTENANT DE B.

UN Lieutenant vuidoit plus volontiers  
Flacons de vin, tailles, verres, bouteilles,  
Qu'il ne voyoit proces, facz, ou papiers  
De contre-ditz ou cautelles pareilles :  
Et je lui dy : Teste digne d'oreilles  
De Pampre verd, pourquoy as fantasie  
Plus à t'emplir de vin & malvoyfie,  
Qu'en bien jugeant acquerir loz & gloire :  
D'espices (dist la face cramoyfie)  
Friant je suis, qui me causent le boire.

## D'UN ORGUILLEUX EMPRISONNÉ

PRIS DU LATIN

T<sup>ES</sup>BAHIS-TU dont point on ne fouspire  
 Et qu'on rit tant ? qui se tiendrait de rire ?  
 De voir par force à présent estre doux  
 L'amy de nul & l'ennemy de tous.

## D'ANNETTE ET MARGUERITE

C<sup>ES</sup> jours passez je fu chez la Normande,  
 Ou je trouvay Annette & Marguerite :  
 Annette est grasse, en bon poinct, belle & grande :  
 L'autre est plus jeune & beaucoup plus petite :  
 Annette assez m'embrasse & sollicite :  
 Mais Marguerite eut de moy son plaisir.  
 La grande en fut, ce croy-je, bien despitée :  
 Mais de deux maux le moindre on doit choisir.

## A UNE VIEILLE, PRIS SUR CE VERS

*Non gaudet veteri sanguine mollis amor.*

V<sup>EAUX</sup>-TU vieille ridée entendre  
 Pourquoi je ne te puis aymer ?  
 Amour (l'enfant mol, jeune & tendre)  
 Tousjours le vieil sang trouve amer.

Le vin nouveau fait animer  
Plus l'esprit que vieille boisson :  
Et puis lon n'oyt bien estimer  
Que jeune cher, & viel poisson.

---

## DE NENNY

NENNY desplait, & cause grand foucy  
Quand il est dit à l'amy rudement :  
Mais quand il est de deux yeux adoucy  
Pareilz à ceux qui causent mon tourment,  
S'il ne raporte entier contentement,  
Si monstre il bien que la langue pressée  
Ne respond pas le plus communément  
De ce qu'on dit aveques la pensée.

---

## D'UN OUY

U<sup>x</sup> ouy mal accompagné,  
Ma triste langue profera,  
Quand mon cueur du corps eslongné  
Du tout à vous se retira.  
Lors à ma langue demoura  
Ce seul mot, comme triste, ouy :  
Mais si mon cueur plus resjouy  
Avoir sur vous ce point gaigné,  
Croyez que dirois un ouy,  
Qui feroit mieux accompagné.



## DE ROBIN ET CATIN

U<sup>n</sup> jour d'yver Robin tout esperdu,  
Vint à Catin presenter sa requeste,  
Pour defgeler son chose morfondu,  
Qui ne pouvoit quasi lever la teste :  
Incontinent Catin fut toute preste,  
Robin aussi prend courage & s'acroche :  
On se remue, on se joue, on se hoche :  
Puis quand ce vint au naturel devoir,  
Ha, dist Catin, le grand defgel s'aproche :  
Voire, dist-il : car il s'en va plouvoir.

---

## A ANNE

L'HEUR ou malheur de vostre congnoissance  
Est si douteux en mon entendement,  
Que je ne sçay s'il est en la puissance  
De mon esprit en faire jugement :  
Car, si c'est heur, je sçay certainement  
Qu'un bien est mal quand il n'est point durable :  
Si c'est malheur, ce m'est contentement  
De l'endurer pour chose si louable.

---

## DE SA MAISTRESSE

Q<sup>U</sup>AND je voy ma maistresse  
Le cler Soleil me luit ·  
S'ailleurs mon œil s'adrese



Ce m'est obscure nuit :  
Et croy que fans chandelle  
A son liét à minuit  
Je verrois avec elle.

## EPIGRAMMES

A l'imitation de Martial, in Lentinum.

Lib. v. Epig. 90.

*Mentiris juvenem tinctis Lentine capillis.*

A GEOFROY BRULARD

Tu peins ta barbe, amy Brulard, c'est signe  
Que tu voudrois pour jeune estre tenu :  
Mais on t'ha veu n'aguères estre un Cigne,  
Puis tout à coup un Corbeau devenu.  
Encor le pis qui te soit advenu,  
C'est que la mort plus que toy fine & sage,  
Congnoist assez que tu es tout chenu,  
Et t'ostera ce masque du visage.



## AD CÆSAREM

Do. Lib. viii. Epig. 35.

*Magna licet toties tribuas, majora daturus  
 Dona, Ducum victor, victor & ipse tui,  
 Diligeris populo, non propter præmia, Cæsar :  
 Propter te populus præmia, Cæsar, amat.*

## AU ROY

Quoy que souvent tu fasses, d'un franc cueur,  
 Dons bien sentans ta Royauté supreme,  
 D'en faire encor' bien t'attens, ô vainqueur  
 Des cueurs de tous, & vainqueur de toy mesme  
 Chacun, pour vray, te porte amour extreme,  
 Non pour tes dons avenir ou presens :  
 Mais au rebours, Roy l'honneur d'Angoulesme,  
 Pour ton amour on ayme tes presens.

## AD LUCIUM JULIUM

Lib. i. Epig. 152.

*Sæpe mihi dicis, Luci charissime Juli.*

## A MONSIEUR CASTELLANUS

EVESQUE DE TULE

Tu dis, Prelat, Marot est paresseux,  
 De luy ne puis quelque grand œuvre voir :

Fay tant qu'il ayt biens semblables à ceux  
Que Mecenas à Maro fait avoir,  
Ou moins encor : lors fera son devoir  
D'escrire vers en grand nombre & hault stile.  
Le Laboureur sur la terre infertile  
Ne pique bœuf, ne charruë ne meine  
Bien est-il vray que champ gras & utile  
Donne travail, mais plaifante est la peine.

---

## DE CATELLA PUBLI

Lib. 1. Epig. 154.

*Iffa est passere nequior Catulli.*

## DE LA CHIENNE DE LA ROYNE ELENOR

MIGNONNE est trop plus affectée,  
Plus fretillant, moins arrestée  
Que le passeron de Maupas :  
Cinquante pucelles n'ont pas  
La mignardie si friande.

Mignonne nasquit aussi grande  
Quasi comme vous la voyez.

Mignonne vault (& m'en croyez)  
Un petit tresor : aussi est-ce  
Le passe-temps & la liesse  
De la Royne, à qui si fort plaist,  
Que de sa belle main la paist.

Mignonne est la petite chienne :  
Et la Royne est la dame sienne :  
Qui l'orroit plaindre aucunes fois,

On gageroit que c'est la voix  
De quelque dolente personne :  
Et a bien cest esprit Mignonne,  
De sentir plaisir, & esmoy,  
Aussi bien comme vous & moy.

La Royne en sa couche parée,  
Luy a sa place preparée :  
Et dort, la petite follastre,  
Dessus la gorge d'alabastr  
De sa dame, si doucement  
Qu'on ne l'oyt souffler nullement.  
Et si pisser veult d'aventure,  
Ne gaste draps ny couverture :  
Mais sa Maistresse gratte, gratte  
Aveques sa flateuse patte :  
L'advertissant qu'on la descende :  
Qu'on l'esluye, & puis qu'on la rende  
En sa place : tant est honneste,  
Et nette la petite beste.  
Le jeu d'Amours n'a esprouvé :  
Car encores n'avons trouvé  
Un mary digne de se prendre  
A une pucelle si tendre.

Or afin que du tout ne meure,  
Quand de mourir viendra son heure,  
Sa Maistresse en un beau tableau  
La fait peindre à Fontainebleau,  
Plus semblable à elle (ce semble)  
Qu'elle mesme ne se ressemble.  
Et qui Mignonne aprochera  
De sa peinture, il pensera  
Que toutes deux vivent sans fainte :  
Ou bien que l'une & l'autre est peinte.

## AD SEIPSUM

Lib. x. Epig. 47.

*Vitam quæ faciunt beatiorum.*

## DE SOYMESME

MAROT voicy (si tu le veux sçavoir)  
Qui fait à l'homme heureuse vie avoir :  
Successions, non biens acquis à peine,  
Feu en tout temps, maison plaisante, & faine,  
Jamais proces, les membres bien dispos,  
Et au dedans un esprit à repos :  
Contraire à nul, n'avoir aucuns contraires,  
Peu se mesler des publiques affaires,  
Sage simplesse, amis à foy pareilz,  
Table ordinaire, & sans grans appareilz,  
Facilement avec toutes gens vivre,  
Nuiet sans nul soing, n'estre pas pourtant yvre,  
Femme joyeuse, & chaste neantmoins,  
Dormir qui fait que la nuit dure moins,  
Plus hault qu'on n'est ne vouloir point atteindre.  
Ne desirer la mort, ny ne la craindre.  
Voila Marot, si tu le veux sçavoir,  
Qui fait à l'homme heureuse vie avoir.



## DE SUA PUELLA

Lib. vii. Epig. 13.

*Accidit infandum nostræ scelus. Aule, puellæ.*

## DE LA TRISTESSE DE S'AMIE

C'EST grand' pitié de m'Amie qui a  
 Perdu ses jeuz, son passe-temps, sa feste :  
 Non un Moyneau, ainsi que Lesbia :  
 N'un petit Chien, Belette ou autre beste :  
 A jeuz si foz mon Tendron ne s'arreste :  
 Ces pertes là ne luy font malfaisans.  
 Vrays amoureux foyez en desplaifans,  
 Elle a perdu, hélas, depuis Septembre,  
 Un jeune Amy, beau de vingt & deux ans,  
 N'ayant encor pied & demy de membre.

## AD FABULAM

## AMBITIOSAM IN LAUDE

Lib. i. Epig. 32.

*Bella es, novimus, & puella, verum est.*

## D'UNE QUI SE VANTE

Vous estes belle, en bonne foy,  
 Ceux qui dient que non, sont bestes,  
 Vous estes riche, je le voy :  
 Qu'est il besoing d'en faire enquestes ?

Vous estes bien des plus honnettes :  
Et qui le nye est bien rebelle.  
Mais quand vous vous louez, vous n'estes  
Honneste, ne riche, ne belle.

---

## AD ÆMILIANUM

Lib. v. Epig. 122.

*Semper eris pauper, si pauper es, Æmiliane .*  
*Dantur opes nullis nunc, nisi divitibus.*

## A ANTOINE

Si tu es pauvre, Antoine, tu es bien  
En grand danger d'estre povre sans ceste :  
Car aujourd'hui on ne donne plus rien,  
Sinon à ceux qui ont force richesse.

---

## IN CANDIDUM

Lib. v. Epig. 73.

*Prædia solus habes, & solus, Candide, Nummos.*

## DE JAN JAN

Tu as tout seul, Jan Jan, vignes & prez :  
Tu as tout seul ton cueur & ta pecune :  
Tu as tout seul deux logis diaprez,  
Là où vivant ne pretend chose aucune

Tu as tout feul le fruit de ta fortune :  
 Tu as tout feul ton boire & ton repas :  
 Tu as tout feul toutes chofes fors une,  
 C'eft que tout feul ta femme tu n'as pas.

## IN POSTHUMUM

Lib. II. Epig. 67.

*Occurris quocunque loco mihi, Posthume clamas.*

A HILAIRE

DES que tu viens là où je fuis  
 (Hilaire) c'est ta façon folle  
 De me dire tousjours, Et puis  
 Que fais-tu? voila tout ton rolle  
 Cent fois le jour ceste parolle  
 Tu me dis, j'en fuis tout batu.  
 Quand tout fera bien debatù,  
 Je cuide par mon ame, Hilaire,  
 Qu'aveques ton beau, Que fais-tu?  
 Tu n'as rien toy-mesme que faire.

## IN CALLISTRATUM

Lib. V. Epig. 13.

*Sum (fateor) semperque fui, Callistrate, pauper.*

DIZAIN

RICHE ne fuis, certes je le confesse :  
 Bien né pourtant, & nourry noblement :



Mais je suis leu du peuple & gentilleſſe  
Par tout le monde : Et dit-on, c'eſt Clement.  
Maintz vivront peu, moy eternellement :  
Et toy tu as prez, fontaines & puis,  
Bois, champs, chasteaux, rentes, & gros appuis :  
C'eſt de nous deux la difference & l'eſtre.  
Mais tu ne peux eſtre ce que je ſuis :  
Ce que tu es, un chacun le peut eſtre.

---

## IN LESBIAM

Lib. vi. Epig. 23.

*Stare jubes noſtrum ſemper tibi, Lesbia, penem.*

## A UNE LAYDE

Tousjours voudriez que je l'euffe tout droit,  
Ma laiduron : & vous ſemble, je gage,  
Que j'en puis faire ainſi comme du doigt :  
Vous avez beau le flatter de langage,  
Voire des mains, ce Diable de viſage  
Deſgouſte tout, & à vous meſme nuit :  
Parquoy devriez (ſi vous eſtiez bien ſage)  
Ne me chercher ſeulement que de nuit.



## AD SABIDIUM

Lib. 1. Epig. 89.

*Non amo te, Sabidi : nec possum dicere, quare.  
Hoc tantum possum dicere, non amo te.*

JAN, je ne t'ayme point, beau fire :  
Et ne sçay quell' mouche me poinct :  
Ne pourquoy c'est, je ne puis dire,  
Sinon que je ne t'ayme point.

---

## AD FLACCUM

Lib. 1. Epig. 66.

*Litigat, & podagra Diodorus, Flacce, laborat.  
Sed nil patrono porrigit, hæc chiragra est.*

## D'UN ABBÉ

L'ABBÉ a un procès à Romme,  
Et la goutte aux piedz, le povre homme !  
Mais l'Advocat s'est plaint à maints,  
Que rien au poingt il ne luy boute :  
Cela n'est pas aux piedz la goutte,  
C'est bien plustost la goutte aux mains.



## AD NÆVOLUM CAUSIDICUM

Lib. 1. Epig. 65.

*Cum clamant omnes, loqueris tu, Navole, semper.*

## D'UN ADVOCAT IGNORANT

Tu veux que bruyt d'Advocat on te donne,  
Et de sçavant, mais jamais au Parquet  
Tu ne dis mot, sinon quand le cacquet  
Des grans criars les escoutans estonne.

A faire ainti, je ne sçache personne  
Qui ne puisse estre homme docte à le voir :  
Or maintenant, qu'un seul mot on ne sonne,  
Dy quelque chose, oyons ce beau sçavoir.

## AUTREMENT

QUAND d'un chacun la voix bruit & resonne  
En plein Parquet, onc homme me parla  
Plustost que toy, & si semble par là,  
Que le renom d'Advocat on te donne,  
A faire ainsî, &c.



## DE GELLIA

Lib. 1. Epig. 90.

*Amisſum non flet, cū ſola eſt Gellia, patrem.*

JAMAIſ Alix ſon feu mary ne pleure  
 Tout à par ſoy, tant eſt de bonne forte :  
 Et devant gens, il ſemble que ſur l'heure  
 De ſes deux yeux une Fontaine forte.  
 De faire ainſi (Alix) ſi te déporte,  
 Ce n'eſt point dueil, quand louange on en veult,  
 Mais le vray dueil, ſçais-tu bien qui le porte ?  
 C'eſt ceſtuy-là qui ſans teſmoins ſe deult.

## AD CINNAM

Lib. v. Epig. 58.

*Cū voco te dominum, nolo tibi, Cinna, placere :  
 Sæpe etiam ſervum ſic reſaluto meum.*

QUAND Monſieur je te dy, Roulet,  
 Le te dy-je, povre follet,  
 Pour te plaire, ou pour ta valuë ?  
 Je t'advife que mon valet,  
 Bien ſouvent ainſi je ſaluë.



## AD GELLIAM

Lib. v. Epig. 30.

*Si quando leporem mittis mihi, Gellia, dicis.*

## A YSABEAU

Y<sup>S</sup>ABEAU, Lundy m'envoyastes  
Un Lievre, & un propos nouveau :  
Car d'en manger vous me priaistes,  
En me voulant mettre au cerveau,  
Que par sept jours je ferois beau.  
Refyez-vous ? avez-vous la fièvre ?  
Si cela est vray, Yfabeau,  
Vous ne mangeastes jamais Lievre.

## AD LYCORIM

Lib. vi. Epig. 40.

*Fœmina præferri potuit tibi nulla, Lycori.*

J<sup>A</sup>DIS Catin tu estois l'outrepasse :  
Jane à present toutes les autres passe.  
Et pour donner l'arrest d'entre vous deux,  
Elle fera ce dequoy tu te deulx :  
Tu ne feras jamais de sa valuë.  
Que fait le temps ? il fait que je la veux,  
Et que je t'ay autresfois bien vouluë.

## AD ÆLIAM

Lib. i. Epig. 76.

*Si memini, fuerant tibi quatuor, Ælia, dentes.*

## D'UNE VIEILLE

S'il m'en souvient, Vieille au regard hydeux,  
 De quatre dents je vous en ay veu mascher :  
 Mais une toux dehors vous en mit deux,  
 Une autre toux deux vous en fait cracher.  
 Or povez bien toussir sans vous facher.  
 Car ces deux toux y ont mis si bon ordre,  
 Que si la tierce y veult rien arracher,  
 Non plus que vous n'y trouvera que mordre.

## DE PHILONE

Lib. v. Epig. 48.

*Nunquam se cenasse domi Philo jurat, & hoc est,  
 Non cenat quoties nemo vocavit eum.*

## DE MACÉ LONGIS

Ce prodigue Macé Longis,  
 Fait grand serment qu'en son logis  
 Il ne souppa jour de sa vie :  
 Si vous n'entendez bien ce poinct,  
 C'est à dire il ne souppe point,  
 Si quelque autre ne le convie.

## DE LESBIA

Lib. II. Epig. 63.

*Lesbia se jurat gratis nunquam esse futuram.  
Verum est : cum futui vult, numerare solet.*

M<sup>ACÉE</sup> me veut faire accroire,  
Que requise est de inainte gent :  
Plus envieillit, plus a de gloire,  
Et jure comme un vieil fergent,  
Qu'on n'embrasse point son corps gent  
Pour neant. Et dit vray Macée :  
Car tousjours elle baille argent,  
Quand elle veut estre embrassée.

## DE PAULA

Lib. x. Epig. 8.

*Nubere Paula cupit nobis, ego ducere Paulam  
Nolo : anus est : vellem, si magis effet anus.*

## DE PAULINE

P<sup>AULINE</sup> est riche, & me veut bien  
Pour mary : Je n'en feray rien,  
Car tant vieille est que j'en ay honte.  
Si elle estoit plus vieille d'un tiers,  
Je la prendrois plus volontiers :  
Car la depesche en seroit prompte.

## DE LINO

Lib. 1. Epig. 43.

*Dimidium danare Lino, quàm credere totum,  
Qui marult, marult perdere dimidium.*

## D'UN MAUVAIS RENDEUR

CIL qui mieux ayme par pitié,  
Te faire don de la moitié,  
Que prester le tout rondement,  
Il n'est point trop mal gracieux :  
Mais c'est signe qu'il ayme mieux  
Perdre la moitié seulement.

## IN PRISCUM

Lib. 1. Epig. 157.

*Cùm te non noffem, dominum, regémque vocabam :  
Cùm bene te novi, jam mihi priscus eris.*

## A BENEST

BENEST, quand ne te congnoiffoye,  
Un grand Monsieur je te penfoye :  
Mais quand j'ay veu ce qui en est,  
Je trouve que tu es Benest.





## DE FORMICA ELECTRO INCLUSA

Lib. vi. Epig. 15.

*Dum Phaetontæa formica vagatur in umbra*

DESSOUBZ l'Arbre où l'Ambre degoute,  
La petite Formis alla :  
Sur elle en tomba une goutte,  
Qui tout à coup se congela :  
Dont la Formis demoura là  
Au milieu de l'Ambre enfermée.  
Ainsi la beste desprisée,  
Et peu prisée quand vivoit,  
Est à sa mort fort estimée,  
Quand si beau sepulchre on luy voit.

---

## IN SUTOREM

Lib. ix. Epig. 75.

*Dentibus antiquas solitus producere pelles.*

## DU SAVETIER

TOU qui tirois aux dens vieilles savattes,  
De ton feu maistre, or, possedes & tiens  
Rentes, maisons, & meubles, jusqu'aux nattes,  
A son trespas il les ordonna tiens :

Avec fa fille en repos t'entretiens.  
 Et mes parens, pour me faire Escolier,  
 M'ont fait tirer bien vingt ans au collier.  
 Qu'en ay-je mieux ? Romps la plume & le livre  
 Calliopé, puis que le vieux foulier  
 Donne si bien au Savetier à vivre.

## IN CINNAM

Lib. III. Epig. 9.

*Verficulos in me narratur scribere Cinna.  
 Non scribit, cujus carmina nemo legit.*

### A MERLIN DE SAINT GELAIS

**T**A lettre, Merlin, me propose  
 Qu'un gros sot en rime compose  
 Des Vers, par lesquels il me poinct :  
 Tien toy seur qu'en rime n'en prose,  
 Celuy n'escrit aucune chose,  
 Duquel l'ouvrage on ne lit point.

### D'UN MAUVAIS POËTE

**S**ANS fin (povre sot) tu t'amuses  
 A vouloir complaire aux neuf Muses :  
 Mais tu es si lourd, & si neuf  
 Que tu en fasches plus de neuf.

## IN PAULAM

Lib. ix. Epig. 6.

*Nubere vis prisco, non miror Paula, sapisti :  
Ducere te non vult Priscus : & ille sapit.*

CATIN veut espouser Martin,  
C'est fait en trestine femelle :  
Martin ne veut point de Catin,  
Je le trouve aussi fin comme elle.

AD LICIANUM  
SCRIPTORES UNDE

Lib. i. Epig. 29.

*Verona docti syllabas amat Vatis.*

## DES POÈTES FRANÇOIS, A SALEL.

DE Jan de Meun s'enfle le cours de Loire :  
En maître Alain Normandie prend gloire :  
Et plaint encor' mon arbre paternel :  
Octavian rend Cognac éternel :  
De Moulinet, de Jan le Maire, & Georges,  
Ceux de Haynault chantent à pleines gorges :  
Villon, Cretin ont Paris décoré :  
Les deux Grebans ont le Mans honoré :

Nantes la Brette, en Mefchinot se baigne :  
De Coquillart s'esjoût la Campagne :  
Quercy, Salel, de toy fe vantera :  
Et (comme croy) de moy ne fe taira.

---

## IN DETRACTOREM

Lib. v. Epig. 61.

*Adlatres licet ufque nos, & ufque,  
Et gannitibus improbis laceffas, &c.*

A ESTIENNE DOLET

TANT que voudras jette feu & fumée,  
Mefdy de moy à tort & à travers :  
Si n'auras-tu jamais la renommée,  
Que, de long-temps, tu cherches par mes Vers :  
Et nonobftant tes gros tomes divers,  
Sans bruit mourras, cela eft arrêté :  
Car quel befoin eft-il, homme pervers,  
Que l'on te fçache avoir jamais esté ?



## DE SERTORIO

Lib. III. Epig. 37.

*Rem peragit nullam Sertorius, inchoat omnes :  
Hunc ego quum futuit, non puto perficere.*

## D'UN LYMOSIN

C'EST grand cas que nostre voisin,  
Tousjours quelque besongne entame,  
Dont ne peult, ce gros limosin,  
Sortir qu'à sa honte & diffame.  
Au reste, je croy sur mon ame,  
Tant il est lourd & endormy,  
Que quand il besongne sa femme,  
Il ne luy fait rien qu'à demy.

## AD MARTIALEM

Lib. v. Epig. 21.

*Si tecum mihi chare Martialis,  
Securis liceat frui diebus :  
Si disponere tempus otiosum,  
Et veræ pariter vacare vitæ : &c.*

## A. F. RABELAIS

S'ox nous laissoit nos jours en paix user,  
Du temps present à plaisir disposer,

Et librement vivre comme il faut vivre  
 Palais & Cours ne nous faudroit plus suivre,  
 Plaids, ne procès, ne les riches maisons  
 Avec leur gloire et enfumez blasons :  
 Mais sous belle ombre en chambre & galeries  
 Nous pourménans, livres, & railleries,  
 Dames, & bains, feroient les passetemps,  
 Lieux & labeurs de nos esprits contens.  
 Las, maintenant à nous point ne vivons,  
 Et le bon temps perir pour nous sçavons  
 Et s'envoler, sans remedes quelconques.  
 Puis qu'on le sçait, que ne vit-on bien donques ?

## IN FAUSTUM

Lib. II. Epig. 65.

*Nescio tam multis quid scribas, Fauste, puellis  
 Hoc scio, quod scribit nulla puella tibi.*

### D'UN CURÉ

Au Curé, ainsi comme il dit,  
 Plaissent toutes belles femelles,  
 Et ont envers luy grand credit  
 Tant Bourgeoyses, que Damoyelles :  
 Si luy plaissent les femmes belles  
 Autant qu'il dit, je n'en sçay rien :  
 Mais une chose sçay-je bien,  
 Qu'il ne plaist à pas une d'elles.





## ESTRENES

---

DE CELLE QUI ENVOYE A SON AMY UNE DE  
SES COULEURS

**S**ous esperance & attente d'avoir  
Responſe faite en plus profond ſçavoir,  
Les miens eſprits un lourd Rondeau t'eſcrivent.  
Et devers toy peu d'eſtrenes arrivent,  
Pour forte Amour entre nous concevoir.

Gr's, Blanc, & Bleu, ſont mes couleurs, pour voir.  
Mais du ſeul Gris je t'ay voulu pourvoir,  
Dont ſont veſtus pluſieurs humains qui vivent  
Sous eſperance.

Reçoy le donc, & vueilles par ce voir,  
Que les tendans à leur deſir ſe voir,  
S'arment de Gris, & Deſeſpoir ne ſuivent :  
Car par luy ſeul ſouvent de bien ſe privent  
Ceux qui pourroient mieux que bien recevoir  
Sous eſperance.

## DE LA ROSE

La belle Rose à Venus consacrée  
L'œil, & le sens de grand plaisir pourvoit  
Si vous diray, Dame qui tant m'agrée,  
Raison pourquoy de rouges on en voit :  
Un jour Venus son Adonis suivoit  
Parmy jardins plein despines & branches,  
Les piez tous nuds & les deux bras sans manches,  
Dont d'un Rosier l'Espine luy mesfeit :  
Or estoient lors toutes les Roses blanches,  
Mais de son sang de vermeilles en feit.

De ceste Rose ay ja fait mon prouffit  
Vous estrenant, car plus qu'à autre chose  
Vostre visage en douceur tout confict,  
Semble à la fresche & vermeillette Rose.

---

## A UNE DAMOISELLE

DAMOISELLE que j'ayme bien,  
Je te donne, pour la pareille,  
Tes Estrenes d'un petit Chien,  
Qui n'est pas plus grand que l'Oreille .  
Il jappe, il mord, il fait merveille,  
Et va defia tout seul trois pas :  
C'est pour toy que je l'appareille,  
Excepté que je ne l'ay pas.





## PRESENT DE COULEUR BLANCHE

**P**RESENT present de couleur de Colombe.  
Va où mon cueur s'est le plus adonné :  
Va doucement, & doucement y tombe :  
Mais au parler ne te montre estonné,  
Dy que tu es pour Foy bien ordonné :  
Dy oultre plus, car je te l'abandonne,  
Que le Seigneur à qui tu es donné,  
N'a Foy semblable à celle qui te donne.

---

## A SA DAME

**U**NE assez suffisante Estreine  
Trouver pour vous je ne sçaurois :  
Mais vous povez estre certaine  
Que vous l'auriez quand je l'aurois.  
Et lors qu'asseuré je ferois  
D'estre reçu selon mon zelle,  
Moy mesmes je me donneroïis,  
Du tout à vous, ma Damoiselle.

---

## A UNE DAME

**C**ES quatre vers à te saluer tendent :  
Ces quatre vers à toy me recommandent :  
Ces quatre vers sont les estrenes tiennes :  
Ces quatre vers te demandent les miennes.

## A ANNE

C E nouvel an pour Estrenes vous donne  
Mon cueur bleffé d'une nouvelle playe :  
Contrainct y fuis, Amour ainfi l'ordonne,  
En qui un cas bien contraire j'effaye,  
Car ce cueur là, c'est ma richesse vraye :  
Le demeurant n'est rien, ou je me fonde :  
Et faut donner le meilleur bien que j'aye,  
Si j'ai vouloir d'être riche en ce monde.

## A JANNE SEVE, LYONNOISE

J E ne fçay pas quelles Estrenes  
Plus excellentes vous voudriez,  
Que les graces tant souveraines  
Des dons à vous appropriiez :  
Mais je fçay que quand vous auriez  
Cela que sent vôtres presence,  
Sans point de faute vous seriez  
Quelque Princeffe d'excellence.

## A JANNE FAYE, LYONNOISE

P OUR Estrene je vous enhorte  
Fuir d'Amour la cruaulté :  
Mais si vous n'estiez la plus forte,  
Je vous estrene en privauté,

D'un Ami plein de loyauté  
Loyauté ronde & mesurée  
Au compas de vòtre beauté,  
Mais qu'il soit de plus grand' durée.

---

## A ESTIENNE DOLET

A PRES avoir estrené Damoyelles,  
Amy Dolet, je te veux estrener :  
Present te fais de la plus fine d'elles,  
Qui sache bien à son gré te nommer  
Afin d'oyr ta Muse resonner,  
Les passions qu'Amour aux siens ordonne  
Ces doux tormens je t'ay voulu donner,  
Afin qu'à tous un grand plaisir je donne.

---

## A LA ROYNE

A u ciel Madame, je crie,  
Et Dieu prie,  
Vous faire voir au Printemps  
Frere & mary si contens  
Que tout rie.

---

## A MADAME LA DAUPHINE

A Madame la Dauphine  
Rien n'assigne :

Elle a ce qu'il fault avoir.  
Mais je la voudrois bien voir  
En gefine.

---

### A MADAME MARGUERITE

A La noble Marguerite  
Fleur d'efflite,  
Je luy donne auffi grand heur  
Que fa grace & fa grandeur  
Le merite.

---

### A MADAME LA PRINCESSE DE NAVARRE

L A Mignonne des deux Roys,  
Je voudrois  
Qu'euffiez un beau petit Frere :  
Et deux ans de vostre Mere,  
Voire trois.

---

### A MADAME DE NEVERS

L A Duchesse de Nevers  
Aux yeux verts,  
Pour l'esprit qui est en elle,  
Aura loüange eternelle  
Par mes vers.



---

A MADAME DE MONTPENSIER

VOSTRE beauté, maintesfois,  
Où je vois,  
Hautement j'oy couronner :  
Que vous puis-je lors donner  
Que ma voix ?

---

## A MADAME D'ESTAMPES

SANS prejudice à personne  
Je vous donne  
La pomme d'or de beauté :  
Et de ferme loyauté  
La couronne.

---

## A ELLE ENCORES

Vous reprendrez je l'affie,  
Sur la vie,  
Le tainct que vous a osté  
La Déesse de beauté  
Par envie.

---

## A LA COMTESSE DE VERTUZ

VEU ceste belle jeunesse,  
Et noblesse,

Dont voz esprits font vestus,  
Deux fois ferez de vertus  
La Contesse.

---

#### A MADAME L'ADMIRALE

LA douce beauté bien née  
Estrenée  
Pussions voir avant l'esté  
Mieux qu'elle ne l'ha esté  
L'autre année.

---

#### A MADAME LA GRAND' SENESCHALE

QUE voulez Diane bonne,  
Que vous donne ?  
Vous n'eustes, comme j'entens,  
Jamais tant d'heur au Printemps  
Qu'en Autonne.

---

#### A MADAME DE CANAPLES

NOz yeux de voir ne font las  
Soubz Atlas  
Plusieurs Déeses en grace  
Dont Canaples tient la place  
De Pallas.

---

A MADAME DE L'ESTRANGE

A la beauté de l'Estrange,  
Face d'Ange,  
Il donne longue vigueur :  
Pourveu que son gentil cueur  
Ne se change.

---

## A MIOLANT L'AINÉE

M<sup>iolant</sup> l'ainée est bien,  
Et de rien  
Ne doit estre mal contente,  
Pourveu que la longue attente  
Vienne à bien.

---

## A MIOLANT LA JEUNE

A<sup>miolant</sup> la puisnée,  
Ceste année  
Luy doint sur l'esté luisant,  
Ce qui feroit bien duisant  
A l'ainée.

---

## A BONNEVAL

S<sup>a</sup> fleur durer ne pourra,  
Et mourra :

Mais celle grace, laquelle  
Le fait tousjours trouver belle,  
Demourra.

---

## A CHASTAGNERAYE

**G**ARDE toy de descocher,  
Jeune archer,  
Pour à son cueur faire bresche :  
Car elle feroit la fleche  
Reboucher.

---

## A TORCY

**D**AMOYSELLE de Torcy,  
Cest an cy  
Tel effrene vous desire,  
Qu'un bon coup vous puissiez dire  
Grand mercy.

---

## A DOUARTIS

**C**ENT nobles & bons partis,  
Douartis,  
Vostre amour pourchasseront,  
Quand de vostre amour feront  
Advertis.



## A CARDELAN

C'est bon païs, que Bretagne,  
Sans montaigne :  
Mais je croy qu'elle voudroit  
Tenir le chemin tout droit  
D'Allemaigne.

---

## A MADAME DE BRESSUYRE

S'on veult changer vostre nom  
De renom  
A un meilleur, ou pareil,  
Ne vueillez de mon conseil  
Dire non.

---

## A MADAMOYSELLE DE MACY

Sous vous attours bien fourniz  
D'or garniz  
A Venus vous ressemblez :  
Sous le bonnet me semblez  
Adonis.

---

## A MADAMOISELLE DE DURAS

BELLE, quand la foy juras  
A Duras

Tu fus tresbien estrenée :  
Bien doux avant ton aînée  
L'enduras.

---

## A TELLIGNY

**M**ONTREUIL montre clèrement,  
Seurement,  
Qu'en beau corps grace raffise  
C'est la pierre en l'or aîlise  
Proprement.

---

## A RIEUX

**D**AMOISELLE de Rieux  
En maintz lieux  
L'embonpoint se perd & gaste.  
Je suis d'avis qu'on se haste  
Pour le mieux.

---

## A DAVAUGOUR

**N**ATURE, ouvriere sacrée,  
Qui tout crée,  
En vostre brun a bouté  
Je ne sçay quoy de beauté,  
Qui aggrée.

## A HELLY

Dix & huit ans je vous donne  
Belle, & bonne :  
Mais à vostre sens rassis  
Trente cinq, ou trente six  
J'en ordonne.

---

## A LA CHAPELLE

J'estrene de nom de belle  
La Chapelle :  
Voire quelque brun qu'elle ait :  
S'on dit qu'elle ait rien de laid,  
J'en appelle.

---

## A BOUZAN

En sa douceur feminine  
Tant benigne  
Rigueur pourroit estre enclose :  
Car tousjours avec la rose  
Croist l'Espine.

---

## A MELURILLON

Si quelcun pour son estreine  
Vous emmeine,

Je vous donne, ou à peu pres,  
Au bout de neuf moys apres  
Pance pleine

---

## A LURSINGE

**J**E puisse devenir Singe.  
Si Lursinge  
N'a la forte (& n'en ments point)  
D'estre blanche, & en bon poinct  
Sous le linge.

---

## A LUCRESSE

**C**EST an vous face maistresse  
Sans destresse  
D'amy aussi gracieux,  
Que fut Tarquin furieux  
A Lucretse.

---

## A BYE

**V**oz graces en faict & diét  
Ont credit  
De plaire, Dieu sçait combien :  
Ceux qui s'y congnoissent bien  
Le m'ont dit.

## A LA BAULME

B<sup>IE</sup>N doit la Baulme advoüer  
Et loüer  
L'an, lequel luy appareille  
Sur le vert bille pareille  
Pour jouër.

---

## A SAINT TAM

D<sup>E</sup> responce bien certaine  
Et foudaine  
Vous donne le doctrinal,  
Pour répondre au Cardinal  
De Lorraine

---

## A BRUEIL L' AISNÉE

J<sup>E</sup> donne au Brueil aux doux yeux  
Gracieux,  
Par fa grace bien sçavoir  
Celles des hommes avoir  
Et des Dieux.

---

## A BRUEIL LA JEUNE

S<sup>I</sup> vous n'estes en bon point  
Bien apoinct,

Quelque jour engresserez :  
Et alors vous le ferez,  
Serez point ?

---

## A D'AUBETERRE

A<sup>UBETERRE</sup> Amour ressemble,  
Ce me semble.  
Petite veuë ont tous deux :  
Et toutesfois chacun d'eux  
Les cueurs emble.

---

## A LA TOUR

P<sup>OUR</sup> estrenes de la Tour  
Qui d'atour  
Nuptial la coifferoit,  
Je pense qu'on luy feroit  
Un bon tour.

---

## A ORSONVILLER

S<sup>I</sup> Dieu qui vous composa,  
N'y posa.  
Beauté en tout compassée,  
En esprit recompensée  
Bien vous a.

## A MADAME DU GAUGUIER

**J**E vous donne en conscience  
La science  
De porter le faix & fomme  
D'une vertu qui se nomme  
Patience.

---

## A ELLE MESMES

**P**OUR vostre estrene qui vaille  
Je vous baille  
Tant d'esbats, & passetemps,  
Que de celuy que j'entens  
Ne vous chaille.

---

## A MADAME DE BERNAY

DITE SAINT POL

**V**OSTRE mary a fortune  
Opportune :  
Si de jour ne veult marcher,  
Il aura beau chevaucher  
Sur la brune.



## AU ROY, POUR ESTRENES

C'E nouvel an, François où grace abonde,  
M'a fait present de pleine liberté :  
Il m'a ouvert pour estrener le Monde,  
Dont l'occident deux ans clos m'a esté :  
Et pourtant j'ay d'estrener protesté  
Le Monde ouvert, & mon Roy valeureux.  
Je donne au Roy ce Monde plantureux :  
Je donne au Monde un tel Prince d'esslite,  
Afin que l'un vive en paix bien heureux  
Et que l'autre ayt l'estrene qu'il merite.







# EPITAPHES DE L'ADOLESCENCE

---

DU

PETIT ARGENTIER PAULMIER D'ORLEANS



Il gist le corps d'un petit Argentier,  
Qui eut le cueur si bon, large & entier  
Qu'en son vivant n'assembla bien aucun,  
Fors seulement l'amitié de chacun,  
Laquelle gist avec luy (comme pense)

Et a laissé, pour toute recompense,  
A ses amis le regret de sa mort.

Donques, passant, si pitié te remord,  
Ou si ton cueur quelque duëil en reçoit,  
Souhaite lui (à tout le moins) qu'il soit  
Autant aymé de Dieu tout pur, & monde,  
Comme il estoit du miserable Monde,

## DE COQUILLART

ET DE SES ARMES A TROIS COQUILLES D'OR

LA Morre est jeu pire qu'aux Quilles,  
L Ne qu'aux Eschetz, ne qu'au Quillart.  
A ce meschant jeu, Coquillart  
Perdit sa vie & ses Coquilles.

---

## DE FRERE JAN LEVESQUE

CORDELIER NATIF D'ORLEANS

Gv gift, repose, & dort leans  
Le feu Evefque d'Orleans :  
J'entens l'Evefque en fon furnom,  
Et frere Jan en propre nom :  
Qui mourut l'an cinq cens & vingt,  
De la verole qui lui vint.

Or afin que Saintes & Anges  
Ne prennent ces boutons estranges,  
Prions Dieu, qu'au frere Frappart  
Il donne quelque Chambre à part.

---

## DE JAN LE VEAU

Cv gift le Jeune Jan le veau,  
Qui en sa grandeur & puissance,  
Fust devenu Bœuf ou Toreau,  
Mais la Mort le print dès enfance.

---

Il morut Veau, par desplaifance :  
Qui fut dommage à plus de neuf,  
Car on dit (veu fa corporance)  
Que ce eust esté un Maistre Bœuf.

---

## DE GUION LE ROY

QUI S'ATTENDOIT D'ESTRE PAPE AVANT QUE MOURIR

Cy gift Guion, Pape jadis, & Roy :  
Roy de furnom, Pape par fantasie :  
Non marié, de peur (comme je croy)  
D'estre cocu, ou d'avoir jalousie.  
Il prefera bon vin, & malvoisie,  
Et chair salée à sa propre santé.  
Or est-il mort, la face cramoisie :  
Dieu te pardoint, povre Pater fancté.

---

## DE JOUAN

FOL DE MA DAME

JE fuz Jouan, sans avoir femme,  
Et fol jusqu'à la haulte Game :  
Tous Folz, & tous Joans aussi  
Venez pour moy, prier icy,  
L'un après l'autre, & non ensemble :  
Car le lieu feroit (ce me semble)  
Un petit bien estroit pour tous :  
Et puis s'on ne parloit tout doux,  
Tant de gens me romproient mon fomme.

Au furplus: quand quelque sage homme  
Viendra mon Epitaphe lire,  
J'ordonne (s'il se prend à rire)  
Qu'il soit des Folz maistre passé,  
Fault-il rire d'un trespasé ?

---

### DE FRERE ANDRÉ CORDELIER

Cy gist qui assez mal preschoit,  
Par ces femmes tant regretté,  
Frere André qui les chevauchoit,  
Comme un grand Asne desbaté.

---

### DE MAISTRE PIERRE DE VILLIERS

Cy gist feu Pierre de Villiers,  
Jadis fin entre deux milliers,  
Et Secretaire de renom  
De François premier de ce nom.  
Si sagement vivre souloit,  
Que jamais estre ne vouloit  
(Combien qu'il fust vieil charié)  
Prestre, ne mort, ne marié :  
De peur qu'il ne chantast l'office,  
De peur qu'il n'entraist en service,  
Et de peur d'estre en'levé.  
Et, de faict, je tien tant de ly,  
Ou au moins par tout le bruit a,  
Que des trois, les deux evita :

Car jamais on ne le veit estre  
Au Monde marié, ne prestre :  
Mais de mort, ma foy je croy bien,  
Qu'il l'est, depuis ne sçay combien.  
Les deux il sceut bien eschapper,  
Mais le tiers le sceut bien happer  
Mil cinq cens un & vingt & quatre,  
Non pas happer, mais si bien battre.  
Qu'il dort encor icy deffous.  
De ses pechez soit-il absous!

---

## DE JAN SERRE

EXCELLENT JOUEUR DE FARCES

Cy deffous gist, & loge en ferre  
Ce tresgentil fallot Jan Serre,  
Qui tout plaisir alloit suivant :  
Et grand joueur en son vivant,  
Non pas joueur de Dez, ne Quilles,  
Mais de belles Farces gentilles :  
Auquel Jeu jamais ne perdit,  
Mais y gagna bruit & credit,  
Amour, & populaire estime,  
Plus que d'escuz, comme j'estime.

Il fut en son Jeu si adextre,  
Qu'à le voir on le pensoit estre  
Yvrongne, quand il s'y prenoit,  
Ou Badin, s'il l'entreprenoit :  
Et n'eust sceu faire en sa puissance  
Le sage : car à sa naissance

Nature ne luy feit la trongne  
Que d'un Badin, ou d'un Yvrongne.  
Toutesfois je croy fermement,  
Qu'il ne fait onq si vivement  
Le Badin qui rit, ou se mord,  
Comme il fait maintenant le mort.

Sa science n'estoit point vile,  
Mais bonne : car en ceste Ville  
Des tristes tristeur detournoit,  
Et l'homme aise en aise tenoit.

Or brief, quand il entroit en salle  
Avec une chemise fale,  
Le Front, la Jouë, & la Narine  
Toute couverte de farine,  
Et coiffé d'un beguin d'Enfant,  
Et d'un hault bonnet triomphant  
Garny de plumes de Chappons,  
Avec tout cela, je respons,  
Qu'en voyant sa grace nyaise  
On n'estoit pas moins gay, ny aise,  
Qu'on est aux champs Elisiens.

O vous, humains Parisiens,  
De le pleurer pour recompense  
Impossible est : car quand on pense  
A ce qu'il fouloit faire & dire,  
On ne se peult tenir de rire.

Que dy je ? on ne le pleure point ?  
Si fait on : & voicy le poinct :  
On en rit si fort en maints lieux,  
Que les larmes viennent aux yeux.  
Ainsi en riant, on le pleure :  
Et en pleurant rit on à l'heure.

Or pleurez, riez vostre saoul,

Tout cela ne luy fert d'un foul :  
Vous feriez beaucoup mieux, en somme,  
De prier Dieu pour le povre homme.

---

DE L'ABBÉ DE BEAULIEU LA MARCHE

QUI OSA TENIR CONTRE LE ROY

Qui pour Beaulieu le presomptueux moine  
Voudra dresser Tombeau propre, & idoine,  
Dessus convient au vif graver, ou paindre  
Les grans Geans, qui s'empeschent d'attaindre  
Jusques aux Cieux pour nuire à Juppiter,  
Qui promptement les fait precipiter.

Semblablement la fable y faudra mettre  
De Phaëton, soy voulant entremettre  
A gouverner le char du cler Phebus,  
Dont sa jeunesse enfin luy fait abus.  
Aussi faudra paindre sur ce tombel  
L'antique histoire au beau Luciabel.  
Et ses consors s'eslevans contre Dieu,  
Dont en Enfer tresbuchent, d'un beau lieu.

Puis à l'entour de la tombe ainsi paincte  
Sera au long ceste escripture empraincte :

Seigneurs passans, qui voyez tell' peinture,  
Celuy qui gist sous ceste sepulture,  
Voulut en faicts ressembler à ceux cy,  
Et comme à eux luy en est prins aussi ,



## DU CHEVAL DE VUYART

G<sup>R</sup>ISON fuz Hedard,  
Qui garrot & dart  
Passay de victeste :  
En servant Vuyart  
Aux champs fuz criart,  
L'ostant de tristesse.

Bucephal en greffe  
Eut un maistre en Grece  
Mis entre les Dieux :  
Mais mon maistre, qu'est-ce ?  
Plus que luy sans cesse  
Il est glorieux.

J'allay curieux.  
En choes furieux  
Sans craindre astrapade :  
Mal rabotez lieux  
Passay à cloz yeux  
Sans faire chopade.

La viste virade,  
Pompante pennade  
Le fault foublevant,  
La roide ruade,  
Prompte petarrade  
Je mis en avant.

Efcumeur bavant,  
Au manger sçavant,  
Au penser tresdoux :  
Relevé devant,  
Jusqu'au bout servant  
J'ay esté sur tous.



Mourant bien secoux  
Senty par deux coups  
Mon maistre venir.  
Et d'un foible poulx  
Disant, Adieu vous,  
Me prins à hennir.

Sur ce souvenir  
Voicy advenir  
La Mort sans hucher :  
Mon Oeil fait ternir,  
Mon ame finir,  
Mon corps tresbucher.

Mais mon maistre cher  
N'a permis secher  
Mon loz, bruit & fame .  
Car jadis plus cher  
M'ayma chevaucher,  
Que fille, ne femme.

---

DE ORTIS

LE MORE DU ROY

Sous ceste tombe gift, & qui ?  
Un qui chantoit Lacochiqui.  
Cy gift, que dure mort piqua,  
Un qui chantoit Lacochiqua :  
C'est Ortis : ô quelles douleurs !  
Nous le vîmes de trois couleurs  
Tout mort, il m'en souvient encore,  
Premierement il estoit More :

Puis en habit de Cordelier  
Fut enterré sous ce pilier :  
Et avant qu'eust l'esprit rendu,  
Tout son bien avoit despendu.  
Par ainſi mourut, le follaſtre,  
Auſſi blanc comme un ſac de plaſtre :  
Auſſi gris qu'un foyer cendreau,  
Et noir comme un beau Diable, ou deux.

---

## D'ALIX

Cy giſt, qui eſt une grand'perte,  
En culetis la plus experte,  
Qu'on ſceut jamais trouver en France .  
C'eſt Alix, qui dés ſon enfance,  
Quand ſa nourrice l'alleſtoit,  
Dedans le berceau culetoit :  
Et de trois, juſques à neuf ans,  
Avec Garſons, petis Enfans,  
Alloit tousjours en quelque coin  
Culeter au Grenier au foin,  
Et à dix ans tant fut culée,  
Qu'en culant fut deſpucelée,  
Depuis groſſe garſe devint,  
Et lors culetoit plus que vingt.  
En apres devint toute femme,  
Et inventa la bonne Dame  
Mille tordions advenans  
Pour culeter à tous venans :  
Vray eſt, quand plus n'eut dent en gueule,  
Qu'elle culeta toute ſeule.  
Mais afin que le monde veiſt

---

Son grand ſçavoir, elle eſcrivit  
Un beau Livre de Culetage,  
Pour ceux qui eſtoient en grand aage :  
Et un autre de Culetis  
Pour ceux qui eſtoient plus petis,  
Ces Livres fait en ſ'eſbatant,  
Et puis mourut en culetant.  
Encor dit-on, par grand' merveille,  
Que ſi on veult mettre l'oreille  
Contre ſa tombe, & ſ'arreſter,  
On orra ſes os culeter.

---

## DE MARTIN

Cy giſt, pour Alix contenter,  
Martin, qui ſouloit, plus que dix,  
A la rengette culoter,  
Par champagnes, bois, & taillis,  
Prie Dieu, toy qui cecy lis,  
Mettre l'Ame du trefpaſſé  
En quelque lieu bien loing d'Alix,  
Afin qu'il repoſe In pace.

---

## EPITAPHE DE MONSEIGNEUR DE LANGEY

A RESTE toy Liſant,  
Cy deſſous eſt giſant  
Dont le cueur dolent j'ay,  
Ce renommé Langey,

Qui son pareil n'eut pas :  
 Et duquel au trespas  
 Jetterent pleurs & larmes  
 Les lettres & les armes.

---

## A UNE DAME DE PIEMONT

QUI REFUSA SIX ESCUZ DE MAROT POUR COUCHER AVEC  
 ELLE, ET EN VOULOIT AVOIR DIX

MADAME, je vous remercie  
 De m'avoir esté si rebourse :  
 Pensez vous que je m'en soucie,  
 Ne que tant soit peu m'en courrouse ?  
 Nenny, non : Et pourquoy ? & pource  
 Que six escuz, fauvez m'avez,  
 Qui sont aussi bien en ma bourse,  
 Que dans le trou que vous sçavez.

---

## DE FEU MADAME DE MAINTENON

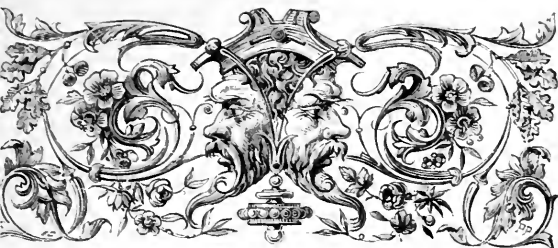
Cy gist l'espouse au mary venerable  
 Jan Cotereau, seigneur de Maintenon :  
 Femme jadis prudente & honorable,  
 De nom Marie, & Thurin de furnom.  
 Qui de beauté à bon droit eut renom,  
 Et de vertu, à la beauté bien duite :  
 L'une par temps l'a laissé, l'autre non :  
 Car après Mort, jusqu'au Ciel l'a conduite.

## D'ELLE MESMES

Cy gist, qui fut de Maintenon la Dame,  
Belle de corps, encor' plus belle d'ame,  
Pour les haults dons qu'elle eut du grand donneur.  
Cy gist, qui fut exemplaire d'honneur  
En ses beaux ans pour toute femme exquise,  
Ayant beauté desirée & requise :  
Si que ses ans jeunes, tant decorez,  
Rendirent fort ses vieux jours honorez.  
Ainsi vesquit, ainsi mourut Marie,  
Qui des Thurins anoblit l'armoirie.







# CIMETIERE

---

DE JEANNE BONTÉ



r gift le corps Jane Bonté bouté.  
L'esprit au Ciel est par bonté monté.

---

DE LONGUEIL

HOMME DOCTE

O Viateur, cy dessous gift Longueil .  
A quoy tient il que ne menes long dueil,  
Quand tu entens sa vie consommée ?  
N'as-tu encor entendu Renommée

Par les Climatz, qui son renom infigne  
 Va publiant à voix, trompe, & buccine ?  
 Si as pour vray : mais si grande est la gloire  
 Qu'en as ouy, que tu ne le peux croire.

Va lire donc (pour en estre aiséuré)  
 Ses beaux escrits de style mesuré :  
 Lors seulement ne croiras son hault pris,  
 Mais apprendras, tant fois tu bien appris.  
 Si te fera son bruit tout veritable,  
 Et la grandeur de ses faicts proufitable.

---

## DE MAISTRE ANDRÉ LE VOUST

MEDECIN DU DUC D'ALENÇON

VERS ALEXANDRINS

C'ELUV qui prolongeoit la vie des humains  
 A la fienné perdue, au dommage de maints.  
 Helas, c'estoit le bon feu Maistre André le Voust  
 Jadis Alençonnois, ores pasture & goust  
 De terrestre vermine : & ores revellu  
 De Cercueil & de Tombe, & jadis de Vertu.  
 Or est mort Medecin du bon Duc d'Alençon :  
 A Nature ainfi fault tous payer la rençon.

---

## DE CATHERINE BUDÉ

MORT a ravy Catherine Budé :  
 Cy gist le corps : hélas, qui l'eut cuidé ?



Elle estoit jeune, en bon poinct, belle et blanche :  
Tout cela chet comme fleurs de la branche :  
N'y pensons plus. Voire mais du renom  
Qu'elle merite, en diray-je rien ? non.  
Car du Mary les larmes, pour le moins,  
De sa bonté sont suffisans tesmoins.

---

## DE LA ROYNE CLAUDE

Cy gift envers Claude Royne de France,  
Laquelle, avant que Mort luy feist outrance,  
Dit à son ame (en jettant larmes d'œil)  
Esprit lassé de vivre en peine & dueil,  
Que veux-tu plus faire en ces basses Terres ?  
Assez y as vescu en pleurs & Guerres :  
Va vivre en paix au Ciel resplendissant,  
Si complairas à ce corps languissant.

Sur ce fina, par Mort qui tout termine,  
Le Lys tout blanc, la toute noire Hermine :  
Noire d'ennuy, & blanche d'innocence.  
Or vueille Dieu la mettre en haulte essence,  
Et tant de Paix au Ciel luy impartir,  
Que fus la terre en puisse departir.

---

## DE MESSIRE CHARLES DE BOURBON

DEDANS le clos de ce seul Tombeau cy  
Gift un vainqueur, & un vaincu aussi :

Et si n'y a qu'un Corps tant seulement.  
 Or esbahir ne s'en fault nullement :  
 Car ce Corps mort, du temps qu'il a vescu,  
 Vainquit pour autre, & pour foy fut vaincu.

## DE MONSIEUR DE PRECY

VERS ALEXANDRINS

LE Chevalier gifant deffous ce Marbre cy  
 François d'Alegre fut, & Seigneur de Precy,  
 Qui fous Charles huitiefme à Naples fe trouva :  
 Là ou fa force en Guerre à vingt ans esprouva :  
 Et y demoura chef, pour son premier merite.  
 De trois mil combattans Suiffes, & gens d'eflite :  
 Avec lefquelz deffit par deux fois en campagne  
 Plus gros nombre de ceux de Naples & d'Efpaigne.

Grand Senefchal estoit au Royaume fufdit,  
 Mais trop toft cest office, & fon Maiftre perdit :  
 Ce nonobftant Louïs. qu'apres on couronna,  
 D'estat de Chambellan le defunct guerdonna,  
 En luy donnant maittrife, & fupreme puiffance  
 Deffus les claires eaux, & grans forestz de France :  
 Et en tous les perilz, & grans guerres d'adonques  
 Alla & retourna, fans reproches quelzconques.

Louïs douziefme mort, François Roy couronné,  
 Iceux mefmes estatz, & mieux, luy a donné.

Premier il efpoufa de Chartres la Vidame,  
 Dont n'eut aucuns Enfans : mais la feconde Dame  
 Contefle de Joigny & luy, deux filles eurent,  
 Qui tout le reconfort de leur vieillesse furent.

Or mourut aagé d'ans foixante cinq, & dix,  
Regretté de chacun. Dieu luy doint Paradis.

---

## DE MESSIRE JAN COTEREAU

CHEVALIER SEIGNEUR DE MAINTENON

GELUY qui gist cy deffous confommé,  
Chevalier fut Jan Cotereau nommé  
Qui en jeunesse eut un si grand bonheur,  
Qui deceda plein de biens & d'honneur.  
En ce bonheur Fortune favorable  
Le fait servir sous estat honorable  
Un noble Duc, qui apres grand' souffrance,  
Au chef porta la couronne de France :  
Ce fut Louïs, de ce nom le douziesme,  
Que le defunct suyvit en peine extreme  
Par tout, au pis de ses adversitez  
Puis se sentit de ses prosperitez :  
Car estant Roy (en bonne & volontaire  
Recongnoissance) il le fait Secretaire,  
Et Tresorier des finances Royales,  
Pour le loyer de ses vertus loyales.

Le maistre mort, le servant soufpira :  
Et, pour repos, dès lors se retira  
Icy chez luy, où, par devoute emprise,  
Fonda, bastit, & donna ceste Eglise.

Ses bons subjectz il voulut frequenter,  
Et leur apprit à semer & enter  
Commodement : & à rendre fertile  
Ce qui estoit desert & inutile :

En leur faifant apporter de maint lieu  
 Arbres divers. Puis, mourant, dit Adieu  
 A fes enfans, qui fur luy ont pofée  
 Cefte Epitaphe, & la Tombe arrofée  
 De larmes d'œil, par naturel devoir.

Devant fa mort des ans pavoit avoir  
 Soixante & douze. O longue vie & belle !  
 Ta longueur foit devenuë eternelle.

---

### DE LUY MESMES

Je gitt mort vivant par bon renom,  
 Jan Cotereau, Seigneur de Maintenom :  
 Je dy celuy Chevalier eftimé,  
 Du Roy Louïs douzième tant aymé,  
 Qu'en fes Trefors pouvoir luy affigna,  
 Et aux fecretz des finances figna :  
 Je dy celuy de Vertu amateur,  
 Qui de ce Temple a efté fondateur.

Des ans vefquit pres de foixante & douze :  
 Chez luy mourut. Puis enfans & Epoufe  
 L'ont mis au Cœur de fa fondation,  
 Où il attend refufcitation.

---

### DE LUY ENCORES

#### VERS ALEXANDRINS

Je fus Jan Cotereau, qui quatre Roys fery,  
 Desquelz en bien fervant la grace defservy,

Et dont fut le dernier François premier du nom,  
Sous qui je trespallay Seigneur de Maintenom,  
Ayant ja servy France en son privé secret,  
Et en ses grans trefors que laissay sans regret,  
Pour venir cy attendre, en paix, de mort le jour,  
Où ce temple fonday pour mon dernier sejour.

---

## DES ALLEMANS DE BOURGES

RECITÉ PAR LA DÉESSE MEMOIRE

Qui veult sçavoir grans accordz differens,  
Les plus nouveaux qu'on veit entre parens  
Long temps y a, vienne en cest Oratoire  
Des Allemans lire la courte hiltiore.

Memoire fuis, qui avecques leurs corps  
Ne veux souffrir enterrer leurs accords :  
Ains d'en escrire il me prend appetit.

Jan l'Allemant, & Marie Petit  
Deux autres Jans en mariage acquirent,  
Qui en commun en un logis vesquirent :  
Et ces deux Jans, deux Jannes espouserent,  
Qui dix enfans sur la Terre poserent.  
Janne Gaillard espousa Jan l'aisné :  
Une autre Janne eut l'autre Jan puisné,  
Laquelle avoit le furnom de Champanges,  
Ainsi en noms conformes & estranges  
Furent tous cinq en amitié confits :  
Et, qui plus est, le bon pere & ses filz,  
Comme de noms, d'estats furent egaux,  
Estans tous trois Receveurs generaux.

Le pere au fait des Normans travailla :  
Puis ceste charge au filz aîné bailla :  
Et le puisné receut charge semblable  
En Languedoc. O peuple venerable !  
Les corps humains que j'ay cy declarez,  
De mesme estat, & mesme honneur parez,  
De mesme nom, de mesme nourriture,  
Sont enterrez sous mesme sepulture.  
Faites à Dieu de bon cuer oraison,  
Qu'au ciel leur doint une mesme maison.

---

## D'ALEXANDRE

PRESIDENT DE BARROIS

Sous ceste Tombe est gisant Alexandre,  
Non pas celuy qui son nom feist espandre  
Par l'Univers : non pas celuy de Troye,  
Qui par l'Amour mit son pais en proye.  
Alexandre est cestuy cy de Barrois,  
Qui à bon droit fait le nombre des trois.

A l'un Juno fait present de ses biens :  
Venus à l'autre a eslargy des siens :  
A cestuy cy Pallas, noble Déesse,  
De ses trefors a fait grande largesse.

Le Grec conquist le monde à force & peine :  
Par estre beau le Troyen eut Heleine :  
Cil de Barrois par prudence & sçavoir,  
Los immortal a merité d'avoir.



## DE MAISTRE JAQUES CHARMOLUË

Cy gist envers la Chair de Charmoluë  
De terre vint, la terre la voluë.  
Quant à l'esprit, qui du Ciel est venu,  
Seigneurs passans, croyez qu'il n'a tenu  
A estre bon, & de vertus orné,  
Que dont il vint il ne soit retourné.

---

## DE DAMOISELLE ANNE DE MARLE

Vous qui aymez amitié nuptiale,  
Vous qui prizez charité cordiale,  
Et qui louëz en un corps femenin  
Un cueur entier, gracieux, & benin,  
Arrestez vous. Cy gist la Damoiselle,  
Qui tout cela, & mieux avoit en elle.  
Anne est le nom de celle dont je parle,  
Fille jadis de Hierosme de Marle,  
Du noble lieu de Luzancy Seigneur :  
Et sa mere est Damoiselle d'honneur,  
Qui porte nom de Philippe Laurens,  
Laquelle avec pere, & frere, & parens  
Feit la defuncte estre premiere femme  
Du General des finances, Spifame,  
Gaillard de nom, & Seigneur de Bisseaux,  
Qui d'un tel arbre a eu neuf Arbrisseaux.

Or a vescu tresvertueusement  
Avecques luy dix ans tant seulement.  
Fascheuse Mort, par son cruel oultrage,  
N'a pas voulu qu'elle y fust davantage :

Mais, comme ayant sur la bonté envie,  
Luy annonça le depart de sa vie,  
L'an de son aage, à peine huit, & vingt,  
Lors sans viser au lieu dont elle vint,  
Et desprisant la gloire que l'on a  
En ce bas monde, icelle Anne ordonna  
Que son corps fust entre les povres mis  
En ceste fosse. Or prions, chers amis,  
Que l'ame soit entre les povres mise,  
Qui bien heureux font chantez en l'Eglise.

---

## DE MAISTRE GUILLAUME CRETIN

POETE FRANÇOIS

SEIGNEURS passans, comment pourrez-vous croire  
S De ce Tombeau la grand' pompe, & la gloire?  
Il n'est ne paint, ne poly, ne doré,  
Et si se dit haultement honoré,  
Tant seulement pour estre couverture  
D'un corps humain cy mis en sepulture :  
C'est de Cretin, Cretin, qui tant sçavoit.

Regardez donc si ce tombeau avoit  
De ce Cretin les faicts laborieux,  
Comme il devoit estre bien glorieux,  
Veu qu'il prend gloire au povre corps tout mort,  
Lequel par tout vermine mine, & mord.

O dur Tombeau, de ce que tu en œuvres,  
Contente toy, avoir n'en peux les Oeuvres :  
Chose éternelle en mort jamais ne tombe :  
Et qui ne meurt n'a que faire de Tombe.



## DE LOÛIS JAGOYNEAU

Cy gift Loûis Jagoyneau furnommé :  
Treforier fut en charges renommé :  
Et de pecune onc ne thesaurifa,  
Ains de vertu, que plus qu'argent priſa.

Je ne ſçay pas de quell' race eſtoit-il :  
Mais je ſçay bien que ſon cueur fut gentil,  
Hardy, courtois, de trefnoble nature,  
Et trop plus grand que du corps la ſtature.  
Il eſt certain que Chaſteaudun, ſon eſtre,  
Soubs liberal' planette le feit naiſtre.  
Receveur fut de Soiffons : & de fait,  
France le feit, l'Italie l'a deſſait.

Italiens en ont le corps icy,  
Et les François le dueil & le ſoucy :  
Avec lequel deſſus luy ont poſé  
Ce dur Tombeau de leurs pleurs arroſé.

Or de l'avoir ſi toſt mort eſtendu,  
Mort le trompa : car, tout bien entendu,  
Son vif eſprit à grans biens pretendoit :  
Monté ſoit-il plus hault qu'il ne tendoit.

## DE MADAME LA REGENTE

MERE DU ROY

Celle qui travailla pour le repos de maints,  
Repoſe maintenant : pourquoy criez Humains?  
Gardez bien le repos qu'elle vous a donné,  
Sans luy rompre le ſien, puis qu'il eſt ordonné.

## DE FLORIMOND DE CHAMPEVERNE

**L**E Roy, la Mort aymerent Florimond  
 De Champeverne, en son florissant aage :  
 Le Roy par temps le poufa vers le mont  
 D'honneur & biens, en fuffifant eſtage :  
 Mais Mort voulant le traicter davantage,  
 En un moment le poufa juſqu'aux cieûx,  
 Et feit tresbien : car des bons l'heritage  
 N'eſt point aſſis en ce val vicieux.

---

## DE JAN DE MONTDOUCET

VERS ALEXANDRINS

**A**PRES avoir ſervy autour de la perſonne  
 Du Roy Louïs douzième, avant que ſa couronne  
 Ornaſt ſon noble Chef, & apres l'avoir priſe,  
 Le Jan de Montdoucet eſprouvay la ſurpriſe  
 De l'incertaine mort : car un eſclat de lance,  
 En un plaſant Tournoy dedans mon corps ſe lance,  
 Si vigoureuſement, & par fortune telle,  
 Qu'au milieu de plaſir ſenty douleur mortelle,  
 Qui au lict me jecta faiſi de fievre groſſe :  
 De mon lict au Cercueil : du Cercueil en la foſſe :  
 Non pas ſans grand regret du maïſtre & des amis.  
 Les amis m'ont pleuré : & le bon maïſtre a mis  
 Mes enfans aux eſtats de moy lors retenuz  
 Entre autres que j'avois de ſa grace obtenuz,  
 Et donna penſion à la mienne eſpouſée,  
 C'eſt Jane Cotereau qui eſt icy poſée.

Si tant d'honneur & bien ne vint de mon merite,  
Il vint d'amour de Roy envers moy non petite :  
Mais la source du tout fut la bonté de Dieu.

Priez pour moy, Passans, priez qu'en cestuy lieu  
Je puisse en Jesu Christ tellement sommeiller,  
Qu'avec les siens me fasse au grand Jour resveiller.

---

## DE GUILLAUME CHANTEREAU

## HOMME DE GUERRE

Cy gist Guillaume, en terre,  
Chantereau surnommé,  
Entre les gens de Guerre  
Jadis trefrenommé.

Bien vivant estimé,  
Sans noise, sans offense :  
S'on l'avoit animé,  
Rude estoit en deffense.

A plaisir & outrance  
Si adextre on le veit,  
Que le Dauphin de France  
Finalement servit.

Mais la Mort le ravit  
En sa jeunesse meure.  
A maint homme qui vit,  
Grand regret en demeure.

Puis qu'il fault que tout meure,  
S'en fault-il estonner ?  
Eternelle demeure  
Dieu luy vueille donner.

## DE TROIS ENFANS FRERES

D'un mesme dard, sous une mesme année,  
 Et en trois jours de mesme destinée,  
 Mal pestilent sous ceste dure pierre  
 Meit Jan de Bray, Bonaventure, & Pierre,  
 Freres tous trois : dont le plus vieil dix ans  
 A peine avoit. Qu'en dites-vous Lifans ?  
 Cruelle mort, mort plus froide que marbre,  
 N'a elle tort de faire cheoir de l'arbre  
 Un fruit tant jeune, un fruit sans meureté,  
 Dont la verueur donnoit grand' feureté  
 De bien futur ? Qu'a elle encores fait ?  
 Elle a pour vray, du mesme coup deffait  
 De pere, & mere esperance & liesse,  
 Qui s'attendoient resjoûir leur vieillesse  
 Avec leur filz : desquels la mort soudaine  
 Nous est tesmoing, que la vie mondaine  
 Autant enfans, que vieillards abandonne.  
 Il nous doibt plaire, & puis que Dieu l'ordonne.

---

## DE FRANÇOIS

DAUPHIN DE FRANCE

Cy gitt François, Dauphin de grand renom :  
 Filz de François le premier de ce nom :  
 Duquel il tint la prison en Espagne.

Cy gitt François, qui la Lice en Campagne,  
 Glaives trenchans, & Harnois bien fourbis  
 Ayma trop plus que somptueux habits.

Formé de corps, ce qu'est possible d'estre,  
Le fait Nature : encores plus adextre.  
Et en ce corps, hault & droit composé,  
Le ciel transmet un esprit bien posé :  
Puis le reprint quand par grieve achoison  
Un Ferrarois luy donna la poison  
Au vueil d'autrui, qui en crainte regnoit,  
Voyant François qui Cesar devenoit.

Ce Dauphin dy, qui par Terre & par Mer,  
Fustes, & gens eust prins plaisir d'armer,  
Et la grandeur de Terre dominée,  
Si rompre eust peu sa dure destinée :  
Mais ses vertus luy causerent envie,  
Dont il perdit sur les vingt ans la vie  
Avec l'attente, hélas, de la couronne,  
Que le cler Chef de son Pere environne.

Qu'as-tu, passant? complaindre on ne s'en doit  
Il a trop mieux que ce qu'il attendoit.

---

## DE ANNE BEAUREGARD

QUI MOURUT A FERRARE

DE Beauregard Anne suis, qui d'enfance  
Laislay Parens, pais, amis, & France,  
Pour suivre icy la Duchesse Renée :  
Laquelle j'ay depuis abandonnée,  
Futur espoux, beauté, fleurissant aage,  
Pour aller voir au Ciel mon heritage,  
Laisant le monde avec moindre soucy,  
Qu'en laissant France, alors que vins icy.

## DE HELEINE DE BOISY

VERS ALEXANDRINS

NE fçay où gist Heleine, en qui beauté gisoit .  
Mais icy gist Heleine où bonté reluisoit :  
Et que la grand' beauté de l'autre eust bien ternie  
Par les graces & dons dont elle estoit garnie.

Donques (ô toy passant) qui cest escrit liras,  
Va, & dy hardiment en tous lieux où iras :  
Heleine Grecque a fait que Troye est deplorée :  
Heleine de Boisy la France a decorée.

---

## DE MONSIEUR DU TOUR

MAISTRE ROBERT GEDOYN

SÇAIS-tu, Passant, de qui est ce tombeau ?  
D'un qui jadis, en cheminant tout beau,  
Monta plus hault, que tous ceux qui se hastent.  
C'est le tombeau, là où les Vers s'appassent  
Du bon vieillard agreable & heureux,  
Dont tu as veu tout le monde amoureux.

Cy gist, hélas, plus je ne le puis taire,  
Robert Gedoyn, excellent Secretaire,  
Qui quatre Roys servit sans desarroy •  
Maintenant est avecques le grand Roy,  
Où il repose apres travail & peine.

Or a vescu personne d'aage pleine,  
Pleine de biens & vertu honorable :  
Puis a laissé ce monde miserable,

---

Sans le regret qui l'homme souvent mord.  
O vie heureuse, ô bien heureuse mort !

---

### DE JAN L'HULIER CONSEILLER

**I**NCONTINENT que Loïse le maître  
Congneut qu'aux Vers le corps on faisoit paître  
De son espoux, le prudent Jan l'Hulier,  
Helas, dit-elle, Amy tressingulier,  
Vostre prudence au Senat honorée,  
Eust mieux porté, que moy laisse explorée,  
Le dueil de mort : Inutile je vy,  
Et vous eussiez encores bien servy :  
Car vous estiez vertueux & sçavant :  
Las, pourquoy donc ne suis-je morte avant ?

En ce regret demoura des mois douze  
La bonne, belle, & vertueuse espouse :  
Puis trespassa, & en mourant va dire :  
C'est trop d'un An, sans voir ce qu'on desire.  
Mon esprit va le sien là hault chercher :  
Vueilles mon corps aupres de sien coucher.  
Ce qui fut fait, & n'ha sceu mort tant poindre,  
Qu'elle a desjoint ce qu'Amour voulut joindre.

---

### DE MADAME DE CHASTEAUBRIANT

**S**ous ce Tombeau gist François de Foix,  
De qui tout bien tout chacun souloit dire :  
Et le disant, onc une seule voix  
Ne s'avança d'y vouloir contredire

De grand' beauté, de grace qui attire,  
De bon savoir, d'intelligence prompte,  
De biens, d'honneur, & mieux que ne racompte,  
Dieu éternel richement l'estoïla.  
O viateur, pour t'abreger le compte,  
Cy gît un rien, là où tout triompha.

---

### DE MONSIEUR LE GENERAL PREUDHOMME

Cy deffous prend son dernier fomme  
Le prudent Guillaume Preudhomme :  
De Normandie General :  
A qui Dieu fut tant liberal :  
Qu'il luy donna ufer sa vie  
Sans peur : fans blasme, fans envie :  
Et mourut (voyez quel bonheur)  
Plein d'ans, plein de bien, plein d'honneur







# COMPLAINTES DE L'ADOLESCENCE

---

DU BARON DE MALLEVILLE

PARISIEN

A LA TERRE



Terre balle, où l'homme se conduit,  
Respons (hélas) à ma demande triste :  
Où est le corps que tu avois produit,  
Dont le depart me tourmente & contriste :  
L'avois tu fait tant bon, tant beau, tant mîlle.  
Pour de son fang taindre les dards pointus  
Des Turcs maudits ? Làs, ils n'en ont point eus  
De plus aymant vray honneur, qu'iceluy :  
Qui mieux ayma là mourir en vertus,

Qu'en deshonneur fuivre plusieurs battus.  
Tel vit encor qui est plus mort que luy.

## A LA MER

O cruauté d'impetueuses vagues,  
Mer variable, où toute crainte abonde,  
Cause mouvant, dont trop cruelles dagues  
L'ont fait perir de mort tant furibonde,  
Si haut desir de congnoître le Monde  
T'avoir transmis si gentil personnage,  
Las falloit-il qu'en la fleur de son aage  
Par devers toy si rudement le prinse,  
Sans plus revoir la Court des nobles Princes,  
Où tant il est à present regretté ?  
O Mer amere aux mordantes espines !  
Certainement ce qu'arrestes & pince,  
Au gré de tous est trop bien arresté.

## A NATURE

Helas, Nature, où est la bonne grace,  
Dont tu le feis luire par ses effets ?  
Formé l'avois beau de corps & de face,  
Doux en parler, & constant en ses faits :  
D'honnesteté étoit l'un des parfaits,  
Car en fuyant les piquans espinettes  
D'oyfiveté, Flustes, & Espinettes  
Bruire faisoit en tresdouce accordance :  
Du Luc sonnoit mottets & chanfonnettes :  
Dancer sçavoit, avec, & sans sonnettes.  
Las, or est-il à sa dernière dance.

## A LA MORT

Las, or est-il à sa dernière dance,  
Où toy, la Mort, luy as fait sans foulas  
Faire faux pas, & mortelle cadence,  
Sous dur rebec, sonnant le grand Helas.

Quant est du corps, vray est que meurdry l'as,  
Mais de son bruit, ou jamais n'eut frivole,  
Maugré ton dard, par tout le monde il volle,  
Tousjours croissant, comme Lys qui fleuronne.

Touchant son Ame, immortelle couronne  
Luy ha donné celuy pour qui mourut :  
Mais quelque bien encor que Dieu luy donne,  
Je suis contraint par Amour, qui l'ordonne,  
Le regretter, & maudire Baruth.

## A FORTUNE

Fortune, hélas, muable & desfreiglée,  
Qui du palud de Malheur viens & fors,  
Bien as montré, que tu es aveuglée,  
D'avoir jetté sur luy tes rudes sorts,  
Car si tes yeux d'inimitié conforst,  
Eusses ouvers, pour bien appercevoir  
Les grans vertus qu'on luy a veu avoir,  
Pitié t'eust meü à le retenir seur :  
Mais tu ne veux de toy mesmes rien voir,  
Pour aux humains faire mieux à sçavoir  
Que plus te plaist cruauté que douceur.

## MAROT CONCLUD

La Terre dit, qu'à bon droit peut reprendre  
Ce qu'elle fait, quoy qu'on ayt deservy.

La Mer respond, que sain le sceut bien rendre  
 En Terre ferme, où soudain fut ravy.  
 Nature dit, que Mort ha l'audivy  
 Par dessus elle, & qu'en rien ne peult : mais  
 La mort respond, que les plus grans jamais  
 N'espargnera. Et fortune l'infame  
 Dit qu'elle est née à faire tort & blasme.  
 Laissons la donc en sa coutume vile :  
 Et supplions le fils de nostre Dame,  
 Qu'enfin és Cieux il nous fasse voir l'ame  
 Du feu Baron, dict Jan de Malleville.

---

## D'UNE NIEPCE

SUR LA MORT DE SA TANTE

O que je sens mon cueur plein de regret,  
 Quand souvenir ma pensée resveille  
 D'un dueil caché, au plus profond secret  
 Du mien esprit, qui pour se plaindre veille :  
 Seigneurs lisans, n'en foyez en merveille,  
 Ains' vos douleurs à la mienne unissez.  
 Ou pour le moins ne vous esbahissez  
 Si ma douleur est plus qu'autre profonde :  
 Mais tous ensemble estonnez vous assez  
 Comment je n'ay en mon cueur amassez  
 Tous les regrets qui furent onc au Monde.

Tous les regrets qui furent onc au Monde  
 Venez saisir la dolente Niepce,  
 Qui ha perdu par fiere Mort immonde  
 Tante, & attente, & entente, & liesse :

Perdu (helas) gist fon corps. Et qui est-ce :  
Jane Bonté, des meilleures de France :  
De qui la vie eslongnoit de souffrance  
Mon triste cueur, & le logeoit aussi  
Au parc de Joye & au clos d'Esperance :  
Mais, las, sa Mort baillit ma demeurance  
Au bois de Dueil, à l'ombre de Soucy.

Au bois de dueil, à l'ombre de Soucy  
N'esstoye au temps de sa vie prospere :  
Mon foulas gist sous ceste terre icy,  
Et de le voir plus au Monde n'espere.  
O Mort mordante, ô impropre impropere,  
Pourquoy (helas) ton dard ne flechissoit,  
Quand son vouloir au mien ell' unissoit  
Par vraye amour, naturelle, & entiere !  
Mon cueur ailleurs ne pense, ne pensoit,  
Ne pensera. Donques (quoy qu'il en soit)  
Si je me plains, ce n'est pas sans matiere.

Si je me plains, ce n'est pas sans matiere,  
Veu que trop fût horrible cest Orage,  
De convertir en terrestre fumiere  
\* Ce corps qui seul ha navré maint courage.  
Helas, c'estoit celle tant bonne & sage,  
A qui jadis le Prince des hauts Cieux  
Voulut livrer le don tant precieux  
D'honnesteté, en cueur constant & fort :  
Mais dard mortel de ce fut envieux :  
Dont plus ne veint plaisir devant mes yeux,  
Tant ay d'ennuy, & tant de desconfort.

Tant ay d'ennuy, & tant de desconfort,  
Que plus n'en puis : donc en bois, ou montagne,  
Nymphes laissez l'eau qui de terre fort,  
Maintenant faut qu'en larmes on se baigne.

Pourquoy cela ? pour de vostre Compagne  
Pleurer la mort : Mort l'est venu saisir :  
Pleure Roën, pleure ce desplaisir,  
En douleur soit tant plaisante demeure :  
Et qui aura de foy triste desir,  
Vienne avec moy, qui n'ay autre plaisir,  
Fors seulement l'attente que je meure.

Fors seulement l'attente que je meure,  
Rien ne me peult alleguer ma douleur :  
Car sous cinq poincts incessamment demeure,  
Qui m'ont contrainte aymer noire couleur.  
Dueil tout premier me plonge en son malheur :  
Ennuy sur moy employe son effort :  
Soucy me tient sans espoir de confort :  
Regret apres m'offre liesse pleine :  
Peine me fuit, & tousjours me remord.  
Parainfi, j'ay pour une seule mort,  
Dueil, & Ennuy, Soucy, Regret, & Peine.

---

#### DEPLORATION DE MESSIRE FLORIMOND ROBERTET

Jadis ma plume on veid son vol estendre  
Au gré d'Amour, & d'un bas style & tendre  
Distiller dits, que foulois mettre en chant,  
Mais un regret de tous costez trenchant  
Luy fait laisser celle douce coutume,  
Pour la tremper en encre d'amertume.  
Ainsi le faut, & quand ne le faudroit,  
Mon cueur, hélas, encore le voudroit :

Et quand mon cueur ne le voudroit encores,  
Outre son vueil contraint y feroit ores  
Par l'aiguillon d'une Mort qui le point :  
Que dy je Mort? d'une Mort n'est ce point.  
Ains d'une Amour : car quand chacun mourroit,  
Sans vraye Amour plaindre on ne le pourroit :  
Mais quand la Mort ha fait son maleïce,  
Amour adonc use de son office.

Faisant porter aux vrays Amis le dueil :  
Non point un dueil de feintes larmes d'œil,  
Non point un dueil de drap noir annuel,  
Mais d'un dueil taint d'ennuy perpetuel :  
Non point un dueil qui dehors apparoit,  
Mais qui au cueur, sans apparence croist.

Voila le dueil qui ha vaincu ma joye :  
C'est ce qui fait, que toute rien que j'oye  
Me sonne ennuy : c'est ce qui me procure.  
Que couleur blanche à l'œil me soit obscure .  
Et que jour cler me semble noire nuit :  
De tell' façon que ce qui tant me nuit,  
Corrompt du tout le naif de ma Muse,  
Lequel de foy ne veult que je m'amuse  
A composer en triste Tragedie :  
Mais maintenant, force m'est que je die  
Chançon mortelle en style plein d'esmoy,  
Veu qu'autre cas ne peult sortir de moy.

De mon cueur donc l'intention totale  
Vous comptera une chose fatale :  
Que je trouvay d'avanture mal seïne  
En m'en venant de Loyre droit à Seine  
Deïsus Torfou. Tourfou jadis estoit  
Un petit bois, ou la Mort commettoit  
Meurtres bien grans, sur ceux qui chemin tel

Vouloient passer. En celuy lieu mortel  
Je vey la Mort hydeuse & redoutée,  
Deffus un Char en triomphe montée,  
Deffous ses piedz ayant un corps humain  
Mort à l'envers, & un dard en la main  
De bois mortel : de plumes empenné  
D'un vieil Corbeau, de qui le chant damné  
Predit tout mal : & fut trempé le fer  
En eau de Stix, fleuve triste d'Enfer.  
La Mort, en lieu de Sceptre venerable,  
Tenoit en main ce Dard espoventable,  
Qui en maint lieu estoit taint & taché  
Du sang de cil qu'elle avoit furmarché,  
Ainsi debout sur le Char se tenoit,  
Qu'un Cheval passe en hennissant trainoit :  
Devant lequel cheminoit une Fée  
Fresche, en bon point, et noblement coiffée  
Sur teste raze ayant triple couronne,  
Que mainte Perle & Rubis environne :  
Sa robe estoit d'un blanc & fin Samis,  
Où elle avoit en pourtraiture mis  
Par traict de temps, un million de choses,  
Comme Chasteaux, Palais, & Villes closes,  
Villages, Tours, & Temples, & Couvents,  
Terres, & Mers, & Voiles à tous vents,  
Artillerie, Armes, Hommes armez,  
Chiens, & Oyseaux, Plaines, & Bois ramez,  
Le tout brodé de fine soye exquise,  
Par mains d'autrui torse, tante, & aquise .  
Et, pour devise, au bord de la besongne,  
Estoit escrit : Le feu à qui en grongne.  
Ce neantmoins sa robe elle mussoit  
Sous un manteau, qui humble paroilloit,



Ou plusieurs draps divers furent compris.  
De Noir, de Blanc, d'Enfumé, & de Gris,  
Signifiant de sectes un grand nombre,  
Qui sans travail vivent dessous son ombre.

Ceste grand' Dame est nommée Romaine,  
Qui ce corps mort, jusques au Tombeau meine,  
La Croix devant, en grand' Cerimonie,  
Chantant mottetz de piteuse harmonie.

Une autre Dame au costé droit venoit,  
A qui trop peu de chanter souvenoit :  
D'un Haubin noir, de pareure Tannée,  
Montée estoit, la plus triste & tennée,  
Qui fust alors sous la hauteur Celique :  
Helas, c'estoit Françoisse Republique,  
Laquelle avoit en maints lieux entamé  
Son mauteau bleu, de fleurs de lys semé :  
Si derompoit encor de toutes pars  
Ses beaux cheveux sur elle tous espars :  
Et pour son train ne menoit avec elle,  
Sinon Douleur, Ennuy, & leur sequelle,  
Qui la servoient de tout cela qui duit,  
Quand au sepulchre un Amy on conduit.

De l'autre part cheminoit en grand' peine  
Le bon Hommeau Labeur, qui en la plaine  
Avoit laissé bœuf, charruë, & culture,  
Pour ce corps mort conduire en sepulture :  
Mais bien lava son visage haslé,  
De force pleurs, ains que la fust allé.

Lors je voyant telle pompe mondaine,  
Presupposay en pensée soudaine,  
Que là gisoit quelque Prince de nom :  
Mais tost apres fus adverty que non,  
Et que c'estoit un Serviteur Royal,

Qui fut jadis si prudent & loyal,  
Qu'après sa mort son vray Seigneur & Roy,  
Luy ordonna ce beau funebre arroy :  
Monstrant au doigt, combien d'amour desservent  
De leurs Seigneurs, les Servans qui bien servent.

Et comment feu je alors, qui estoit l'homme ?  
Autour de luy ne voy qui le me nomme,  
Et m'en enquiers : mais le cueur qui leur fend,  
Toute parolle à leur bouche deffend.  
Si vous diray comment donques j'ay feu  
Le nom de luy. Ce Char que j'apperceu  
N'estoit paré de Rouge, Jaune, ou Vert,  
Mais tout de Noir par tristesse couvert :  
Et le suyvoient cent hommes, en douleur,  
Vestus d'habits de semblable couleur :  
Chacun au poing Torche, qui feu rendoit,  
Et ou l'Esku du noble mort pendoit.

Lors curieux piquay pour voir les Armes :  
Mais telle veuë aux yeux me mit les larmes,  
Y voyant paint l'Esle sans per à elle.  
Dieu immortel (dy je lors) voicy l'Esle,  
Qui ha vollé ainsi que voller faut,  
Entre deux Airs, ne trop bas, ne trop haut :  
Voicy, pour vray, l'Esle dont la vollée  
Par sa vertu ha la France extollée,  
Circonvolant ce Monde spacieux,  
Et survolant maintenant les neuf Cieux,  
C'est l'Esle noire, en la bende dorée,  
L'Esle en vollant jamais non efforée,  
Et dont sortie est la mieux escrivant  
Plume, qui fust de nostre aage vivant.

C'est celle Plume, ou modernes esprits,  
Sous ses patrons, leur savoir ont appris :

Ce fut la Plume en sage main baillée,  
Qui ne fut onc (comme je croy) taillée,  
Que pour servir, en leurs secrets, les Roys :  
Aussi de reng elle en ha servy trois,  
En Guerre, en Paix, en affaires urgens,  
Au gré des Roys, & prouffit de leurs gens.  
O vous humains, qui escoutez ma plainte,  
Qui est celuy qui eut ceste Esle painte  
En son escu ? Vous en faut il doubter ?  
Sentez vous point, quand venez à goustier  
Ce que je dy en mon triste motet,  
Que c'est le bon Florimond Robertet ?  
En est il d'autre en la vie mortelle,  
Pour qui je disse une louange telle :  
Non : car vivant de son art n'en approche :  
Or est il mort Serviteur sans reproche.

Ainsi (pour vray) que mon cueur & ma langue  
Disoient d'accord si piteuse harangue,  
La fiere Mort sur le Char sejournee  
Sa face pale ha devers moy tournée  
Et à bien peu qu'elle ne m'ha rüe  
Le mesme Dard, dont elle avoit tué  
Celuy qui fut la toute ronde Sphere,  
Par ou guettois ma fortune prospere :  
Mais tout acoup tourna sa veuë oblique,  
Contre & devers Françoise Republique  
Qui l'irritoit, maudisoit, & blasmoit,  
D'avoir occis celuy qui tant l'aymoit.

Adonc la Mort, sans s'effrayer, l'escoute.  
Et Republique hors de l'estomac boute  
Les propres mots contenus cy apres,  
Avec sanglots s'entrefuyvans de pres.

## LA REPUBLIQUE FRANÇOISE

Puis qu'on fait bien, ô perverse Chimere,  
Que toute rage en toy se peult choisir,  
Jusqu'à tuer avec angoisse amere  
L'enfant petit au ventre de sa Mere,  
Sans luy donner de naistre le loisir :  
Puis qu'ainsi est, pourquoy prens tu plaisir  
A monstrier plus ta force tant congneuë,  
Dont ne te peult louange estre advenueë ?

Qui de son corps la force met en preuve.  
Devant ses yeux los ou gaing luy appert :  
Mais en l'effet, ou la tienne s'espreuve,  
Blasme pour los, perte pour gaing se treuve :  
Chacun t'en blasme, & tout le monde y perd :  
Perdu nous as l'homme en conseil expert.  
Et l'as jetté mort dedans le giron  
De France [helas qui pleure à l'environ.

François franc Roy de France & des François,  
Tu le fus voir quand l'Ame il vouloit rendre :  
De luy donner reconfort t'avançois,  
Et en ton cueur contre la Mort rançois.  
Qui ton bon Serf au besoing venoit prendre.  
O quelle Amour impossible à comprendre !  
Santé cent ans puisse avoir un tel maistre,  
Et du servant au Ciel puisse l'Ame estre.

France, & la fleur de ses Princes ensemble,  
Le corps au temple en grand dueil ont mené.  
Lors France triste à Hecuba ressemble,  
Quand ses enfans à l'entour d'elle assemble,  
Pour lamenter Hector son fils aîné :  
Quiconques fut Hector aux armes né,

Robertet fut nostre Hector en sagesse,  
Pallas aussi luy en fait grand largesse.

Au fons du cueur les larmes vont puisant  
Povres de Court pour pleurer leur ruine :  
Et toy, Labeur, tu ne vois plus luisant  
Ce cler soleil, qui estoit tant duisant  
A esclaircir de ce temps la bruine :  
Processions ne chanter en rue Hymne  
N'ont seu mouvoir nère Mort à mercy,  
Qui me contraint de dire encor ainsi :

Vieille effacée, infecte, image immonde,  
Crainte de gens, pensément foudieux  
Quel bon avis, quelle sagesse abonde  
En ton cerveau, d'apovrir ce bas Monde,  
Pour enrichir de nos biens les hauts Cieux :  
Que maudit soit ton Dard malicieux,  
En un seul coup s'est montré trop habille  
D'en tuer un, & en navrer cent mille.

Tu as froissé la Main tant imitable,  
Qui au prouffit de moy, lasse, escrivoit :  
Tu as cousu la Bouche véritable :  
Tu as persé le Cueur tant charitable,  
Et assommé le Chef qui tant savoit :  
Mais maugré toy, ça bas de luy se voit  
Un cler renom, que ce tour te fera,  
Que par sus toy, sans fin triomphera.

Tu as defait ô lourde & maladextre  
Ta non nuisance, & nostre allegement :  
Endormy as de ta pesante Dextre  
Cil qui ne peult reſveillé au monde estre,  
Jusques au jour du final Jugement.  
Las, & tandis nous souffrons largement,  
N'ayans recours qu'au Ciel, & à nos larmes,

Pour nous venger de tes foudains alarmes.

De vos deux yeux, vous fa chere Espoufée,  
Faites Fontaine, ou puiser on puisse Eau :  
Filles de luy, vostre face arroufée  
De larmes soit, non comme de rousée,  
Mais chacun œil soit un petit Ruifseau :  
Chacun des miens en jette plus d'un Seau :  
De tout cela faisons une Rivière,  
Pour y noyer la Mort qui est si fiere.

Hà la meschante ! escoutez sa malice.  
Premier occit en martial destroit  
Quatre meilleurs Chevaliers de ma lice,  
Lescut, Bayart, la Tremoille, & Palice :  
Puis est entrée en mon Conseil estroit,  
Et de la troupe alla frapper tout droit  
Le plus aymé, & le plus diligent :  
Souvent de telz est un peuple indigent.

Si son nom propre à dire on me semond,  
Je respondray, qu'à son los se compasse.  
Son los fleurit, son nom c'est Florimond,  
Un Mont flory, un plus que flory mont,  
Qui de hauteur Parnafus outrepasse :  
Car Parnafus (sans plus) les Nues passe :  
Mais cestuy vainc la hauteur Cristaline :  
Et de luy fort fontaine Cabaline.

De Robertet par tout le mot s'espart  
En Tartarie, Espagne, & la Morée :  
Deux fils du nom nous restent de sa part,  
Et un Neveu, qui d'Esprit, forme, & art  
Semble Phebus à la barbe dorée :  
De luy se sert dame France honorée  
En ses secrets car le nom y confonne :  
Si fait son sens, sa plume, & sa personne.

Vous les deux fils, ne font vos yeux laissez ?  
Cessez vos pleurs, cessez François, & Claude :  
Et en Latin, dont vous savez assez,  
Ou en beau Grec quelque œuvre compassez,  
Qui apres mort vostre Pere collaude.  
Puis increpez ceste Mort qui nous fraude,  
En luy prouvant par dits Philosophaux,  
Comme inutile est son Dard & sa Faux.

## L'AUTHEUR

Incontinent que la Mort entendit,  
Que lon vouloit inutile la dire,  
Son bras tout sec en arriere estendit,  
Et fierement son Dard mortel brandit,  
Pour Republique en fraper par grand' ire :  
Mais tout acoup de fureur se retire,  
Et d'une voix, qui sembloit bien loingtaine  
Dit telle chose utile & trescertaine.

## LA MORT A TOUS HUMAINS

Peuple seduit, endormy en tenebres  
Tant de longs jours par la doctrine d'homme,  
Pourquoy me fais tant de pompes funebres,  
Puis que ta bouche inutile me nomme ?  
Tu me maudis, quand tes Amis affomme :  
Mais quand ce vient qu'aux obseques on chante,  
Le prestre adonc qui d'Argent en ha somme,  
Ne me dit pas maudite ne meschante.

Et par ainsi de ma pompe ordinaire  
Amende plus le vivant que le mort :  
Cargrand Tombeau, grand Dueil, grand Luminaire  
Ne peult laver l'Ame que péché mord :

Le Sang de Christ, quand la loy te remord,  
Par Foy te lave ains que le corps desvie :  
Et toutesfois sans moy qui suis la Mort,  
Aller ne peux en l'éternelle vie.

Pourtant si suis deffaite & desirée,  
Ministre suis des grans tresors du Ciel :  
Dont je devrois estre plus desirée  
Que ceste vie, amere plus que miel.  
Plus elle est douce, & moins en fort du miel,  
Plus tu y vis, plus te charges de crimes :  
Mais par défaut d'esprit Celestiel,  
En t'aymant trop, tu me hays & deprimes.

Que di je aymer? celui ne s'ayme en rien,  
Lequel voudroit tousjours vivre en ce monde,  
Pour se frustrer du tant souverain bien  
Que luy promet Verité pure & munde :  
Possedaist il Mer & Terre feconde,  
Beauté, Savoir, Santé sans empirer,  
Il ne croit pas, qu'il soit vie feconde :  
Ou, s'il la croit, il me doibt desirer.

L'apostre Paul, Saint Martin charitable,  
Et Augustin de Dieu tant escrivant,  
Maint autre Saint plein d'esprit veritable,  
N'ont desiré que moy en leur vivant,  
Or est ta chair contre moy estrivant,  
Mais pour l'Amour de mon Pere celeste,  
T'enseigneray comme iras ensuivant  
Ceux à qui onc mon Dard ne fut moleste.

Prie à Dieu seul, que par grace te donne  
La vive Foy, dont Saint Paul tant escrit :  
Ta vie apres du tout luy abandonne,  
Qui en peché journellement aigrift.  
Mourir, pour estre aveques Jesuchrist,



Lors aymeras, plus que vie mortelle :  
Ce beau fouhait fera le tien esprit :  
La chair ne peult desirer chose telle.

L'Ame est le feu, le corps est le tison :  
L'Ame est d'enhaut, & le corps inutile.  
N'est autre cas qu'une basse prison,  
En qui languit l'Ame noble & gentile :  
De tell' prison j'ay la clef treffubtile,  
C'est le mien Dard à l'Ame gracieux :  
Car il la tire hors de sa prison vile  
Pour d'icy bas la renvoyer aux Cieux.

Tien toy donc fort du seul Dieu triomphant,  
Croyant qu'il est ton vray & propre Pere :  
Si ton Pere est, tu es donc son Enfant,  
Et Heritier de son Regne prospere :  
S'il t'ha tiré d'Eternel impere,  
Durant le temps que ne le congnoissois,  
Que fera-il, s'en luy ton cueur espere :  
Douter ne faut que mieux traité ne fois.

Et pour autant que l'homme ne peult faire,  
Qu'il puisse vivre icy bas sans peché,  
Jamais ne peult envers Dieu satisfaire,  
Et plus luy doibt le plus tard depesché :  
Donc comme Christ en la croix attaché  
Mourut pour toy, mourir pour luy desire :  
Qui pour luy meurt, est du tout relaché  
D'ennuy, de peine, & pesché, qui est pire.

Qui fait le coup ? c'est moy, tu le fais bien :  
Ainsi je suis au Chrestien qui desvie,  
Fin de pesché, commencement de bien :  
Fin de langueur, commencement de vie.  
Donc homme vieil, pourquoy prens tu envie  
De retourner en ta jeunesse pleine ?

Veux tu rentrer en misere asservie,  
Dont eschappé tu es à si grand peine?

Si tu me dis, qu'en te venant saisir,  
Je ne te fay sinon tort & nuissance,  
Et que tu n'as peine ne desplaisir,  
Mais tout plaisir, liesse, & toute aissance :  
Je dy, qu'il n'est desplaisir que plaissance,  
Veu que sa fin n'est rien que damnement :  
Et dy qu'il n'est plaisir que desplaisance,  
Veu que sa fin redonde à sauvement.

Quell' desplaisance entens tu que je die :  
Craindre mon dard ? cela n'enten-je point  
J'enten pour Dieu souffrir dueil, maladie,  
Perte, & meschef, tant vienne mal apoint .  
Et mettre jus de gré (car c'est le point)  
Desirs mondaine & liesse charnelles,  
Ainsi mourant sous ma darde qui point,  
Tu en auras qui seront eternelles.  
Donques pour moy contristé ne feras,  
Ains par fiance, & d'un joyeux courage,  
Pour à Dieu seul obeïr, laisseras  
Trefors, Amis, maison, & labourage,  
Cler temps de loing, est signe que l'orage  
Fera de l'air tost separation :  
Aussi tell' Foy, au mourant personnage,  
Est signe grand de sa salvation.

Jesus afin que de moy n'eusses crainte,  
Premier que toy voulut mort encourir.  
Et en mourant ma force ha si estainte,  
Que quand je tue, on ne fauroit mourir :  
Vaincuë m'ha pour les siens secourir :  
Et plus ne suis qu'une porte ou entrée,  
Qu'on doibt passer volontiers, pour courir

De ce vil Monde en celeſte contrée.

Jadis celuy, que Moyſe l'on nomme,  
Un grand Serpent tout d'Erain eſlevoit :  
Qui (pour le voir) pouoit guerir un homme,  
Quand un Serpent naturel mords l'avoit :  
Ainſi celuy, qui par vive Foy voit  
La mort de Chriſt, guerit de ma bleſſure :  
Et vit ailleurs plus qu'icy ne vivoit :  
Que dy je plus ? mais ſans fin, je t'aſſeure.

Parquoy bien folle eſt la coutume humaine  
Quand aucun meurt, porter & faire dueil :  
Si tu crois bien, que Dieu vers luy le meine,  
A quelle fin en jettes larmes d'œil ?  
Le veux tu viſ tirer hors du cercueil,  
Pour à ſon bien mettre empeſche & deſenſe ?  
Qui pour ce pleure, eſt marry, dont le vueil  
De Dieu eſt fait. Jugez ſi c'eſt offenſe.

Laiſſe gemir & braire les Payens,  
Qui n'ont eſpoir d'eternelle demeure :  
Faute de Foy te donne les moyens  
D'ainſi pleurer, quand faut que quelqu'un meure :  
Et quant au port du drap plus noir que meure,  
Hypocriſie en ha taillé l'habit,  
Deſſous lequel tel pour ſa mere pleure :  
Qui bien voudroit de ſon pere l'Obit.

Meſſes ſans nombre, & force aniverſaires,  
C'eſt belle choſe, & la façon j'en priſe :  
Si ſont les chants, cloches & luminaires :  
Mais le mal eſt en l'avare Preſtriſe :  
Car ſi tu n'aſ vaillant que ta chemiſe,  
Tien toy certain, qu'après le tien trefpas,  
Il n'y aura ne Couvent ne Eglife,  
Qui pour toy ſonne, ou chante, ou face un pas.

N'ordonne à toy telles folennitez,  
Ne fous quel marbre il faudra qu'on t'enterre :  
Car ce ne font vers Dieu que vanitez :  
Salut ne gist en Tombeau, ni en Terre.  
Le bon Chrestien au Ciel ira grand' erre,  
Fust le sien corps en la rue enterré :  
Et le mauvais en Enfer tiendra ferre,  
Fust le sien corps sous l'autel enferré.

Mais pour tomber à mon premier propos,  
Ne me crains plus, je te pry, ne maudis :  
Car qui voudra en Eternel repos  
Avoir de Dieu les promesses, & dits,  
Qui voudra voir les Anges benedits,  
Qui voudra voir de son vray Dieu la face :  
Brief, qui voudra vivre au beau Paradis.  
Il faut premier que mourir je le face.

Confesse donc que je suis bienheureuse,  
Puis que sans moy tu ne peux estre heureux  
Et que ta vie est aigre & rigoureuse,  
Et que mon dard n'est aigre ou rigoureux :  
Car, tout au pis, quand l'esprit vigoureux  
Seroit mortel, comme le corps immonde,  
Encores t'est ce dard bien amoureux,  
De te tirer des peines de ce monde.

#### L'AUTEUR

Quand Mort preschoit ces choses, ou pareilles,  
Ceux qui avoient les plus grandes Oreilles,  
N'en desiroient entendre mot quelconques :  
Parquoy se teut, & fait marcher adonques  
Son Chariot en grand triomphe & gloire,  
Et le defunct mener à Blois sur Loire :

Ou les Manans, pour le corps reposer,  
Preparoient Tombe, & pleurs pour l'arroser  
Or est aux champs ce mortel Chariot,  
Et n'y ha Blé, Sauge, ne Poulliot,  
Fleurs, ne Boutons hors de la Terre illus,  
Qu'il n'amortisse en passant par dessus.  
Taupes, & Vers, qui dedans Terre hantent,  
Tremblent de peur, & bien passer le sentent :  
Mesmes la Terre en feurté ne se tient,  
Et à regret ce Chariot soustient.

Là dessus est la Mort maigre & vilaine,  
Qui de sa froide & pestifere aleine  
L'air d'entour elle ha mis en tel meschef,  
Que les Oyseaux volans par sus son chef  
Tombent d'enhaut, & mors en Terre gisent :  
Excepté ceux qui les malheurs predisent.

Bœufs & Jumens courent par le païs,  
De voir la Mort grandement esbahis.  
Le Loup cruel craint plus sa face seule,  
Que la Brebis du Loup ne craint la gueule.  
Tous animaux de quelconques manieres  
A sa venuë entrent en leurs Tefnieres.  
Quand elle approche ou Fleuves, ou Estangs  
Poules, Canards, & Cignes là estans,  
Au fons de l'eau se plongent & se cachent,  
Tant que la Mort loing de leurs rives sachent.

Et s'elle approche une Ville, ou Bourgade,  
Le plus hardy se muce, ou chet malade,  
Ou meurt de peur : Nobles, Prestres, Marchans  
Laissent la Ville, & gaignent l'air des champs :  
Chacun fait voye à la Chimere vile.  
Et quand on voit, qu'elle ha passé la Ville,  
Chacun revient. Lors on enspand, és ruë

Eau de fenteur, & vinaigre en la Ruë.  
Puis és Cantons feu de Genevre allument,  
Et leurs Maisons esventent & parfument :  
A leur pouvoir, de leur Ville chassant  
L'air que la Mort y ha mis en passant.

Tant fait la Mort, qu'aupres de Blois arrive,  
Et costoyoit ja de Loire la rive,  
Quand les Poissons grans, moyens, & petits  
Le haut de l'eau laisserent tous craintifs,  
Et vont trouver au plus profond & bas  
Loire leur Dieu, qui prenoit ses esbats  
Dedans son creux, avec ses Sœurs & Filles  
Dames des eaux les Nayades gentilles,  
Mais bien acoup ses esbats se perdirent,  
Car les Poissons en leur langue luy dirent  
Comment la Mort, qu'ilz avoient rencontrée,  
Avoit occis quelcun de sa Contrée.

Le fleuve Loire adonc en ses esprits,  
Bien devina que la Mort avoit pris  
Son bon voisin, dont si fort lamenta,  
Que de ses pleurs ses ondes augmenta :  
Et n'eust esté qu'il estoit immortel,  
Trespasté fust d'ouïr un remors tel.

Ce temps pendant la Mort fait ses exploits  
De faire entrée en la Ville de Blois :  
Dedans laquelle il n'y ha Citoyen,  
Qui pour fuir cherche lieu, ne moyen :  
Car du defunct ont plus d'Amour empreinte  
Dedans leurs cueurs, que de la Mort n'ont crainte.

De leurs maisons partirent Seculiers,  
Hors des Couvents fortirent Reguliers.  
Justiciers laisserent leurs pratiques,  
Gens de Labeur ferrerent leurs Boutiques,

Dames aussi, tant fussent bien polies,  
Pour ce jour-là ne se feirent jolies :  
Toutes & tous, des grans jusqu'aux menus,  
Loing au devant de ce corps sont venus :  
Sinon aucuns, qui les Cloches sonnoient,  
Et qui la Fosse, & la Tombe ordonnoient.

Ses Cloches donc chacune Eglise esbranle  
Sans carrillon, mais toutes à grand branle,  
Si hautement que le Ciel entendit  
La belle Echo, qui pareil son rendit.

Ainsi receu ont honorablement  
Leur Amy mort, & lamentablement  
L'ont amené avec Croix, & Banieres,  
Cierges, Flambeaux, de diverses manieres  
Dedans l'Eglise au bon saint Honoré,  
Là ou Dieu fut pour son Ame imploré,  
Par Augustins, par Jacobins, & Carmes,  
Et Cordeliers. Puis avec pleurs & larmes  
Enterré l'ont ses Parens & Amis :  
Et aussi tost qu'en la fosse fut mis,  
Et que sur luy Terre & Tombe lon voit,  
La fiere Mort, qui amené l'avoit,  
Subtilement de là s'esvanouit,  
Et onques puis on ne la voit, n'ouït.

Tel fut conduit dedans Blois la Conté  
L'ordre funebre, ainsi qu'on m'ha compté.  
Si l'ay compris succinct en cest ouvrage,  
Fait en faveur de maint noble courage.  
S'il y ha mal, il vient tout de ma part :  
S'il y ha bien, il vient d'ou le bien part.



## DE MADAME LOISE DE SAVOYE

MERE DU ROY

*En forme d'Eglogue*

THENOT, COLIN

EN ce beau Val font plaisirs excellens,  
Un cler ruisseau bruyant pres de l'ombrage,  
L'herbe à fouhait, les Vents non violens :  
Puis toy Colin, qui de chanter fais rage.  
A Pan ne veux rabaisser son hommage :  
Mais quand aux champs tu l'accompagnerois,  
Plustost prouffit en auroit que donmage :  
Il t'apprendroit, & tu l'enseignerois.  
Quant à Chanfons, tu y besongnerois.  
De si grand art, s'on venoit à contendre :  
Que quand sur Pan rien tu ne gaignerois,  
Pan dessus toy rien ne pourroit pretendre.  
S'il gaigne en pris un beau Formage tendre,  
Tu gaigneras un pot de Lait caillé :  
Ou si le Lait il ayne plus cher prendre,  
A toy sera le Formage baillé.

COLIN

Berger Thenot, je suis esmerveillé  
De tes Chanfons : & plus fort je m'y baigne,  
Qu'à escouter le Linot esveillé,  
Ou l'eau qui bruit tombant d'une montagne,  
Si au matin Calliope te gaigne,  
Contre elle au soir obtiendras le butin :



Ou s'il advient que tant noble compagne  
Te gaigne au soir, tu vaineras au matin.  
Or je te pry, tandis que mon maistrin  
Fera bon guet, & que je feray paître  
Nos deux troupeaux, chante un peu de Catin,  
En deschiffrant son bel habit chempêtre.

## THENOT

Le Rossignol de chanter est le maistrin,  
Taïre convient devant luy les Pivers :  
Aussi estant, là où tu pourras estre,  
Taïre feray mes Chalumeaux divers.  
Mais si tu veux chanter dix fois dix Vers,  
En deplorant la Bergere Loïse,  
Des Coings aura, six jaunes, & six verts,  
Les mieux sentans qu'on veid depuis Moïse.  
Et si tes Vers sont d'aussi bonne mise,  
Que les derniers que tu feïs d'Yfabeau,  
Tu n'auras pas la chose qu'ay promise,  
Ains beaucoup plus, & meilleur, & plus beau.  
De moy auras un double Chalumeau  
Faiët de la main de Raffy Lyonnois :  
Lequel à peine ay eu pour un Chevreau,  
Du bon Pasteur Michau, que tu congnois.  
Jamais encor' n'en sonnay qu'une fois,  
Et si le garde aussi cher que la Vie :  
Si l'auras tu de bon cueur toutesfois,  
Faïfant cela à quoy je te convie.

## COLIN

Tu me requiers de ce dont j'ay envie :  
Sus donc mes Vers, chantez chants douloureux

Puis que la Mort ha Loïse ravie,  
Qui tant tenoit nos Courtils vigoureux.  
Or sommes nous maintenant malheureux,  
Plus estonnez de sa mortelle absence,  
Que les aigneaux, à l'heure qu'entour eux  
Ne trouvent pas la Mere qui les pense.  
Pleurons Bergers, Nature nous dispense,  
Pleurons la Mere au grand Berger d'icy :  
Pleurons la Mere à Margot d'excellence :  
Pleurons la Mere à nous autres aussi.  
O grand Pasteur, que tu as de soucy !  
Ne fay lequel, de toy, ou de ta Mere  
Me rend le plus de tristesse noircy :  
Chantez mes Vers, chantez douleur amere.  
Lors que Loïse en sa loge prospere,  
Son beau mesnage en bon sens conduisoit :  
Chacun Pasteur, tant fust-il riche Pere,  
Lieu là dedans pour sa Fille eslissoit.  
Aucunefois Loïse s'avissoit  
Les faire seoir toutes sous un grand Orme,  
Et elle estant au milieu, leur disoit,  
Filles, il faut que d'un poinct vous informe.  
Ce n'est pas tout, qu'avoir plaisante forme,  
Bordes, troupeaux, riche Pere, & puissant :  
Il faut prévoir, que vice ne difforme  
Par long repos vostre aage fleurissant.  
Oysiveté n'allez point nourrissant,  
Car elle est pire, entre jeunes Bergeres,  
Qu'entre Brebis ce grand Loup ravissant,  
Qui vient au soir tousjours en ces Fougeres.  
A travailler foyez donques legeres :  
Que Dieu pardoint au bon homme Roger,  
Tousjours disoit que chez les mesnageres

Oysiveté ne trouvoit à loger.  
Ainsi disoit la Mere au grand Berger,  
Et à son dit travailloient Pastorelles :  
L'une plantoit herbes en un Verger :  
L'autre païssoit Colombes, & Tourterelles :  
L'autre à l'Aiguille ouvroit choses nouvelles :  
L'autre, en apres, faisoit Chapeaus de fleurs :  
Or maintenant ne font plus rien les belles,  
Sinon ruisseaux, de larmes & de pleurs.  
Converty ont leurs danses en douleurs,  
Le Bleu en Brun, le Vertgay en Tanné :  
Et leurs beaux taints en mauvaises couleurs  
Chantez mes Vers, chantez dueil ordonné.  
Dès que la Mort ce grand coup eut donné,  
Tous les plaisirs champêtres s'assoupirent :  
Les petits Vents alors n'ont allévé,  
Mais les fors Vents encores en souspirent.  
Fueilles & fruits des arbres abbatirent :  
Le cler Soleil chaleur plus ne rendit :  
Du manteau vert les Prez se desvestirent :  
Le Ciel obscur larmes en respendit.  
Le grand Pasteur fa mufette fendit,  
Ne voulant plus que de pleurs se mesler,  
Dont son troupeau, qui plaindre l'entendit,  
Laisa le paître, & se print à beller.  
Et quand Margot ouït tout reveler,  
Son gentil cueur ne fut assez habile  
Pour garder l'œil de larmes distiller,  
Ains de ses pleurs en fait bien pleurer mille.  
Terre en ce temps devint nue & debile :  
Plusieurs ruisseaux tous à sec demourerent  
La Mer en fut troublée & mal tranquille,  
Et les Dauphins bien jeunes y pleurerent.

Biches & Cerfs estonnez s'arresterent :

Bestes de proye, & bestes de pasture,

Tous animaux Loïse regretterent,

Exceptez Loups de mauvaise nature.

Tant, en effet, grieve fut la pointure,

Et de malheur l'avanture si pleine,

Que le beau Lys en print noire tainture,

Et les troupeaux en portent noire laine.

Sus arbre sec s'en complaint Philomene :

L'Aronde en fait cris piteux & trenchans,

La Tourterelle en gemit, & en mene

Semblable dueil : & s'accorde à leurs chants.

O francs Bergers sur franche herbe marchants,

Qu'en dites vous ? quel dueil, quel ennuy est ce

De voir secher la fleur de tous noz champs ?

Chantez mes Vers, chantez Adieu lieffe.

Nymphes & dieux, de nuict en grand' destresse

La vindrent voir, & luy dirent, Helas,

Dors tu icy, des Bergers la maïtresse,

Ou si c'est Mort, qui t'ha mise en ses lacs ?

Las, ta couleur (telle comme tu l'as)

Nous juge bien, que morte tu reposes.

Hà Mort facheuse ! onques ne te mefflas

Que de ravir les excellentes choses.

Tant eut au Chef de sagesse enclofes :

Tant bien favoit le clos de France aymer :

Tant bien y feut au Lys rendre les Roses :

Tant bien y feut bonnes herbes semer.

Tant bien favoit en feurté confermer

Tout le bestail de toute la contrée :

Tant bien favoit son Parc clorre, & fermer,

Qu'on n'ha point veu les loups y faire entrée.

Tant ha de fois sa prudence monstrée

Contre le temps obscur & pluvieux,  
Que France n'ha (long temps ha) rencontrée  
Telle Bergere, au rapport des plus vieux.  
Adieu Loïse, Adieu en larmes d'yeux :  
Adieu le corps qui la Terre decore.  
En ce disant, s'en vont Nymphes & Dieux :  
Chantez mes Vers, chantez douleur encore.  
Rien n'est ça bas qui ceste mort ignore :  
Congnac s'en coingne en sa poitrine blefme  
Romorantin la perte rememore :  
Anjou fait jou : Angoulesme est de mesme.  
Amboise en boit une amertume extreme :  
Le Maine en mene un lamentable bruit :  
La povre Touvre, arroufant Angoulesme,  
A son pavé de Truites tout detruit.  
Et sur son eau chantent de jour & nuit  
Les Cignes blancs, dont toute elle est couverte,  
Pronostiquans en leur chant, qui leur nuit,  
Que Mort, par mort, leur tient sa porte ouverte.  
Que faites vous en ceste forest verte  
Faunes, Sylvains ? je croy que dormez là :  
Veillez, veillez pour pleurer ceste perte :  
Ou si dormez, en dormant songez la.  
Songez la Mort, songez le tort qu'elle ha :  
Ne dormez point sans songer la meschante :  
Puis au reveil, comptez moy tout cela  
Qu'aurez songé afin que je le chante.  
D'ou vient cela, qu'on voit l'herbe sechante,  
Retourner vive, alors que l'Estdé vient ?  
Et la persone au Tombeau trebuchante,  
Tant grande soit, jamais plus ne revient ?  
Hà, quand j'ouy l'autre hier (il me souvient)  
Si fort crier la Corneille en un Chefne,

C'est un grand cas (dy je lors) s'il n'avient  
Quelque meschef, bien tost, en cestuy Regne.  
Autant m'en dit le Corbeau sur un Frefne :  
Autant m'en dit l'Estoille à la grand' queue :  
Dont je lachay à mes fouspirs la refne,  
Car tell' douleur ne pense avoir onc eüe.  
Chantez mes Vers fresche douleur conceüe.  
Non, taifez vous, c'est assez deploré :  
Elle est aux champs Elisiens receüe,  
Hors des travaux de ce Monde exploré.  
Là ou elle est n'y ha rien defloré :  
Jamais le jour, & les plaisirs n'y meurent :  
Jamais n'y meurt le Vert bien coloré,  
Ne ceux avec, qui là dedans demeurent :  
Car toute odeur Ambrosienne y fleurent :  
Et n'ont jamais ne deux, ne trois faisons :  
Mais un Printemps : & jamais ilz ne pleurent  
Perte d'amis, ainsi que nous faisons.  
En ces beaux Champs, & naïves maisons,  
Loïse vit, sans peur, peine, ou mesaise :  
Et nous ça bas, pleins d'humaines raisons,  
Sommes marris (ce semble) de son aise.  
Là ne voit rien, qui en rien luy desplaïse :  
Là mange fruiët d'ineestimable pris :  
Là boit liqueur, qui toute soif appaïse :  
Là congnoïstra mille nobles Esprits.  
Tous animaux plaïsans y sont compris :  
Et mille Oyseaux y font joye immortelle,  
Entre lesquelz volle par le pourpris  
Son Papegay, qui partit avant elle.  
Là elle voit une lumiere telle,  
Que pour la voir mourir devrions vouloir  
Pais : n'elle ha donc tant de joye eternelle,

Cessez mes Vers, cessez de vous douloir.  
Mettez vous Monts, & Pins en nonchaloir,  
Venez en France, ô Nymphes de Savoye,  
Pour faire honneur à celle qui valoir  
Feit par son los, son Païs, & sa voye.  
Savoylienne estoit, bien le sçavoye,  
Si faites vous : venez donques, afin  
Qu'autant mourir vostre œil par deçà voye,  
Là où fut mise apres heureuse fin.  
Portez au bras chacune plein Coffin  
D'herbes & fleurs, du lieu de sa naissance,  
Pour les semer dessus son Marbre fin,  
Le mieux pourveu, dont ayons congnoissance.  
Portez Rameaux parvenus à croissance,  
Laurier, Lierre, & Lys blancs honorez,  
Romarin vert, Roses en abondance,  
Jaune Soucie, & Bassinets dorez,  
Passiveloux de Pourpre colorez,  
Lavende franche, Oeillets de couleur vive,  
Aubepins blancs, Aubepins azurez,  
Et toutes fleurs de grand' beauté naïve.  
Chacune soit d'en porter attentive :  
Puis sur la Tombe en jetez bien espais,  
Et n'oubliez force branches d'Olive :  
Car elle estoit la Bergere de Paix :  
Laquelle sçeut dresser accords parfaits  
Entre Bergers, alors que par le Monde  
Taschoient l'un l'autre à se rendre deffaits,  
A coup de Goy, de Houlette, & de Fonde.  
Vien le Dieu Pan, vien plus tost que l'Aronde,  
Pars de tes Parcs, d'Arcadie desplace :  
Cesse à chanter de Syringue la blonde :  
Approche toy, & te mets en ma place,

Pour exalter avec meilleure grace  
Celle de qui je me suis entremis :  
Non (pour certain) que d'en parler me laisse,  
Mais tu as tort que tu ne la gemis.  
Et toy, Thenot, qui à pleurer t'es mis  
En m'escoutant parler de la tresbonne,  
Delivre moy le Chalumeau promis,  
A celle fin qu'en concluant la sonne :  
Et que du son rende graces, & donne  
Louange aux Dieux des hauts monts & des plains,  
Si hautement, que ce Val en resonance :  
Cessez mes Vers, cessez icy vos plaints.

## THENOT

O franc Pasteur, combien tes Vers sont pleins  
De grand' douceur, & de grand' amertume !  
Le chant me plaist, & mon cueur tu contrains  
A se douloir, plus qu'il n'ha de coutume.  
Quand tout est dit. Melpomené allume  
Ton style doux à tristement chanter :  
Outre, il n'est cueur (& fust ce un cueur d'enclume)  
Que ce propos ne feist bien lamenter,  
Parquoy (Colin) sans flater me vanter,  
Non seulement le bon Flageol merites,  
Ains devoit on Chapeau te presenter  
De vert Laurier, pour choses tant bien dites.  
Sus, grans Toreaux, & vous Brebis petites,  
Allez au Teüt, assez avez brouté :  
Puis le Soleil tombe en ces bas limites,  
Et la nuit vient devers l'autre costé.





DE MONSIEUR LE GENERAL GUILLAUME  
PREUDHOMME

UNIQUE fils de Preudhomme, dont l'Ame  
Ces jours passez sous la funebre lame  
Laiſſa le corps, eſcoute un peu, comment  
Celle du mien s'en vint en un moment  
Bien toſt apres en mon lit m'apparoître,  
Et les ſecrets qu'elle me fait congnoiſtre.

Fils (ce dit elle) en nos champs Elifées  
N'ha pas long temps par les droites briſées  
Eſt devers nous un Eſprit arrivé,  
Diſcret, gentil, amiable, & privé,  
Qui deſchargé de ſon terreſtre corps,  
Et plus n'eſtant de ce monde records  
S'en vint trouver au plus beau du pourpris,  
Les immortalz & floriffans Eſprits  
Des renommez vieux Poëtes Galliques,  
Qui en accords plus divins qu'Angeliques,  
Tout à l'entour des Lauriers tousjours verts,  
Alloient chantant à l'envy maints beaux Vers.

Luy là venu, ilz ceſſerent leurs chants,  
Et il leur dit : O l'eſſite des champs  
Elifiens ! Eſprits en verité  
Par deſſus tous remplis de Deïté :  
Je ne ſuis point Eſprit de Poëſie,  
Mais je ſuis tel, qu'Amour et Fantaſie  
J'avois en vous & en voſtre vertu,  
Eſtant encor de chair et d'oſ veſtu.  
Et delaiſſant le monde terrien,  
Je quittay tout, & ſi n'apportay rien  
Qua les beaux Vers de vos celeſtes veines,

Qui en mes foings, mes labeurs, & mes peines  
Me foulageoient, tout par cueur les disant,  
Avec amis ou Princes devisant :  
Parmy lesquelz alors en toute gloire,  
De vos hauts noms il estoit fait memoire.

Or donc Esprits pleins de bonté naïve,  
Souffrez qu'icy aveques vous je vive,  
Puis que vescu avez au cabinet  
De ma memoire. Adonques Molinet  
- Aux Vers fleuris, le grave Chastellain,  
Le bien disant en rime & prose, Alain,  
Les deux Grebans au bien resonnant style,  
Octovian à la veine gentile,  
Le bon Cretin aux Vers equivoqué,  
Ton Jan le Maire entre eux haut colloqué,  
Et moy ton peré en joye le receufmes;  
Car quasi tous de luy congnoissance eufmes.

Heureux Esprit (celuy va Cretin dire)  
Quelle raison plus tost vers nous te tire,  
Que par devers tant d'Esprits excellens  
Qui font icy, jadis tous opulens,  
A toy pareilz, & Conseillers royaux,  
Desquelz tu fus, voire des plus loyaux?  
Il luy respond : O Ame debonnaire,  
Penfer me fais au labeur ordinaire  
Que j'eü au monde : & parmy eux estant  
J'y penserois encores tant, & tant,  
Que le record de ces sollicitudes  
Me priveroit des grans beatitudes  
Qui sont ceans. Je cherche les delices  
Qui aux Esprits font duifans & propices.  
Je cherche joye, & repos, & savoir,  
Ou les peult on mieux qu'entre vous avoir?

Or soit ma joye en ce poinel accomplie :  
Et par fus tous, Cretin, je te supplie  
De me monstrier, en ces beaux champs floris,  
Nostre Ennius, Guillaume de Loris,  
Qui du Romant aquist si grand renom,  
Duquel aussi nous deux portons le nom,  
Dont mieux je l'ayme. Adonc Cretin le mene  
Par un sentier odorant & amene,  
Au bout duquel sous un Rosier plaissant,  
Peult voir de loing Loris encor faisant  
Tout à part foy ses regrets & clameurs  
Après sa Rose. O puillance d'amours !  
La parvenus, Cretin qui le plaint fort,  
Luy dit, Loris, Amour te doint confort,  
Laisse tes plaints. Voicy une noble Ame,  
Qui evitant d'ignorance le blasme,  
Fut en son temps le copieux registre  
Des beaux escripts, que jadis, sceurent tistre  
Les bons facteurs du Gallique Hemisphere,  
Desquelz tu es le bon ancien pere.

Si eusses veu comment sans peine prendre,  
En sa memoire il les favoit comprendre,  
Puis de quell' grace, & avec quel plaisir  
Les recitoit en lieu, temps, & loisir :  
Non moins aymé eusses le Reciteur  
Que l'œuvre mesmes, ou le Compositeur.  
C'est le plaisir où il se delectoit,  
Quand du Roy l'anc fervant fidelle estoit,  
Et General des argenteuses sommes,  
Là ou du Nord prindrent le nom les hommes.

C'est le second de qui les mains loyales  
Seules ont eu des finances Royales  
Gouvernement. Or les ha il laissées,

Mieux, qu'avant luy, en ordre bon dressées :  
Et au fortit du corps, ja d'aage plein,  
Cler, pur, & net, s'en vint en ce beau plain,  
Chercher repos en la troupe immortelle  
De nous, qui tous luy devons amour telle  
Que luy à nous. Au nom du Toutpuissant  
Bien venu soit l'Esprit resplendissant,  
Respond Loris : d'un nom sommes tous trois,  
Pour la mornifle encor un j'en voudrois  
Aveques nous<sup>1</sup>. De sa bouche à grand' peine  
Fut hors ce mot, qu'ilz veirent en la plaine  
Venir plus cler que nul Ruby ballay,  
L'esprit du preux Guillaume du Bellay,  
Tant travaillé des guerres Piedmontoises,  
Qu'à peine eust sceu encor aller deux toises .  
Si se vint mettre avec eux à repos,  
Larmes laissant à Souldars & supposts,  
Laisant en France & en Piedmond ennuy,  
Mais non laissant homme semblable à luy.

Bien tost apres allans d'accord tous quatre  
Par les Preaux tousjours herbus s'esbatre,  
Du mesme nom deux Esprits rencontrerent :  
L'un Bislipat, que neuf sœurs allaiçterent :  
L'autre Budé, qui la Palme conquist  
Sur les savans du Siecle où il vesquit.  
Bienheureuse est, ô Clement, ta naissance,  
Qui de luy eus privée congnoissance.

Au demourant nostre Gaule, ainsi comme  
Nous ha compté l'Esprit du grand Preudhomme.  
De maint Poëte ores est decorée :  
Mais entre tous, de trois moult honorée,

1. Louange grande de Monsieur de Langey.

Dont tu es l'un, Saint Gelais Angelique,  
Et Heroët, à la plume Heroïque :  
Maugré le temps vos escrits dureront,  
Tant que François les hommes parleront.  
Ainsi ledit l'Ame de frais venuë,  
A qui, sans fin, est la troupe tenuë  
De Parnafus, veu qu'en mortelle vie  
Aymée l'ha, & en l'autre fuyvie.

Poëtes donc, qui en terre vivez,  
Le los, le bruit, de Preudhomme escrivez  
En chacun genre & espece de Metre :  
Et escrivains, n'oubliez pas à mettre,  
Qu'au riche estat où il se conduisoit,  
Autant sur tous sa vertu reluisoit,  
Comme Aurora est luisant, & decore  
Sur toute Estoille, ou Phebus sur Aurore.

Aurore adonc, à la face vermeille,  
Sortit du Ciel : & sur ce je m'esveille.  
La plume prins, me mis à rimoyer  
Ma vision : afin de l'envoyer  
A toy, du vray Preudhomme fils unique :  
Reçoy la donc, je te la communique,  
Comme au plus proche : esperant que ce Val,  
Plus grand d'esprit, qu'en armes Perceval,  
Et dont ta Sœur à bon jour fut pourveuë,  
Aura l'honneur de la seconde veuë.

Et si mes Vers te plaisent (comme pense)  
De toy ne veux, pour toute recompense,  
Fors qu'en vertus fois ton Pere ensuivant,  
Si qu'on le voye encor, en toy, vivant.







# EGLOGUE

---

SUR LA NAISSANCE  
DU FILS DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN



CONFORTEZ moy, Muses Savoyiennes,  
Le souvenir des adversitez miennes  
Faites cesser, jusques à tant que j'aye  
Chantez l'Enfant dont la Gaule est si gaye :  
Et permettez l'infortuné Berger

Sonner Eglogue en propos moins leger  
Que cy devant : les Roisiers qui sont bas,  
Et les taillis à tous ne plaisent pas.  
Sus à ce coup, chantons Forests ramées,  
Les Forests sont des grans Princes aymées.

Or sommes nous prochains du dernier aage,  
Prophetizé par Cumane la sage :  
Des siècles longs le plus grand & le chef  
Commencer veult à naistre derechef.

La vierge Afrée en brief temps reviendra :  
De Saturnus le regne encor viendra :  
Puis que le Ciel, lequel se renouvelle  
Nous ha pourveu de lignée nouvelle :  
Diane clere ha de lassus donné  
Faveur celeste à l'enfant nouveau né  
D'Endymion : à l'enfant voirement,  
Dessous lequel faudra premierement  
La gent de Fer, & puis par tout le Monde  
S'elevera la Gent d'Or pur & monde.

Ce temps heureux, François preux & savant,  
Commencera dessous toy bien avant :  
Et si l'on voit sous Henry quelque reste,  
De la malice aujourd'hui manifeste,  
Elle sera si foible & si estainte,  
Que plus de rien la Terre n'aura crainte :  
Puis quand au Ciel serez Dieux triomphans,  
Ce nouveau né, heureux sur tous enfans,  
Gouvernera le monde ainsi prospere,  
Par les vertus de l'un & l'autre pere.

La Terre donc, gracieux Enfantin,  
Te produira Serpolet & Plantin,  
Treffle & Serfueil sans culture venus,  
Pour engreffer tous les troupeaux menus :  
Les Chevres lors au logis reviendront  
Pleines de lait : les Brebis ne craindront  
Lion ne Loup : l'herbe qui venin porte,  
Et la Couleuvre aux champs demourra morte :  
Et l'odorant Amome d'Assyrie  
Sera commun comme herbe de prairie.

Regarde enfant de celeste semence,  
Comme desja ce beau Siecle commence,  
Ja le Laurier te prepare couronne :



Ja le blanc Lys dedans ton bers fleuronne.  
D'icy à peu, des hauts Princes parfaits  
Et du grand Pere aussi les nobles faits  
Lire pourras, tandis que les louanges  
Du pere tien, par nations estranges  
Iront vollant : & deffors pourras-tu  
Savoir combien vaut honneur & vertu.

En cestuy temps steriles Monts & Plains  
Seront de Bledz & de Vignes tous pleins :  
Et verra lon les Chefnes plantureux  
Par les Forests fuer miel savoureux.  
Ce neantmoins de fraudes qui sont ores  
Quelque relique on pourra voir encores.  
La Terre encor du Soc on verra fendre :  
Villes & Bourgs de murailles deffendre :  
Conduire en Mer les Navires vollans,  
Et aura France encore des Rolands.

Mais quand les ans t'auront fait homme fort,  
Plus ne fera de guerre aucun effort.  
Plus voile au vent ne fera la Gallée  
Pour traffiquer dessus la Mer fallée.  
Chacune Terre à chacune Cité  
Apportera toute commodité.  
Arbres croistront d'eux mesmes à la ligne :  
Befoing n'aura plus de serpe la Vigne :  
Et otera le Laboureur champestre  
Aux Bœufs le joug, plus ne feront que paître :  
La laine plus n'aura befoing d'apprendre  
A feintement diverses couleurs prendre :  
Car le Belier en chacune faison  
De cramoyfi portera la toison,  
Ou jaune, ou perse : & chacun Aiglelet  
Sera vestu de pourpre, ou violet.

Ce font pour vray choses déterminées  
Par l'immuable arrest des destinées.

Commence, Enfant, d'entrer en ce bon heur :  
Reçoy desja & l'hommage & l'honneur  
Du bien futur. Voy la ronde machine  
Qui fous le poids de ta grandeur s'encline.  
Voy comme tout ne se peult contenir  
De s'egayer, pour le siecle advenir.  
O si tant vivre en ce monde je peusse,  
Qu'avant mourir loisir de chanter j'eusse  
Tes nobles faits ! ny Orpheus de Thrace,  
Ny Apollo, qui Orpheus efface,  
Ne me vaincroit : non pas Clio la belle,  
Ny le Dieu Pan, & Syringue y fust elle.

Or vy, enfant, vy enfant bien heureux  
Donne à ta mere un doux ris amoureux :  
D'un petit ris commence à la congnoître,  
Et fay les jours multiplier & croître  
De ton ayeul, le grand Berger de France,  
Qui en toy voit renaitre son enfance.

---

A MONSEIGNEUR, MONSIEUR FRANÇOIS  
DE BOURBON

SEIGNEUR D'ANGUIEN

VERTU, qui est de l'heur accompagnée,  
Prince forty de Royale lignée,  
C'est la feurté de victoire & d'honneur :  
Or t'ha donné le fouverain donneur,

Et l'un & l'autre, il t'ha donné fortune  
A ta vertu propice & opportune :  
Vertu, qui rien de Jeunesse ne sent :  
Vertu chenuë en aage adolescent;  
Qui ne fera (comme je croy) trompée  
De la fortune adverse de Pompée.

Ainsi, ayant ce que Cesar avoit,  
Qui est celui, qui à l'œil bien ne voit  
Qu'impossible est, qu'en armes ne l'imites,  
Et que par temps passeras ses limites?

L'arbrisseau franc, qui fleurit & boutonne,  
D'en voir le fruit esperance nous donne :  
L'effect receu de tes premiers efforts,  
De tes hauts faits advenir nous fait forts,  
Qui puis un peu en la plaine campagne  
Rompit l'armée, & la gloire d'Espagne,  
En foudroyant de tes robustes mains  
Nombre infiny d'Espagnols, & Germains :  
Qui de leur corps as la terre couverte,  
Et de leur sang fait rougir l'herbe verte :  
Qui feis fuir plus froid de peur que glace,  
Le vieil Marquis devant ta jeune face.  
Puis r'amenas, sans faire pertes grandes,  
Dedans ton Ost les Martiales bandes  
De tes souldars loyaux & non mutins,  
Saulez de sang, & riches de butins.  
Qui tost apres chassas Pyrrhe Coulonne  
De Carignan, dont meritas couronne  
De vert Laurier. Bien la merites certes,  
Veu que tu es le recouvreur des pertes,  
Qu'ha eu (helas) en la terre Italique  
Depuis vingt ans la nation Gallique.

C'est luy, c'est luy : n'en foyez mal contens,

Vieux conducteurs, qui seul depuis ce temps  
Nous ha gagné & Bataille & Journée.  
Courage, Enfans, car la chance est tournée,  
L'heur d'Annibal par la fatale main  
De Scipion, le jeune enfant Romain,  
Fut destournée : par Prince de mesme aage  
S'est tourné l'heur de Charles en dommage.  
Entrer voyons noz bonnès destinées,  
Et prendre fin les siennes declinées.  
Dessous Bourbon fut son heur commencé :  
Dessous Bourbon s'en va desavancé.

O Roy aussi ton propre nom il porte :  
Et par François, François en mainte forte  
Sera vengé. O Roy de grand renom,  
Bien autre chose ha de toy, que le nom.  
Il ha de toy la sage hardiesse :  
Il ha de toy au Combat la prouesse :  
Il ha de toy (Nature ainsi le veult)  
Je ne say quoy, qui nommer ne se peult,  
Dont attirer il fait le cueur des hommes,  
Et à bon droit souvent ton filz le nommes.

A toy donc, Roy, à toy donques ne tienne,  
Qu'entre tes mains la possession tienne  
Ne mette en brief: soit tousjours ta main prompte  
A soutenir sa fortune, qui monte.

Et toy, qui tiens aux Itales son lieu,  
Pallas prudente : & Mars le puissant Dieu,  
Te doint finir ton œuvre encommencée.  
S'ainsi advient, forttez de ma pensée  
Tristes ennuis, qui m'avez fait escrire  
Vers douloureux. Arriere ceste lyre,  
Dont je chantois l'amour par cy-devant :  
Plus ne m'orrez Venus mettre en avant,

Ne du flageol sonner chant bucolique :  
 Ains sonneray la Trompette bellique  
 Du grand Virgile, ou d'Homere ancien,  
 Pour celebrer les hauts faits d'Anguien,  
 Lequel fera contre fortune amere  
 Nostre Achilles, & Marot son Homere.

## AVANT-NAISSANCE DU TROISIÈME ENFANT DE MADAME

MADAME LA DUCHESSE DE FERRARE

PETIT Enfant quelque fois, fille ou filz,  
 Parfay le temps de tes neuf moys prefix,  
 Heureusement, puis fors du Royal ventre,  
 Et de ce monde en la grand' lumiere entre :  
 Entre sans cry, vien sans pleur en lumiere.

Vien sans donner destresse coutumiere  
 A la mere humble, en qui Dieu t'ha fait naistre :  
 Puis d'un doux ris commence à la congnoistre.  
 Après que fait luy auras congnoissance,  
 Prens peu à peu nourriture & croissance :  
 Tant qu'à demy commences à parler,  
 Et tout seulet, en trepignant aller  
 Sur les carreaux de ta maison prospere,  
 Au passetemps de ta Mere & ton Pere :  
 Qui de t'y voir un de ces jours pretendent.  
 Avec ton Frere, & ta Sœur qui t'attendent.

Vien hardiment, car quand grandet feras,  
 Et qu'à entendre un peu commenceras,  
 Tu trouveras un siecle pour apprendre,

En peu de temps, ce qu'Enfant peu comprendre.

Vien hardiment : car ayant plus grand' aage,  
Tu trouveras encore davantage :  
Tu trouveras la guerre commencée  
Contre ignorance, & sa troupe insensée :  
Et au rebours, Vertu mise en avant,  
Qui te rendra personnage savant  
En tous beaux arts, tant soient-ils difficiles,  
Tant par moyens, que par lettres faciles  
Puis je suis seur, & on le congnoistra,  
Qu'à ta naissance avecques toy naistra  
Elprit docile, & cueur sans tache amere,  
Si tu tiens rien du costé de la Mere.

Vien hardiment, & ne crains que Saturne,  
En biens mondains te puisse estre importune,  
Car tu naistras, non ainsi povre & mince,  
Comme moy (las) mais Enfant d'un grand Prince!

Vien sain & sauf, tu peux estre asseuré,  
Qu'à ta naissance il n'y aura pleuré,  
A la façon des Thraces lamentans  
Leurs nouveaux nez & en grand dueil chantans  
L'ennuy, le mal, & la peine asservie,  
Qu'il leur falloît souffrir en ceste vie :  
Mais tu auras (que Dieu ce bien te face)  
Le vray moyen qui tout ennuy efface,  
Et fait qu'au monde angoilse on ne craint point  
Ne la Mort mesme, alors qu'elle nous poingt.

Ce vray moyen plein de joye seconde,  
C'est ferme espoir de la vie seconde,  
Par Jesuchrist vainqueur & triomphant  
De ceste mort : Vien donc, petit Enfant :  
Vien voir, de Terre, & de Mer le grand tour,  
Avec le Ciel qui se courbe à l'entour.

Vien voir, vien voir mainte belle ornatüre  
Que chacun d'eux ha receu de Nature.  
Vien voir ce Monde, & les peuples & Princes  
Regnans sur luy, en diverses Provinces :  
Entre lesquelz est le plus apparent  
Le Roy François, qui te fera parent :  
Sous, & par qui ont esté esclercis,  
Tous les beaux arts paravant obscurcis.  
O Siecle d'Or le plus fin que lon treuve.  
Dont la bonté sous un tel Roy s'espreuve !

O jours heureux, à ceux qui les congnoissent.  
Et plus heureux ceux qui aujourd'huy naissent !  
Je te dirois encor' cent mille choses  
Qui sont en terre, autour du Ciel enclofes,  
Belles à l'œil, & douces à penser :  
Mais j'aurois peur de ta Mere offenser :  
Et que de voir, & d'y penser tu prinses  
Si grand desir qu'avant le terme vinses.  
Parquoy (Enfant) quelquefois, fille ou fils,  
Parfay le temps de tes neuf moys prefix  
Heureusement : puis fors du Royal ventre.  
Et de ce monde en la grand lumiere entre.







TRADUCTIONS  
DE  
CLEMENT MAROT  
VALET DE CHAMBRE DU ROY

*La Mort n'y mord*





## TRADUCTIONS

---

### LA PREMIERE EGLOGUE DES BUCOLIQUES DE VIRGILE

MELIBEE



oy Tityrus gisant dessous l'Ormeau  
Large & espais, d'un petit chalumeau  
Chantes Chançons rustiques en beaux chants :  
Et nous laissons (maugré nous) les doux champs  
Et nos païs. Toy oisif en l'ombrage

Fais resonner les Forests qui font rage,  
De rechanter après ta chalemelle,  
La tienne amie Amaryllis la belle.

TITYRE

O Melibée, amy cher & parfait,  
Un Dieu fort grand ce bien icy m'ha fait :

Lequel auffi tousjours mon Dieu fera,  
Et bien souvent son riche Autel aura  
Pour facrifice, un Aigneau le plus tendre,  
Qu'en mon troupeau pourray choisir & prendre :  
Car il permet, mes Brebis venir paistre  
Comme tu vois, en ce beau lieu champestre :  
Et que je chante en mode Pastorale  
Ce que voudray de ma fluste rurale.

## MELIBEE

Je te prometz que ta bonne fortune  
Dedans mon cueur ne met envie aucune :  
Mais m'esbay, comme en toutes faisons  
Malheur nous fuit en nos champs & maisons.  
Ne vois-tu point, gentil Berger hélas,  
Je tout malade, & privé de foulas,  
D'un lieu loingtain meine cy mes Chevrettes  
Accompagnées d'Aigneaux, & Brebiettes.  
Et (qui pis est) à grand labeur je meine  
Celle que vois tant maigre en ceste plaine,  
Laquelle estoit la totale esperance  
De mon troupeau, or n'y ay-je assurance :  
Car maintenant (je te promets) elle ha  
Fait en passant, prés de ces coudres là,  
Qui sont espés, deux gemeaux Aignelets  
Qu'elle ha laissez (moy contraint) tous seuletts,  
Non dessus l'herbe, ou aucune verdure,  
Mais tout tremblans dessus la pierre dure.

Hà Tityrus (si j'eusse esté bien sage)  
Il me souvient, que souvent par présage  
Chesnes frappez de la foudre, des Cieux  
Me predisoient ce mal pernicieux.

Semblablement la finistre Corneille  
Me disoit bien la fortune pareille.

Mais je te pry, Tityre, compte moy,  
Qui est ce Dieu, qui t'ha mis hors d'esmoy :

## TITYRE

Je sot cuidois, que ce, que l'on dit Romme,  
Fust une Ville ainsi petite, comme  
Celle de nous, là où maint Aignelet  
Nous retirons, & les bestes de laict.  
Mais je faisois semblables à leurs peres  
Les petits Chiens, & Aigneaux à leurs meres,  
Accomparant (d'imprudence surpris)  
Chose petite à celle de grand pris :  
Car pour certain, Romme noble, & civile,  
Leve son chef par sus tout' autre Ville,  
Ainsi que font les grans & hauts Cypres  
Sur ces Buissons, que tu vois icy pres.

## MELIBEE

Et quel motif si expres t'ha esté  
D'aller voir Romme ?

## TITYRE

Amour de liberté,  
Laquelle tard toutesfois me vint voir,  
Car ains que vinst, Barbe pouvois avoir :  
Si me veit elle en pitié bien expres,  
Et puis je l'eus assez long temps apres :  
C'est assavoir, si tost qu'eus accointée  
Amaryllis, & laissé Galathée.

Certainement je confesse ce poinct,  
Que quand j'estois à Galathée joint

Aucun espoir de liberté n'avoye,  
Et en foucy de bestail ne vivoye :  
Voire & combien que maintesfois je feisse  
De mes troupeaux à nos Dieux sacrifice :  
Et nonobstant que force gras formage  
Se feist tousjours en nostre ingrat village :  
Pour tout cela jamais jour de semaine  
Ma main chez nous ne s'en retournoit pleine.

## MELIBÉE

O Amarill', moult je m'esmerveilleois :  
Pourquoy les Dieux d'un cœur triste appellois :  
Et m'estonnois, pour qui d'entre nous hommes  
Tu reservois en l'arbre tant de Pommes.  
Tiryre lors n'y estoit (à vray dire)  
Mais toutesfois (ô bienheureux Tityre)  
Les Pins tres hauts, les Ruisseaux qui couloient,  
Et les Buissons adonques t'appelloient.

## TITYRE

Qu'eusse-je fait, fans de chez nous partir ?  
Je n'eusse peu de service sortir,  
N'ailleurs que là, n'eusse trouvé des Dieux  
Si à propos, ne qui me duissent mieux.  
Là (pour certain) en estat triomphant  
(O Melibée) je vey ce jeune Enfant,  
Au los de qui nostre Autel par coustume  
Douze fois l'an en sacrifice fume.

Certes c'est luy, qui premier respondit  
A ma requeste, & en ce poinct me dit :  
Allez enfans, menez paistre vos Bœufs,  
Comme devant, je l'entends & le veux,  
Et faites joindre aux Vaches vos Toreaux.

## MELIBÉE

Heureux Vieillard, sur tous les pastoureux.  
Donques tes champs par ta bonne aventure  
Te demourront, & assez de pasture.  
Quoy que le Roc d'herbe soit despoüillé,  
Et que le Lac de bourbe tout souillé,  
Du Jonc limeux couvre le bon herbage,  
Ce neantmoins le mauvais pasturage  
Ne nourrira jamais tes Brebis pleines :  
Et les troupeaux de ces prochaines plaines  
Deformais plus ne te les gasteront,  
Quand quelque mal contagieux auront.

Heureux Vieillard, déformais en ces prées  
Entre Ruisséaux, & Fontaines sacrées  
A ton plaisir tu te rafreschiras :  
Car d'un costé, joignant de toy auras  
La grand' closture à la fousfaye epeüe,  
Là où viendront manger la fleur sans cesse  
Mouches à miel, qui de leur bruit tant doux  
T'inciteront à sommeil tous les coups.  
De l'autre part, fus un haut Roc sera  
Le Rossignol, qui en l'air chantera :  
Mais cependant la Palombe enrouée,  
La Tourte aussi de chasteté louée  
Ne laisseront à gemir sans se taire  
Sous un grand Orme : & tout pour te complaire.

## TITVRE

Donques plustost Cerfs legers, & cornus  
Vivront en l'air : & les Poissons tous nuds  
Seront laissez de leurs Fleuves taris :  
Plustost bevront les Parthes Araris

Le fleuve grand : & Tigris Germanie,  
Pluftoft fera ma perfonne bannie  
En ces deux lieux : & leurs fins & limites  
Circuiray à journées petites,  
Ains que celuy que je t'ay racompté  
Du fouvenir de mon cueur foit ofté.

## MELIBEE

Helas, & nous irons fans demouree  
Vers le pais d'Afrique l'alterée :  
La plus grand' part en la froide Scythie  
Habiterons : ou irons en Parthie,  
Puis qu'en ce poinct Fortune le decrete,  
Au fleuve Oaxe impetueux, de Crete :  
Finalement viendrons tous efgarez  
Vers les Anglois, du monde feparez.

Long temps apres, ou avant que je meure,  
Verray-je point mon païs & demeure ?  
Ma povre loge aufli faite de chaume ?  
Las s'il advient, qu'en mon petit royaume  
Revienne encor, je le regarderay,  
Et des ruynes fort je m'estonneray.

Las, faudra-il qu'un gendarme impiteux  
Tienne ce champ tant culte, & fructueux ?  
Las, faudra-il qu'un Barbare eſtranger  
Cueille ces bleds ? O en quel grand danger  
Discorde ha mis & Pasteurs, & Marchans !  
Las, & pour qui avons semé nos champs ?  
O Melibée, plante arbres à la ligne,  
Entre Poiriers, mets en ordre la Vigne :  
Helas pour qui ? allez jadis heureufes,  
Allez Brebis maintenant malheureufes.

Après cecy, de ce grand creux tout vert,



Là où souvent me couchois à couvert,  
Ne vous verray jamais plus de loing paître,  
Vers la montagne espineuse, & champêtre :  
Plus ne diray chançons recreatives :  
Ny dessous moy, povres Chevres chetives,  
Plus ne paîtrez le treffle fleurissant :  
Ne l'aigre fueille au faule verdissant.

## TITYRE

Tu pourras bien (& te pry que le vueilles)  
Prendre repos dessus des vertes fueilles  
Aveques moy, ceste nuit seulement :  
J'ay à soupper assez passablement,  
Pommes, Pruneaux, tout plein de bon fruictage,  
Chastagnes, Aulx, avec force laiçtage.  
Puis des Citez les cheminées fument :  
Desja le feu pour le soupper allument :  
Il s'en va nuit, & des hauts monts descendent  
Les omhres grands, qui parmy l'air s'espendent.







LE  
JUGEMENT DE MINOS

---

SUR LA PREFERENCE D'ALEXANDRE LE  
GRAND, ANNIBAL DE CARTHAGE,  
ET SCIPION LE ROMAIN, DICT L'AFRICAIN

ALEXANDRE



Annibal, mon haut cueur magnanime  
Ne peult souffrir, que par gloire sublime  
Vueilles marcher par devant mes charrois  
Quant à honneur, & triomphans arrois :  
Car seulement aucun ne doibt en riens.

Accomparer ses faits d'armes aux miens,  
Ains (comme nuls) est decent de les taire  
Entre les preux.

ANNIBAL

Je soutien le contraire,  
Et m'en rapporte à Minos, l'un des Dieux,  
Juge Infernal commis en ces bas lieux  
A soutenir le glaive de Justice :  
Dont faut, que droit avec raison juste isse  
Pour un chacun.

MINOS

Or me dites, Seigneurs,  
Qui estes-vous, qui touchant hauts honneurs  
Querez avoir l'un sur l'autre avantage ?

ALEXANDRE

Cy est le Duc Annibal de Carthage,  
Et je grand Empereur Alexandre.  
Qui fey mon nom par tous Climats esprendre  
En subjugant chacune nation.

MINOS

Certes vos noms font en perfection  
Dignes de los & des gloires supremes,  
Dont decorez font vos clers Diademes :  
Si m'esbahy, qui vous ha meus ensemble  
Avoir debat.

ALEXANDRE

Minos (comme il me semble)  
Tu doibs savoir, & n'es pas ignorant,  
Qu'onc ne souffry homme de moy plus grand,  
Ne qui à moy fust pareil, ou égal :  
Mais tout ainsi comme l'Aigle Royal  
Etend son vol plus pres des airs Celestes,

Que nul oyseau, par belliqueuses gestes  
L'ai surmonté tous humains aux harnois :  
Parquoy ne veux que ce Carthaginois  
Ait bruit sur moy, ne costoye ma Chaise.

## MINOS

Or convient donc, que l'un de vous se taise,  
Afin que l'autre aist loisir & faison,  
Pour raconter devant moy sa raison.

## ANNIBAL

Certes, Minos, ceux je repute dignes  
D'estre elevez jusque aux courts divines  
Par bon renom, qui de basse puissance  
Sont parvenus à hautaine accroissance  
D'honneur & biens : & qui nom glorieux  
Ont conquezté par faits laborieux :  
Ainsi que moy, qui à peu de cohorte  
Me departy de Carthage la forte :  
Et en Sicile, où marcher desiroye,  
Prins & ravy, pour ma premiere proye,  
Une Cité, Sarragosse nommée,  
Des fiers Rommains tresgrandement aymée,  
Que maugré eux, & leur force superbe,  
Je petillay aux piedz ainsi que l'herbe,  
Par mes hauts faits & furieux combats.

On fait aussi, comment je mis au bas,  
Et dissipay (dont gloire j'en merite)  
Des Gallicans le puissant exercite :  
Et par quel art, moyens, & façons cautes,  
Taillay les Monts, & les Alpes treshautes :  
Minay, & my les rochers en rompture,  
Qui sont hauts murs, maïsonnez par nature,

Et le renfort de toutes les Itales :

Auquel païs (quand mes armes Ducales  
Y flamboyoyent) maint ruisseau tout ordy  
Du sang Rommain, que lors j'y espany :  
Ce sont tefmoins, & certaines espreuves.  
Si est le Pau, Tibre, & maints autres fleuves,  
Desquelz souvent la trespure & claire onde  
J'ay fait muer en couleur rubiconde.

Pareillement les Chasteaux triomphans,  
Par fus lesquelz mes puissans Elephans  
Je fey marcher, jusques aux murs de Romme :  
Et n'est decent que je racompte, ou nomme  
Mes durs combats, rencontres Martiennes,  
Et grans efforts par moy faits devant Canes.

Grand' quantité de noblesse Romaine  
Ruerent jus par puissance inhumaine  
Lors mes deux bras : quand en signe notoire  
De souverain triomphe meritoire,  
Trois muis d'aneaux à Carthage transmis  
De tresfin Or, lesquelz furent desmis  
Des doigts des morts, sur les terres humides  
Tous estendus : car des charongnes, vuides  
De leurs esprits, gifantes à l'envers  
Par mes conflicts furent les champs couvers :  
De tell' façon qu'on en feit en maints lieux  
Pons à passer fleuves espacieux.

Par maintes fois, & semblables conquestes  
Plus que Canons, ou foudroyans tempestes,  
Fey estonner du Monde la monarche,  
Tousjours content, quelque part où je marche,  
Le tiltre seul de vray honneur avoir,  
Sans vaine gloire en mon cueur concevoir :  
Comme celluy, qui pour occasion

D'une incredible & vaine vifion,  
La nuit dormant, apparue à fa mere,  
Se difoit fils de Juppiter le pere  
De tous humains, aux aftres honoré,  
Et comme Dieu, voulut eftre adoré.

Ainçois, Minos, tousjours & ainfi comme  
Petit fouldart me fuis réputé homme  
Carthaginois, qui pour heur ou malheur  
Ne fus atteint de lieffe ou douleur.  
Puis on congnoift, comme au païs d'Afrique,  
Durant mes jours, à la chofe publique  
Me fuis voulu vray obeiffant joindre :  
Et qu'ainfi foit, ainfi comme le moindre  
De tout mon Oït, au fimple mandement  
De mes confors, conclus foudainement  
De m'en partir, & adressay ma voye  
Vers Italie, où grand defir avoye.

Que diray plus ? par ma grande proueffe,  
Et par vertu de fens & hardieffe,  
J'ay achevé maints autres durs efforts,  
Contre, & envers les plus puiffans & forts.  
Mes Eftandars, & Guidons Martiens  
Onc ne dressay vers les Armeniens,  
Ou les Medois, qui fe rendent vaincus,  
Ains qu'employer leurs lances & efcus :  
Mais fey trembler de main victorieufe  
Les plus hautains : c'est Romme l'orgueilleufe,  
Et fes fouldars, que lors je combatis  
Par maintesfois, & non point des craintifs,  
Mais des plus fiers fey un mortel deluge.

Et d'autre part, Minos (comme bon juge)  
Tu dois prévoir les aïes d'Alexandre :  
Car dès que mort fon pere voulut prendre,

A luy, par droit, le Royaume survint,  
Et fut receu dès que sur Terre vint,  
Entre les mains d'amiable Fortune,  
Qui ne fut onc en ses faits importune :  
Et s'il veult dire avoir vaincu les Roys  
Dare, & Pyrrhus, par militans arroys,  
Aussi fut-il vaincu en ses delices  
D'immoderez, & defordonnez vices :  
Car si son Pere ayma bien en son cueur  
Du Dieu Bacchus la vineuse liqueur,  
Aussi feit-il : & si bien s'en troubloit,  
Que non pas homme, ains beste ressembloit.

N'occit-il pas (estant yvre à sa table)  
Callisclenes, Philosophe notable,  
Qui reprenoit, par discrettes parolles,  
Les siennes mœurs, vicieuses & folles ?  
Certainement vice si detestable  
En moy (peult estre) eust esté excusable,  
Ou quelcun autre en mœurs, & disciplines  
Peu introduit : mais les saintes doctrines  
Leuës avoit, d'Aristote son maistre,  
Qui pour l'instruire, & en vertus accroistre,  
Par grand desir nuit & jour travailloit,  
Et apres luy trop plus qu'autre veilloit.

Et si plus haut esleve sa personne,  
Dont en son chef il ha porté couronne,  
Pourtant ne doibt homme Duc despriser,  
Qui ha voulu entre vivans user  
De sens exquis, & prouesse louable,  
Plus que du bien de Fortune amiable.



## MINOS

Certes tes faits de trefclere vertu  
Sont decorez. En apres, que dis-tu,  
Roy Alexandre ?

## ALEXANDRE

A homme plein d'outrage  
N'est de besoing tenir aucun langage :  
Et mesmement la riche renommée  
De mes hauts faits aux astres sublimée,  
Allez & trop te peuvent informer,  
Que par fus moy ne se doibt renommer.  
Aussi tous ceux de la vie mortelle  
Sont congnoissans la raison estre telle :  
Mais neantmoins, pource qu'à maintenir  
Los & honneur je veux la maintenir  
Sache, Minos, juge plein de prudence,  
Qu'en la verueur de mon adolescence,  
Portant en chef ma couronne invincible,  
Au glaive aigu prins vengeance terrible  
(Comme vray fils) de ceux qui la main mirent  
Deffus mon Pere, & à mort le souzmirent :  
Et non content du Royaume qu'avoye,  
Cherchant honneur, mis & jettay en voy  
Mes estandars : & à flotte petite  
De combatans, par moy fut desconfite  
Et mise au bas, en mes premiers assaux,  
Thebes cité antique, & les vassaux :  
Puis subjugay, par puissance Royale,  
Toutes citez d'Achaie, & Thessale,  
Et decouppay à foison par les champs  
Illyriens, de mes glaives trenchans,

Dont je rendy toute Grece esbahie.  
Par mon pouvoir fut Asie envahie :  
Libye prins, le Phase surmontay :  
Brief, tous les lieux ou passay & plantay  
Mes estandars, redoubtans ma puissance,  
Furent souzmis à mon obeïssance.

Le puissant Roy Dare congnut à Tharse,  
Par quell' vigueur fut ma puissance esparse  
Encontre luy, quand sous luy chevaucherent  
Cent mil Perfois : & fierement marcherent  
Vers moy de front dessous ses Estandars  
Bien trois cent mil Pietons hardis souldars.  
Que diray plus ? quand vint à l'eschauffer,  
Le vieil Charon, grand nautonnier d'Enfer,  
Bien eut à faire à gouverner sa peautre,  
Pour celuy jour passer de rive en autre  
Tous les esprits, qu'à bas je luy transmis,  
Des corps humains qu'à l'espée je mis.

A celuy jour, en la mortelle estorce,  
Pas n'espargnay ma corporelle force,  
Car aux Enfers quatre vingts mil esprits  
J'envoïay lors : & si haut cueur je pris,  
Que me lançay par les flottes mortelles :  
De ce font foy mes playes corporelles.

Et ja ne faut laisser aneantir  
Mes grans combats executez en Tyr :  
Et ne convient que le los on me rase,  
D'avoir passé le haut mont de Caucaze.  
Un chacun sçait, qu'y fus tant employé,  
Que tout sous moy fut rasé & ployé.

En Inde fey aborder mon Charroy  
Triomphamment, ou Pyrrhus le fier Roy,  
A son meschef, de mes bras esprouva

La pefantur, quand de moy fe trouva  
Prins & vaincu. Qui plus eft, je marchay  
En tant de lieux, qu'à la fin detrachay  
Le dur rocher, ou Hercules le fort  
Pour le paffer, en vain mit fon effort.  
Brief, tout battis, & vainquis fans repos,  
Jufques à tant que la fiere Atropos,  
Seule cruelle ennemie aux humains,  
Mon pouvoir large ofta hors de mes mains.

Et s'ainfi eft, que jadis en maint lieu  
Fuffe tenu des mondains pour un Dieu,  
Et du party des Dieux immortelz né,  
De tell' erreur pardon luy foit donné :  
Car la hauteur de mes faits : & la gloire  
Qu'eus en mon temps, les mouvoit à ce croire.

Encores plus : tant fus fier belliqueur,  
Que j'entreprins, & eus vouloir en cuer  
De tout le Monde embraffer & faifir,  
Si fiere Mort m'euft prefté le loifir.

Or ça, Minos, je te fupply demande  
A Annibal (puis qu'il me vilipende  
De doux plaiſirs) fi plus il eft recors  
De fes deliëts de Capuë, ou fon corps  
Plus debriſa aux amoureux alarmes,  
Qu'à fouſtenir gros bois, haches, & armes,  
Me fut ſa mort meſchante & furibonde,  
Quand par deſpit de vivre au mortel monde  
Fut homicide, & bourreau de ſoy meſmes,  
En avallant les ords venins extremes ?  
• Et pour monſtrer ſa meſchance infinie,  
Soit demandé au Roy de Bithynie,  
Dit Prufias, vers lequel s'enfuit,  
S'il fut jamais digne de los & bruit.

Un chacun sçait qu'il fut le plus pollu  
De tous plaisirs, & le plus dissolu :  
Et que par fraude, & ses trahisons feintes.  
Il est venu de son nom aux atteintes.  
Plusieurs grands faits il fait en maintes terres :  
Mais qu'est ce au pris de mes bruits & tonnerres ?  
A tous mortelz le cas est evident,  
Que si jugé n'eusse tout Occident  
Estre petit, ainsi que Thessalie,  
J'eusse pour vray (en vainquant l'Italie  
Tout conquesté sans occision nulle,  
Jusques au lieu des colonnes d'Hercule.  
Mais (pour certain) je n'y daignay descendre :  
Car seulement ce haut nom, Alexandre,  
Les fait mes serfs, redoubtans mes merveilles  
Parquoy, Minos, garde que tu ne vueilles  
Devant le mien son honneur preferer.

SCIPION

Entens ainçois ce que veux proferer,  
Juge Minos.

MINOS

Comment es tu nommé ?

SCIPION

Scipion fuis, l'Africain surnommé,  
Homme Romain, de noble experience.

MINOS

Or parle donc : je te donne audience.

SCIPION

Certes mon cueur ne veult dire ou penser  
Chose pourquoy je desire exaucer

La grand' hauteur de mes faits singuliers,  
Par fus ces deux belliqueux Chevaliers :  
Car je n'eus onc de vaine gloire envie :  
Mais s'il te plaist, Minos, entens ma vie.

Tu sçais assez que de mes jeunes ans  
Faits vitieux me furent desplaisans :  
Et que vertu je voulu tant cherir,  
Que tout mon cueur se mit à l'aquerir,  
Jugeant en moy science peu valoir,  
Si d'un haut vueil, & par ardant vouloir  
D'aquerir bruit & renom vertueux,  
N'est employée en œuvres fructueux.  
Brief, tant aimay Vertu, que dès enfance  
Je fus nommé des Rommains l'esperance :  
Car quand plusieurs du Senat esbahis,  
De crainte, & peur, à rendre le païs  
Par maintesfois furent condescendans,  
Je de haut cueur, & assez jeune d'ans  
Sailly en place, ayant le glaive au poing,  
Leur remontrant que pas n'estoit besoing,  
Que le cler nom que par peine & vertu  
Avions aquis, fust par honte abbatu :  
Et que celui mon ennemy feroit,  
Qui la sentence ainsi prononceroit.

Lors estimans cela estre un presage,  
Et que les Dieux pour le grand avantage  
Du bien public, m'avoient donné haut cueur  
En aage bas, comme un fort belliqueur  
Fus esleu chef de l'armée Romaine :  
Dont fur le champ de bataille inhumaine  
Je fey jetter mes Bannieres au vent,  
Et Annibal pressay tant, & souvent;  
Qu'avec bon cueur, & bien peu de conduite

Le fey tourner en trop honteufe fuite,  
Tant qu'en la main de Romme l'excellente  
Serve rendy Carthage l'opulente.  
Et toutesfois les Rommains confistoires,  
Après mes grans & louables victoires,  
Auffi humain & courtois m'ont trouvé,  
Qu'avant que fuffe aux armes esprouvé.

Tous biens mondains prifay moins que petit :  
L'amour du peuple estoit mon appetit,  
Et d'aquerir maints vertueux offices  
A jeune Prince honnestes & propices.  
Et d'autre part : de Carthage amenay  
Maints prifonniers : lors que j'en retournay  
Victorieux : defquelz en la prefence  
Par moy fut pris le poëte Terence :  
Dont aux Rommains mon faiët tant agreea,  
Qu'en plein Senat Cenfleur on me créa.

Ce fait, Afie, & Libye courus :  
D'Egypte, & Grece à force l'amour eus.  
Et qu'ainfi foit, fous querelle tresjuſte  
Par pluſieurs fois ma puiſſance robuste  
Ont esprouvé. Puis le Conſul voyant  
Le nom Rommain jadis reſlamboyant  
Lors chanceler, ſoy ternir & abbatre,  
Pour l'eſlever fus conquerir & battre  
Une Cité de force & biens nantie,  
Dicte Numance, es Eſpaignes baſtie.

Trop long ſeroit (Minos) l'entier deduire  
De mes hauts faits qu'on verra tousjours luire :  
Et, d'autre part, ſimple vergongne honneſte  
D'en dire plus, en rien ne m'admonneſte :  
Parquoy à toy en laiſſe la choiſon,  
Qui ſçais, où ſont les termes de raiſon.

Si t'adverty qu'onques malheur en riens  
Ne me troubla : ne pour comble de biens,  
Que me donnaît la Déesse Fatale,  
Close ne fut ma main tresliberale.  
Bien l'ont congneu, & assez l'esprouverent  
Après ma mort ceux qui rien ne trouverent  
En mes trefors, des biens mondains delivres,  
Fors seulement d'argent quatre vingts livres.

Des Dieux aussi la bonté immortelle  
M'a bien voulu douër de grace telle,  
Que cruauté & injustice au bas  
Je dejetay, & ne mis mes esbats  
Aux vanitez & doux plaisirs menus  
De Cupido le mol fils de Venus,  
Dont les deduits & mondaines enquestes,  
Nuisantes sont à louables conquestes.

Tous lesquelz mots je ne dy pour tascher  
A leur honneur confondre ou surmarcher !  
Ainçois le dy, pour tousjours en prouesse  
Du nom Rommain soustenir la hauteſſe :  
Dont tu en as plus ouy referer,  
Que n'en pourroit ma langue proferer.

---

## LA SENTENCE DE MINOS

CERTAINEMENT vos Martiaux ouvrages  
Sont achevez de trefardans courages :  
Mais s'ainſi eſt, que par vertu doit eſtre  
Honneur aquis, Raiſon donne à congnoiſtre  
Que Scipion jadis fuyant delices,

Et non faillant de Vertu hors des lices,  
D'honneur dessert le tiltre précieux  
Devant vous deux, qui fustes vitieux.

Parquoy jugeons Scipion preceder,  
Et Alexandre Annibal exceder,  
Et si de nous la sentence importune  
Est à vous deux, demandez à Fortune,  
S'elle n'ha pas tousjours favorisé  
A vostre part. Apres soit advisé  
Au trop ardent & outrageux desir,  
Qu'eustes jadis de prendre tout plaisir  
A (sans cesser) espandre sang humain,  
Et ruiner de foudroyante main,  
Sans nul propos la fabrique du monde :  
Ou raison faut, Vertu plus n'y abonde.







# LES TRISTES VERS

DE BEROALDE

SUR LE JOUR DU VENDREDI SAINT



O r est venu le jour en dueil tourné,  
Or est le temps plein de pleurs retourné :  
Or sont ce jour les funeraillles saintes  
De Jesuchrist, celebrées, & taintes  
D'aspre douleur : foyent donques rougillans

Ores nos yeux par larmes d'eux isfans :  
Tous estomacs, en griefs vices tombez,  
Par coups de poing soient meurdres & plumbez :  
Quiconques ayme, exalte, & qui decore  
Le nom de Dieu, & son pouvoir adore,  
Cœuvre son cueur & sensitif expres  
De gros sanglots s'entresuivans de pres.

Voicy le jour lamentable sur terre,  
Le jour qu'on doibt marquer de noire pierre :

Pourtant, plaisirs, amours, jeux, & banquets,  
Ris, voluptez, broquars, & fins caquets,  
Tenez vous loing : & vienne douleur rude,  
Soing, pleurs, fouspirs, avec folicitude.  
C'est le jour noir, auquel faut, pour pointure  
De dueil monstrier, porter noire tainture.

Soient donc vestus de couleur noire & brune  
Princes, Prelats, & toute gent commune :  
Viennent aussi avec robe de dueil,  
Jeunes & vieux, en plourant larmes d'œil :  
Et toute femme, ou lieüe est aperte,  
De noir habit soit vestuë & couverte.

Rivieres, champs, forests, monts, & vallées,  
Ce jourdhuy soient tristes & desolées :

Bestes aussi privées & sauvages  
En douleur soient. Par fleuves & rivages  
Soient gemissans Poissons couvers d'escaille,  
Et tous Oyseaux peints de diverse taille.

Les Elemens, la Terre, & Mer profonde,  
L'Air, & le Feu, Lune, Soleil, le Monde,  
Le Ciel aussi de hauteur excellente,  
Et toute chose à present soit dolente :  
Car c'est le jour dolent, & douloureux,  
Triste, terny, trop rude, & rigoureux.

Maintenant donc faut usurper & prendre  
Les larmes d'œil, qu'Heracle sceut esandre :  
De Xenocrate ou de Craffus doit on  
Avoir la face, & le front de Caton :  
La barbe aussi longue, rude, & semblable  
A celle là d'un prisonnier coupable.

Porter ne vueille homme ou femme qui vive,  
Robe de pourpre, ou d'escarlata vive :  
Ne soit luisant la chaine à grosse boucle

Deffus le col, ny l'ardante Eſcarboucle :  
Ne vueille aucun autour des doigts cercler  
Verte Efmeraude, ou Diamant trefcler :  
Sans peigner ſoit le poil au chef tremblant :  
Et aux cheveux ſoit la barbe ſemblant :  
Ne ſoit la femme en ſon cheminer grave,  
Et d'eau de fard ſon viſage ne lave :  
Ne ſoit ſa gorge en blancheur decorée,  
Ne d'aucun art ſa bouche colorée :  
Ne ſoient les chefs des grands Dames coiffez  
D'ornemens fin, de Gemmes eſtoffeſ :  
Mais ſans porter Braſſelets ne Carcans,  
Prennent habits, ſigne de dueil marquans.

Car c'eſt le jour auquel le Redempteur,  
De toute choſe unique Createur,  
Après tourmens, labeurs de corps & veines,  
Mille ſoufflets, flagellements, & peines,  
Illuſions de ces Juifs inhumains,  
Pendit en croix, encloué piedz & mains,  
Piquant' couronne au digne chef portant,  
Et d'amertume un breverage gouſtant.

O jour funebre ! ô lamentable mort !  
O cruauté, qui la penſée mord  
De ceſte gent prophane & incredule !  
O fiere tourbe emplie de macule,  
Trop plus ſubjette à rude felonnie,  
Qu'Ours de Lybie, ou Tigres d'Hyrkanie,  
Ne que le ſale & cruel domicile,  
Ou s'exerçoit tyrannie en Sicile,  
Ainſi avez (Sacrileges) mouillé  
Vos mains au fang qui ne fut onc ſouillé :  
Et iceluy mis à mort par envie,  
Qui vous avoit donné lumiere & vie,

Manoirs & champs de tous biens plantureux,  
Puissant empire, & siege bienheureux :  
Et qui jadis, en faifant confommer  
Pharaon Roy dedans la rouge Mer,  
En liberté remit fous vos Monarches  
Tous vos parens, anciens Patriarches.

O crime, ô tache, ô monstre, ô cruel figne,  
Dont par tout droit apparoit la racine  
O faulfe ligne extraite de Judée,  
As tu ofé tant eftre outrecuidée,  
De perdre cil, qui par fiecles plufieurs  
T'ha prefervé par dons fuperieurs,  
Et t'ha inſtruit en la doctrine exquife  
Des faintes Loix du prophete Moyſe,  
En apportant fur le haut des limites  
De Sinaï les deux tables eſcrites,  
Pour & afin qu'obtinfes diademes ?  
O digne palme aux regions fupremes !

Las quelz mercis tu rends pour un tel don :  
O quel ingrat & contraire guerdon !  
Et quel péché ſe pourroit il trouver  
Semblable au tien ? point ne te peux laver.

A tous humains certes eſt impoſſible  
D'en perpétrer encor un fi horrible :  
Car beau parler, ny foy ferme & antique,  
Religion, ne Vertu autentique  
Des peres faints, n'ont ſçeu fi haut atteindre  
Que ta fureur ayes voulu refraindre.

Des vray difans Prophetes les oracles,  
Ne de Jeſus les apparens miracles  
De faux confeil ne t'ont ſçeu revoquer,  
Tant t'eſ voulu à durté provoquer.

O gent fans cueur, gent de faulſe nature,

Gent aveuglée en ta perte future,  
En meurdriſſant par peines & foibleſſes  
Un ſi grand Roy, de ton couteau te bleſſes :  
Et qu'ainſi ſoit, à preſent tu en ſouffres  
Cruelle geheine en feu, flambes, & ſouffres :  
Si qu'à jamais ton tourment merité  
Vois & verras : & ta Poſterité  
Si elle adhère à ta faute importune,  
Se ſentira de ſemblable fortune :  
Car il n'y ha que luy qui ſçeuſt purger  
Le trop cruel & horrible danger  
De mort ſeconde, & ſans luy n'auront grace  
Vos fils vivans, n'aucune humaine race.

Quelconque Juif, pour tell' faute ancienne,  
N'ha ſiege, champ, ny maiſon qui ſoit ſienne.  
Et tout ainſi que la forte tourmente  
En pleine Mer la nacelle tourmente,  
Laquelle eſtant ſans maſt, ſans voile, & maître  
De tous les vents à dextre & à ſeſtre  
Eſt agitée : ainſi eſtes, Juifs,  
De tous coſtez dechallés & fuïs,  
Vivans tousjours ſous tributaire reigle.  
Et tout ainſi que le Cigne hait l'Aigle,  
Le Chien le Loup, Hannuier le François,  
Ainſi chacun, quelque part que tu ſois,  
Hait & hairra ta faulſe progenie,  
Pour l'inhumaine & dure tyrannie,  
Que ſeis à cil qui tant de biens t'offrit,  
Quand Paradis & les Enfers t'ouvrit.

O douce Mort par ſalut manifeſte,  
Tu nous repais de viande Celeſte :  
Par toy fuyons le regne Plutonique :  
Par toy giſt bas le Serpent draconique :

Car le jour vient agreable sur Terre,  
Le jour qu'on doit noter de blanche pierre :  
Le jour heureux en trois jours surviendra,  
Que Jefuchrift des Enfers reviendra.

Parquoy, Pecheur dont l'Ame est delivrée,  
Qui ce jourdhuy portes noire livrée,  
Refiouy toy, pren plaisir pour douleur :  
Pour noir habit, rouge, & vive couleur :  
Pour pleurs, motets de lielle assignée :  
Car c'est le jour d'heureuse destinée,  
Qui à Satan prepare affliction,  
Et aux mortelz feure falvation.

Dont, congnoiffant le bien de mort amere,  
Doux Jefuchrift, né d'une Vierge mere,  
S'il est ainfi que ton pouvoir honore,  
S'il est ainfi que de bon cueur t'adore;  
S'il est ainfi que j'ensuive ta Loy,  
S'il est ainfi que je vive en ta Foy,  
Et comme croy qu'es aux Cieux triomphant,  
Secour (helas) un chacun tien enfant :  
Si qu'en vivant foit en fanté la vie,  
Et en mourant aux Cieux l'Ame ravie.

---

## DE L'AMOUR FUGITIF

DE LUCIAN

A DVINT un jour que Venus Citherée,  
Mere pour lors dolente & esplorée,  
Perdit fon fils, qui ça & la voloit :

Et ainſi tritte, en haſte ſ'en alloit  
Par maint carroy, par maint canton & place,  
Pour le chercher : puis fus quelque terrace,  
Ou fus un mont ellevé ſe plantoit,  
Et devant tous à haute voix chantoit  
Ce qui ſ'enſuit : Quiconques de bon vueil  
M'enſeignera ou au doigt, ou à l'œil,  
En quelle voye, ou devers quel coſté  
Mon Cupido fuyant ſ'eſt transporté :  
Pour ſon loyer (qui faire le ſaura)  
Un franc baiſer de Venus il aura.  
Et ſi quelcun priſonnier le r'ameine,  
La mere lors, envers luy plus humaine,  
Luy donnera (pour plus ſon cueur aiſer)  
Quelque autre don par deſſus le baiſer.

Toy qui iras, afin que par tous lieux  
Ce faux garſon puiſſes congnoiſtre mieux,  
Je t'en diray vingt enſeignes & taches,  
Que finement faut qu'en memoire caches.  
Blancheur aucune en luy n'eſt evidente,  
Son corps eſt taint de rougeur trefardente,  
Ses yeux perſans, qui de travers regardent,  
Inceſſamment eſtincellent & ardent :  
Et ſon penſer, cauteleux & frivole,  
Jamais ne ſuit ſa doucette parole,  
Certainement le ſon de ſa faconde  
Paſſe en douceur le plus doux miel du monde :  
Mais le droit ſens, & la cauſe effective  
Correſpond mal à ſa voix deceptive.

Si en colere il ſe prend à monter,  
Il porte un cueur impoſſible à dompter :  
Et de ſon bec il fait (tout au contraire)  
Tromper, ſeduire, & en ſes laqs attirer

Les cueurs remplis d'aspre feverité,  
Sans que jamais confesse verité.

Certes il est enfant plein de jeunesse,  
Mais bien pourveu d'astuce & de finesse :  
Souvent se jouë, & fait de l'insciant :  
Mais en jouant tafche à bon escient  
Faire son cas. Sur son dos outre plus,  
Pendent en ordre uns cheveux crespelus :  
Et en sa face, ayant fiere apparence,  
Jamais n'y ha honte ne reverence.

Après il ha (si bien vous l'espiez)  
Petites mains, aveques petits piedz :  
Mais toutesfois, en haut ou bas endroit,  
D'un petit arc tire fort loing, & droit.

Jadis frappa de fleche & vireton,  
Jusqu'aux bas lieux le cruel Roy Pluton :  
Et des Enfers les Ombres & Esprits  
Veirent leur Roy, d'amour vaincu & pris,  
Lors que dedans son grand Char stygieux  
Il emmena Proserpine aux beaux yeux.

Son corps ardant, enflambé de nature,  
Il ha tout nud, sans quelque couverture :  
Mais le cueur caut, & courage qu'il porte,  
Se vest de mainte & variable forte.  
Et davantage, en fouslevant en l'air  
Les membres siens, par un subtil voler,  
Aux Nymphes va, puis aux hommes descend :  
Et quand receu de bon gré il se sent,  
Son siege fait plus chaud que feu de pailles,  
Au plus profond de leurs cueurs & entrailles.

Petit & court est son Arc amoureux :  
Mais le sien trait mortel & rigoureux  
Va de droit fil jusques au Firmament,



Depuis qu'il est descoché fermement.

Sur son espaule ardante & colorée,  
Tu verras pendre une Trouffe dorée :  
Et au dedans ses pestiferes traits,  
Dont le cruel abuseur plein d'attraits  
A bien souvent fait mainte playe amere,  
Mesmes à moy qui suis sa propre mere.

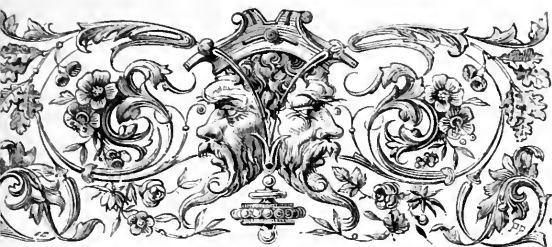
Grieve chose est tout ce que j'ay dit ores :  
Mais voicy (las) plus grieve chose encores :  
Sa dextre main jette & darde un Brandon,  
Qui bruste & ard sans mercy ne pardon  
Les povres os. Brief, de son chaud extreme  
Il brufleroit le brullant Soleil mesme.

Si tu le peux donc trouver & atteindre,  
Et de cordons à fermes neudz estreindre,  
Meine le moy estroitement lié :  
Et si vers toy se rend humilié,  
N'en pren mercy, quoy que devant toy face  
Tomber ses yeux larmes dessus sa face.  
Garde toy bien qu'en ce ne te deçoives :  
Et s'ainfi est, que sa bouche apperçoives  
Riant à toy, bien faut que te recordes  
De n'ordonner qu'on luy lache les cordes.

Si par doux mots te venoit incitant  
A te baïser, va cela evitant :  
Car (pour certain) en ses Levres habite  
Mortel venin, qui cause mort subite.

Et si de franc & liberal visage  
Il te promet des dons à son usage,  
C'est à favoir, Flesches & Arc Turquois,  
La trouffe painte, & le doré Carquois,  
Fuy tous ces dons de nuisance & reproche :  
Ilz vont bruflant tout ce qui d'eux s'approche.





DES

# VISIONS DE PETRARQUE

DE THUSCAN EN FRANÇOIS

**U**n jour estant feulet à la fenestre  
Vey tant de cas nouveaux devant mes yeux,  
Que d'en tant voir faché me convint estre :  
Si m'apparut une Biche à main dextre,  
Belle pour plaire au souverain des Dieux.  
Chassée estoit de deux Chiens envieux,  
Un blanc, un noir, qui par mortel effort  
La gente Beste aux flans mordoient si fort,  
Qu'au dernier pas en brief temps l'ont menée  
Cheoir sous un Roc : & là, la cruauté  
De Mort, vainquit une grande beauté,  
Dont soupirer me feit sa destinée.

Puis en Mer haute un Navire advisoye,  
Qui tout d'Hebene & blanc Yvoire estoit,  
A voiles d'Or, & à Cordes de Soye :  
Doux fut le Vent, la Mer paisible & coye,  
Le Ciel par tout clair se manifestoit.  
La belle Nef pour sa charge portoit  
Riches Tresors, mais tempeste subite  
En troublant l'Air, ceste Mer tant irrite,  
Que la Nef heurte un Roc caché sous l'onde.  
O grand' fortune ! ô creuecueur trop grief,  
De voir perir, en un moment si brief,  
La grand' richesse à nulle autre seconde.

Après je vy fortir divins Rameaux  
D'un Laurier jeune, en un nouveau Bocage,  
Et me sembla voir un des Arbrisseaux  
De Paradis, tant y avoit d'Oyseaux  
Diversement chantans à son ombrage.  
Ces grans delits ravirent mon courage :  
Et ayant l'œil fiché sur ce Laurier,  
Le Ciel entour commence à varier,  
Et à noircir : dont la Foudre grand' erre  
Vint arracher celui plant bienheureux,  
Qui me fait estre à jamais langoureux,  
Car plus telle ombre on ne recouvre en Terre.

Au mesme bois fourdoit d'un vif Rocher  
Fontaine d'eau murmurant soefvement :  
De ce lieu frais tant excellent & cher,  
N'osoient Pasteurs ne Bouviers approcher :  
Mais Mainte Muse, & Nymphe seulement,  
Qui de leurs voix accordoient doucement  
Au son de l'eau. La j'assis mon desir,  
Et lors que plus j'y prenois de plaisir,  
Je vy, hélas, de Terre ouvrir un gouffre.

Qui la Fontaine & le lieu devora.  
Dont le mien cueur grand regret encor ha,  
Et y pensant du seul penser je souffre.

Au bois je vy un seul Phenix portant  
Aïlles de Pourpre, & le Chef tout doré :  
Estrange estoit, dont pensay en l'instant  
Voir quelque corps Celeste, jusqu'à tant,  
Qu'il vint à l'Arbre en pieces demouré,  
Et au Ruisseau que Terre ha devoré.  
Que diray plus ? Toute chose enfin passe.  
Quand ce Phenix vid les Rameaux en place,  
Le tronc rompu, l'eau seche d'autre part,  
Comme en desdaing, de son Bec s'est feru,  
Et des Humains sur l'heure disparu :  
Dont de pitié & d'Amour mon cueur ard.

Enfin je vy une Dame si belle,  
Qu'en y songeant tousjours je brusle & tremble :  
Entre herbe & fleurs pensive marchoit elle,  
Humble de soy, mais contre Amour rebelle :  
Et blanche cotte avoit, comme il me semble,  
Faite en tel art, que Neige & Or ensemble,  
Sembloient meslez • mais en fus la Ceinture,  
Couverte estoit d'une grand Nuë obscure,  
Et au talon un Serpenteau la blesse,  
Dont languissoit comme une fleur cueillie :  
Puis asseurée en liesse est faillie.  
Las, rien ne dure au monde, que tristesse.

O chanson mienne, en tes conclusions  
Dy hardiment ces fix grans Visions  
A Monseigneur donnent un doux desir  
De briefvement sous la Terre gesir.





# EPIGRAMME

## DE SALMONIUS

MIS DE LATIN EN FRANÇOIS

---

### AU ROY

Ainsi qu'un jour, au grand Palais, tes yeux  
Veirent dressez les Simulachres vieux  
Des Roys François (Roy d'entre eux l'excellence)  
Nombrer voulus tous par ordre & sequence  
Les tiens Ayeulx, qui ont de main en main  
Baillé le Sceptre à Prince tant humain :  
Mais quand le lieu vuide tu vins à voir,  
Lequel s'attend le tien image avoir,  
Voyez (dis-tu) la place à moy promise,  
Quand cette chair au Tombeau sera mise.

Or je demande, en tenant ce propos,  
Fus-tu esmeu de la peur d'Atropos ?  
Non : car tu as maugré Mort assurance,  
Qu'entre les Dieux fera ta demeure.







# MAROT AU ROY

---

## TOUCHANT LA METAMORPHOSE

**L**ong temps avant que vostre liberalité Royale m'eust fait successeur de l'estat de mon Pere, le mien plus affectionné (& non petit) desir avoit tousjours esté, Sire, de pouvoir faire œuvre en mon labeur Poëtique, qui tant vous agreast, que par là je peusse devenir (au fort) le moindre de vos domestiques. Et pour ce faire, mis en avant, comme pour mon Roy, tout ce que je peu : & tant importunay les Muses, qu'elles enfin offrirent à ma plume inventions nouvelles & antiques, luy donnant le choix ou de tourner en nostre langue aucune chose de la Latine, ou d'escrire œuvre nouvelle, par cy devant non jamais veuë. Lors je consideroy que à Prince de haut esprit hautes

✓ choses luy affierent : & tant ne me fiay en mes propres inventions, que pour vous trop basses ne les sentisse. Parquoy les laissant reposer jettay l'œil sur les Livres Latins : dont la gravité des sentences, & le plaisir de la lecture (si peu que j'y comprins) m'ont espris mes esprits, mené ma main, & amusé ma Muse. Que dy-je amusée? Mais incitée à renouveler, pour vous en faire offre, l'une des plus Latines antiquitez, & des plus antiques Latinitez. Entre lesquelles celle de la Metamorphose d'Ovide me sembla la plus belle : tant pour la grande douceur du style, que pour le grand nombre des propos tombans de l'un en l'autre par liaisons si artificielles, qu'il semble que tout ne soit qu'un. Et toutesfois mal aisément (& peult estre point) ne se trouvera Livre, qui tant de diversitez de choses racompte. Parquoy, Sire, si la nature en la diversité se resjoût, là ne se devra elle melancolier.

Pour ces raisons & autres maintes delibéray mettre la main à la besongne : & de tout mon pouvoir suivre & contrefaire la veine du noble Poëte Ovide, pour mieux faire entendre & sçavoir à ceux qui n'ont la Langue Latine, de quelle forte il escrivoit : & quelle difference peult estre entre les Anciens & les Modernes. Outre plus, tel lit en maint passage les noms d'Apollo, Daphné, Pyramus & Tisbé, qui ha l'Histoire aussi loing de l'esprit, que les noms près de la bouche : ce qui pas ainsi ne iroit, si en facile vulgaire estoit mise ceste belle Metamorphose : laquelle aux Poëtes vulgaires & aux Paintres feroit tres-proufitable : & aussi decoration grande en nostre langue : ven mesmement que l'arrogance Grecque l'ha bien voulu mettre en la sienne. Or est ainsi, que Metamorphose est une diction Grecque, vulgairement signi-

*fiant transformation : Et ha voulu Ovide ainsi intituler son Livre contenant quinze Volumes, pource qu'en iceluy il transforme les uns en Arbre, les autres en Pierres, les autres en Bestes, & les autres en autres formes. Et pour ceste mesme cause, je me suis pensé trop entreprendre de vouloir transmuër celuy, qui les autres transmuë. Et apres j'ay contrepensé, que double loüange peut venir de transmuër un transmueur, comme d'affaillir un affailleur, de tromper un trompeur, & moquer un moqueur. Mais pour rendre l'œuvre presentable a si grande Majesté, faudroit premierement, que vostre plus que humaine puissance transmuaſt la Muse de Marot en celle de Mare. Toutesfois, telle qu'elle est, sous la confiance de vostre accoutumé bon recueil, elle ha (par maniere d'essay) traduit & parachevé de ces quinze Livres le premier : dont au Chasteau d'Amboise vous en pleut ouïr quelque commencement. Si l'Eſchantillon vous plaist, par temps auez la Piece entiere : car la Plume du petit Ouvrier ne desire voler sinon là, où le vent de vostre Royale bouche la voudra poulſer. Et à tant me tairay. Ovide veult parler.*







# LIVRE PREMIER

---

DE LA

## METAMORPHOSE D'ŒVIDE



ARDENT desir d'escrire un haut Ouvrage <sup>1.</sup>  
M'ha vivement incité le courage  
A reciter maintes choses formées,  
En autres Corps tous nouveaux transformées.  
Dieux souverains, qui tout faire savez,

Puis qu'en ce poinct changées les avez,  
Donnez faveur à mon commencement,  
Et deduisez mes propos doucement,  
A commencer depuis le premier naistre,  
Du Monde rond, jusqu'au temps de mon estre.

1. Intention du Poëte.

Avant la Mer, la Terre, & le grand Oeuvre  
Du Ciel treshaut, qui toutes choses œuvre,  
Il y avoit en tout ce Monde enorme  
Tant seulement de Nature une forme,  
Ditte Chaos, un monceau amassé,  
Gros, grand & lourd, nullement compassé.  
Brief, ce n'estoit qu'une pesanteur vile  
Sans aucun art, une masse immobile,  
Là où gisoient les semences encloses,  
Desquelles sont produites toutes choses,  
Qui lors estoient ensemble mal couplées,  
Et l'une en l'autre en grand discord troublées.

Aucun Soleil encores au bas Monde  
N'élargissoit lumière claire & monde :

La Lune aussi ne se renouvelloit,  
Et r'amener ses cornes ne souloit  
Par chacun mois. La terre compassée  
En l'air espars ne pendoit balancée  
Sous son droit pois. La grand' fille immortelle  
De l'Océan, Amphitrite la belle  
N'entendoit pas ces bras marins encores  
Aux longues fins de la terre, ainsi qu'ores :  
Et quelque part où fut la Terre, illec  
Estoit le Feu, l'Air, & la Mer avec.

Ainsi pour lors estoit la Terre instable,  
L'air sans clarté, la Mer non navigable,  
Rien n'avoit forme, office ne puissance,  
Ainçois faisoit l'un aux autres nuisance,  
Car froid au chaud menoit guerre & discords :  
Sec à l'humide, & le tout en un corps :  
Avec le dur le mol se combattoit,  
Et le pesant au legier debatoit.

Mais Dieu, qui est la nature excellente,

Appaifa bien leur noise violente<sup>1</sup> :  
Car Terre adonc du Ciel s'empara :  
De Terre auffi les eaux il fepara,  
Et mit à part pour mieux faire leur paix  
Le Ciel tout pur d'aveques l'Air espais.  
Puis quand il eut demellez & hors mis  
De l'orde maffe, iceux quatre ennemis,  
Il va lier en concorde paisible  
Chacun à part, en fa place duitible.

Le feu fans pois du Ciel courbe & tout rond  
Fut à monter naturellement prompt,  
Et occupa le degré plus hautain :  
L'Air le fuivit qui n'en eft pas loingtain,  
Ains du cler feu approche grandement  
D'agilité, de lieu femblablement.

En efpeffeur la Terre les furpaffe :  
Et emporta la matiere plus craffe  
Du lourd monceau : dont en bas s'avalla  
Par pefanteur. Puis la Mer s'en alla  
Aux derniers lieux fa demourance querre,  
Environnant de tous coftez la Terre.

En tell' façon (quiconques ait efté  
Celuy des Dieux) quand il eut projetté  
Ce grand ouvrage & en membres dreflée  
La groffe maffe en ce poinct despecée,  
Il arrondit & fait la Terre au moule,  
Forme, & façon, d'une bien grande Boule,  
A celle fin qu'en fon pois jufté & droit  
Egale fust par un chacun endroit.  
Puis ça & là les grans Mers expandit,  
Et par grans Vents enflées les rendit,

1. Chaos mué en quatre Elemens.

Leur commandant faire flotter leur onde  
Tout à l'entour des fins de terre ronde :  
Parmy laquelle adjousta grans Estangs,  
Lacs & Marests & Fontaines sortans :  
Et puis de bors & rives tournoyantes  
Ceintures fait, aux Rivieres courantes,  
Qui d'une part en la Terre se boivent :  
Autres plusieurs en la Mer se reçoivent.  
Et là au lieu de rives & de bors  
Ne battent plus que grans Havres & Ports.

Aux Champs apres commande de s'estendre,  
Et aux Forests Rameaux & Feuilles prendre :  
Un chacun Val en pendant fait baisser,  
Et contre haut les Montagnes dresser.

Et tout ainsi que l'ouvrier advisé  
Feit le haut Ciel par cercles divisé<sup>1</sup> :  
Deux à la dextre, & sur fenestre deux,  
Dont le cinquiesme est le plus ardent d'eux :  
Par tell' façon, & en semblable nombre  
Il divisa Terre pesante & sombre :  
Et en cela le haut Ciel ne l'excede :  
Car comme luy cinq Regions possede,  
Dont la moyenne habiter on ne peult,  
Par le grand chaud qui en elle se meult :  
Puis elle en ha deux couvertes de Neige :  
Et au milieu de ces deux est le siege  
De deux encor, que Dieu, qui tout ouvroit,  
Amodera par chaud meslé de froit.

Sur tout cela l'Air il voulut renger :  
Lequel d'autant comme il est plus leger  
Que Terre & l'Eau, d'autant est-il pesant

1. La terre divisée en cinq zones.



Plus que le Feu, tant subtil & luisant.  
En celuy Air les nuës & nuées  
Commanda estre ensemble situées :  
Et le Tonnerre & tempestes foudaines,  
Espouventans les pensées humaines :  
Semblablement avec la foudre ardante,  
Les Vents caufans froidure morfondante.

A iceux Vents Dieux n'ha permis d'aller  
Confusément par la voye de l'Air :  
Et nonobstant que chacun d'eux exerce  
Ses soufflemens en region diverse,  
Encor' à peine on peult (quand s'esvertuent  
Y resister, qu'ilz ne rompent & ruent  
Le monde jus par bouffemens austeres :  
Tant terrible est la discorde des freres.

Le Vent Eurus tout premier s'envolla<sup>1</sup>  
Vers Orient, & occuper alla  
Nabathe & Perse, & les monts qui s'elevent  
Sous les rayons qui au matin se levent :

Zephirus fut sous Vesper resident,  
Pres des ruisseaux tiedis de l'Occident.

Boreas froid envahit la partie  
Septentrionne, aveques la Scythie.

Et vers Midy, qui est tout au contraire,  
Auster moiteux jetta pluye ordinaire.

Sur tout cela que j'ay cy declairé,  
Le grand ouvrier mit le Ciel etheré  
Cler, pur, sans pois, & qui ne tient en rien  
De l'espeffeur, & brouas terrien.

A peine avoit tous ces œuvres hautains  
Ainsi assis en lieux feurs & certains,

1. Les Regions des quatre Vents.

Que tout au tour du Ciel claires & nettes  
Vont commencer à luire les planettes,  
Qui de tout temps pressées & tachées  
Sous celle masse avoient esté cachées.

Aussi afin que region aucune  
Vuide ne fust d'animaux à chacune  
Propres & duits, les Estoiles & signes,  
Et des hauts Dieux les formes tresinsignes  
Tindrent le Ciel : Les poissons nets & beaux  
Eurent en part (pour leur manoir) les Eaux :  
La Terre apres print les bestes sauvages :  
Et l'air subtil Oyleaux de tous plumages.

La trop plus sainte & noble Creature <sup>1</sup>,  
Capable plus de haut sens par nature,  
Et qui sur tout pouvoit avoir puissance,  
Restoit encor. Or print l'homme naissance,  
Où l'ouvrier grand, de tous biens origine  
Le composa de semence divine :  
Où Terre adonc (qui estoit separée  
Tout freschement de la part etherée)  
Retint en foy semence supernelle  
Du Ciel, qui print sa facture avec elle :  
Laquelle apres Prometheus mella  
En Eau de fleuve, & puis formée l'ha  
Au propre image & semblable effigie  
Des Dieux, par qui toute chose est regie.

Et neantmoins que tout autre animal  
lette tousjours son regard principal  
Encontre bas, Dieu à l'homme ha donné  
La face haute, & luy ha ordonné  
De regarder l'excellence des Cieux,

1. L'origine de l'homme.

Et d'ellever aux Estoilles ses yeux.

La Terre donc n'agueres desnuee  
D'art, & d'image ainſi fut tranſmuee,  
Et ſe couvrit d'Hommes d'elle venus,  
Qui luy eſtoient nouveaux & incongnus.  
L'aage doré ſur tous reſplendiſſant <sup>1</sup>,  
Fut le premier au monde fleuriffant,  
Auquel chacun, ſans correcteur & loy,  
De ſon bon gré gardoit Juſtice & Foy.  
En peine, & peur aucun ne ſouloit vivre :  
Loix menaçans ne ſe gravoient en cuivre  
Fiché en murs : povres gens ſans refuge  
Ne redoutoient la face de leur juge :  
Mais en ſeurté ſe ſavoient accointer,  
Sans qu'il falluſt Juge à les appointer.

L'arbre du Pin charpenté & fendu  
N'eſtoit encor des hauts monts deſcendu  
Sur les grans Eaux, pour flotter & nager,  
Et en païs eſtrange voyager.

Hommes mortels ne congnoiſſoient à l'heure  
Fors ſeulement le lieu de leur demeure :  
Foiſſez profonds, & murs de grans eſſors  
N'environnoient encor villes & forts :  
Trompes, Clairons d'Arain droit, ou tortu,  
L'armet, la lance, & le glaive pointu  
N'eſtoient encor. Sans uſage & alarms  
De Chevaliers, de Pietons : & Genſdarmes,  
Les gens alors ſeulement en tout cas  
Accompliſſoient leurs plaiſirs delicats.

La Terre auſſi non froiſſée & feruë  
Par homme aucun, du foc de la charruë,

1. Des quatre aages. De l'aage doré.

Donnoit de foy tous biens à grand' planté,  
Sans qu'on y eust ne semé, ne planté :  
Et les vivans contens de la pasture  
Produite alors fans labeur ne culture,  
Cueilloient le fruit des sauvages Pommiers,  
Fraises aux monts, les Cormes aux Cormiers :  
Pareillement les Meures, qui sont jointes  
Contre buissons pleins d'épineuses pointes,  
Avec le Gland qui leur tomboit à gré  
Du large Chefne à Juppiter sacré.

Printemps le vert regnoit incessamment,  
Et Zephyrus soupirant doucement  
Soefues rendoit, par tiedes alénées,  
Les belles fleurs fans semence bien nées,  
Terre portoit les fruits tost & à point,  
Sans cultiver. Le champ fans estre point  
Renouvelé, par tout devenoit blanc,  
Par force épics pleins de grain bel & franc,  
Prests à cueillir. Fleuves de laiët couloient :  
Fleuves de Vin aussi couler fouloient :  
Et le doux Miel, dont lors chacun goustoit,  
Des arbres verts tout jaune degoutoit.

Puis quand Saturne, hors du beau regne mis,  
Fut au profond des Tenebres transmis,  
Sous Juppiter estoit l'humaine Gent :  
Et en ce temps survint l'Aage d'Argent<sup>1</sup>,  
Qui est plus bas que l'Or treffouverain,  
Aussi plus haut & riche que l'Arain.

Ce Jupiter abaissa la vertu  
Du beau Printemps, qui tousjours avoit eu  
Son cours entier, & sous luy fut l'Année

1. L'aage d'Argent.

En quatre parts reduite & ordonnée :  
En froid Hyver, & en Efté qui tonne,  
En court Printemps, & variable Autonne.

Lors commença blanche & vive splendeur  
Reluire en l'Air efpris de feche ardeur.  
D'autre cofté furvint la Glace froide  
Par Vents d'Yver penduë estrainte & roide.  
Lors on fe print à mufter fous Maisons :  
Maisons eftoient, Cavernes, & Cloifons,  
Arbres efpais, frefche Ramée à force,  
Et verds Oliers joints aveques Efcorce.

Lors de Ceres les bons grains fecourables  
Sous longs Seillons de Terres labourables  
Sont enterrez : & furent Bœufs puiffants  
Preffez du Joug, au labeur mugiffans.

Après cestuy, troisieme fucceda  
L'aage d'Arain, qui les deux exceda <sup>1</sup>  
D'engin mauvais : & plus audacieux  
Aux armes fut, non pourtant vicieux.

Le dernier eft de Fer dur & roüillé <sup>2</sup>,  
Où tout foudain chacun vice broüillé  
Se vint fourrer, comme en l'aage total  
Accomparé au plus mefchant Metal.

Honnefte Honte & Verité certaine  
Aveques Foy prindrent fuite loingtaine :  
Au lieu defquelz entrerent Flaterie,  
Deception, Trahifon, Menterie  
Et Folle amour, Defir, & Violence  
D'aquerir gloire, & mondaine opulence.

Telle avarice adonc, le plus fouvent

1. L'aage d'Arain.

2. L'aage de Fer.

Pour pratiquer, mettoit voiles au vent,  
Lors mal congneu du Nautonnier & maistre.  
Et mainte Nef, dont le bois fouloit estre  
Planté debout sur montagnes cornuës,  
Nageoit, fautoit par vagues incongnuës.

Mesmes la terre (avant aussi commune,  
Que la clarté du Soleil, Air & Lune)  
Fut divisée en bornes, & partis  
Par mesureurs fins, cauts, & deceptifs.

Ne seulement humaines Creatures  
Chercherent bledz & autres nourritures :  
Mais jusqu'au fons des entrailles allerent  
De Terre basse, où prindrent & fouillerent  
Les grans trefors & les richesses vaines,  
Qu'elle cachoit en ses profondes veines :  
Comme Metaux, & pierres de valeurs,  
Incitemens à tous maux & malheurs.

Ja hors de Terre estoit le Fer nuisant,  
Aveques l'Or, trop plus que Fer cuisant :  
Lors Guerre fort, qui par ces deux Metaux  
Fait des combats inhumains & brutaux,  
Et casse & rompt de main sanguinolente  
Armes cliquans sous force violente.

On vid desja de ce qu'on emble & oste :  
Chez l'Hostelier n'est point asseuré l'Hoste,  
Ne le Beaupere aveques le sien Gendre :  
Petite amour entre Freres s'engendre.  
Le Mary s'offre à la mort de sa femme :  
Femme au Mary fait semblable diffame :  
Par maltalent les Marastres terribles  
Meslent souvent venins froids & horribles :  
Le fils, afin qu'en biens mondains prospere,  
Souhaite mort (avant ses jours) son Pere.

Dame Pitié gît vaincuë & outrée :  
Justice auffi, la noble vierge Astrée,  
Seule & dernière apres tous Dieux sublimes,  
Terre laissa tainte de sang & crimes.

Aussi afin que le Ciel etheré,  
Ne fust de foy plus que Terre aileuré,  
Les fiers Geants (comme on dit) affecterent  
Regner aux Cieux : & contremont dreillerent,  
Pour y monter, mainte Montagne mise  
L'une sur l'autre. Adonques par transmise  
Foudre du Ciel, l'Omnipotent facteur  
Du mont Olympe abbattit la hauteur :  
Et debriſa en ruine fort groſſe  
Pelion, mont, aſſis ſur celui d'Oiſe.

Quand par ſon pois ces corps faux & cruelz <sup>1</sup>,  
Furent gifans, derompuz & tuez,  
La Terre fut mouillée en façon telle,  
De moult de ſang des Geants, enfans d'elle,  
Que (comme on dit) trempée s'enyvra,  
Puis en ce ſang tout chaud, Ame livra :  
Et pour garder enſeigne de la race  
En feit des corps portans humaine face :  
Mais ceſte gent fut aſpre & deſpiteuſe,  
Blasmant les Dieux, de meurdres convoiteuſe :  
Si qu'à la voir, bien l'euffiez devinée  
Du cruel ſang des Geants eſtre née.

Cecy voyant des hauts cieux Juppiter,  
Crie, gemit, ſe prend à deſpiter,  
Et ſur le champ par luy fut allegué  
Un autre faict, non encor' divulgué,  
Des banquets pleins d'horreur eſpoventable.

1. Le ſang des Geants tranſmué en Hommes cruelz.

Que Lycaon preparoit à sa table :  
Dont en son cueur ire va concevoir  
Telle qu'un Roy, comme luy, peult avoir :  
Et son conseil appella hautement.  
Dont les mandez vindrent subitement.

Or d'icy bas, là fus au lieu celeste  
Est une voye aux humains manifeste <sup>1</sup>  
Semblable à lait, dont laitée on l'appelle,  
Aisée à voir, pour sa blancheur tant belle :  
Et par icelle est le chemin des Dieux,  
Pour droit aller au Trofne radieux  
Du grand Tonnant, & sa maison Royale.  
En ce lieu blanc, des nobles Dieux la salle  
Fut fréquenté alors par tout son estre,  
A huys ouverts, sur dextre & à fenestre.

Les moindres Dieux en divers lieux s'asirent :  
Et les puissans leurs riches sieges mirent  
Vers le haut bout : brief, telle est ceste place,  
Que si j'avois de tout dire l'audace,  
Je ne craindrois dire que c'est la mesme,  
Qu'est du haut Ciel le grand Palais supreme.  
Donc quand les Dieux furent en ordre assis  
Aux sieges bas, faits de Marbres massifs,  
Juppiter mis au plus haut lieu de gloire,  
Et appuyé sur son Sceptre d'Yvoire,  
Comme indigné, par trois fois, voire quatre,  
De son grand Chef fait branler & debatre  
L'horrible poil : duquel par son pouvoir,  
Feit Terre & Mer, & Estoilles mouvoir :  
Puis tout despit devant tous il desbouche  
En tell' façon son indignée bouche.

1. Du cercle lait.



Je ne fus onc pour le Regne mondain  
Plus triste en cueur, de l'orage soudain  
Auquel Geants, qui ont serpentins piedz,  
Furent tous prests, quand fusmes espiez,  
De tendre & mettre au Ciel recreatif  
Chacun cent bras, pour le rendre captif.

Car neantmoins que l'ennemy fust tant  
Cruel & fier, celle guerre pourtant  
Ne dependoit que d'une seule fuite,  
Et d'une ligne en fin par moy destruite :  
Mais maintenant en toute voye & trace,  
Par où la Mer le monde entier embrasse,  
Perdre & tuer me faut, pour son injure,  
Le mortel genre. Et qu'ainsi soit, j'en jure  
Des bas Enfers les eaux noires & creuses,  
Coulans sous terre aux forests tenebreuses :  
Quoy que devant faut toute chose vraye  
Bien esprouver : mais l'incurable playe  
Par glaive faut tousjours couper à haste  
Que la part saine elle n'infecte & gaste.

J'ay en forests, & sur fleuves antiques  
Mes Demidieux, & mes Faunes rustiques,  
Satyres gays, Nymphes nobles compagnes,  
Et mes Sylvains residents aux montagnes :  
Lesquelz d'autant que ne les sentons dignes  
D'avoir encor les gloires celestines,  
Souffrons, au moins, que seurement & bien  
Ilz puissent vivre en terre, que du mien  
Leur ay donnée. O Dieux intercesseurs,  
Les pensez vous en bas estre assez feurs :  
Quand Lycaon, noté de felonnie,  
A conspiré mortelle vilenie  
Encontre moy, qui par puissance eterne,

La foudre, & vous çà haut tiens, & gouverne?

Lors tous ensemble en fremissant murmurent :  
Et Juppiter (d'ardant desir qu'ilz eurent)  
Vont suppliant qu'en leurs mains vueille mettre  
Cil qui osa telle chose commettre.

Ainsi au temps que la cruelle main  
D'aucuns, voulut tenir le nom Rommain,  
Tendant au sang Cefarien espandre,  
Pour la terreur d'un tant subit esclandre.  
Fut l'humain genre asprement estonné,  
Et tout le monde à horreur adonné.  
Et la pitié des tiens, O preux Auguste,  
Ne te fut pas moins agreable & juste,  
Que ceste cy à Juppiter insigne :  
Lequel apres avoir par voix & signe  
Refrainit leur bruit, chacun d'eux feit silence.

Le bruit cessé par la grave excellence  
Du haut regent, derechef tout despit,  
D'un tel propos le silence rompit.

Les peines ha (ne vous chaille) souffertes :  
Mais quoy qu'il ayt receu telles desertes,  
Si vous diray-je en resolution,  
Quel est le crime, & la punition.

De ce dur temps l'infamie à merveilles  
Venoit souvent jusques à nos oreilles :  
Lequel rapport desirant estre faux,  
Subit descens des Cieux luisans & hauts,  
Et circuy le terrestre domaine,  
Estant vray Dieu dessous figure humaine.

Fort long feroit vous dire (ô Dieux sublimes)  
Combien par tout il fut trouvé de crimes :  
Car l'infamie, & le bruit plein d'opprobre  
Bien moindre fut que la verité propre.

De Menalus traversay les passages,  
Craints pour les trous des grans bestes sauvages,  
Et les hauts Pins du froid mont Lyceus,  
Et Cyllené. Quand cela passé eus,  
Du Roy d'Arcade es lieux me viens rengier,  
Et en fa Court dangereuse à loger.  
Entre tout droit, au poinct que la ferée  
Tire la nuit d'un peu de jour parée.

Par signes lors montray que j'estois Dieu  
Venu en Terre : & le Peuple du lieu  
A m'adorer ja commence, & m'invoque :  
Mais Lycaon (d'entrée) raille & moque  
Leurs doux priers, en disant : Par un griet  
Et cler peril, j'esprouveray de brief,  
Si mortel est ce Dieu cy qu'on redoute,  
Et n'en fera la verité en doute.

Puis quand ferois la nuit en pesant somme,  
A me tuer s'appreste ce faux homme,  
De mort subite : icelle experience  
De verité luy plaist (d'impatience).

Et non content est de si grieve coulpe :  
Mais d'un poingnard la gorge il ouvre & coupe  
A un qui là fut en hostage mis,  
De par les gens de Molosse transmis :  
Et l'une part des membres de ce corps  
Va faire cuyre ainsi à demy morts  
En eau bouillant, rendant l'autre partie  
Sus ardent feu, de gros charbons rostie :  
Lesquelz sur table ensemble met & pose :  
Dont par grand feu, qui vengea telle chose,  
Sur le Seigneur tombay la maculée  
Orde maison digne d'estre bruslée.

Adonc s'enfuit troublé de peur terrible :

Et auffi tost qu'il sentit l'air paisible  
Des champs & bois, de hurler luy fut force :  
Car pour neant à parler il s'efforce,  
Son museau prend la fureur du premier,  
Et du desir de meurdres coutumier  
Sur les Aigneaux or' en use & jouït,  
Et de voir sang encores s'esjouït,  
Ses vestemens poil de beste devindrent,  
Et ses deux bras façon de cuisses prindrent :  
Il fut faict Loup, & la marque conforme <sup>1</sup>  
Retient encor de sa premiere forme :  
Tel poil vieillard, & tell' frayeur de vis  
Encores ha : semblables yeux tous vifs  
Ardent en luy. Brief, tell' figure porte  
De cruauté, comme en premiere sorte.

Or est tombé un manoir en ruine<sup>2</sup>,  
Mais un manoir tout seul n'ha esté digne  
D'estre pery : par tout où paroist terre  
Regne Erinnyes, ayant peché & guerre :  
Et si diriez que tous ilz ont juré  
De maintenir vice desmesuré.

Tous donques soient par peine meritée  
Punis acoup : C'est sentence arrestée.

Alors de bouche aucuns des Dieux approuvent  
L'arrest donné par Juppiter : & mouvent  
Plus son courroux. Les autres rien ne dirent,  
Mais (sans parler) par signe y consentirent.  
Ce neantmoins du genre humain la perte  
A tous ensemble est douleur trefaperte :  
Et demander vont à Juppiter, quelle

1. Lycaon transformé en Loup.

2. Deluge.

Forme adviendra sur la terre, après qu'elle  
Sera privée ainsi d'hommes mortels :  
Qui portera l'Encens sur les Autels :  
Et si la Terre aux bestes veult bailler,  
Pour la détruire & du tout dépouiller.

Alors défend Juppiter, & commande  
À un chacun qui tell' chose demande,  
De n'avoir peur, disant qu'à ce besoïn,  
De toute chose il ha la cure & soïn :  
Et leur promet lignée non semblable  
Au premier peuple, en naissance admirable.  
Soudain devoit pour mettre humains en poudre,  
Par toute terre espandre ardante foudre :  
Mais il craignit que du Ciel la facture,  
Par tant de feux, ne conceust d'aventure  
Quelque grand flamme : & que soudainement  
Brûlé ne fust tout le haut Firmament.

Puis luy souvint qu'il est prédestiné,  
Qu'advenir doibt un temps déterminé,  
Que Mer, que Terre, & la maison prisee  
Du Ciel luisant, ardra toute embrasée :  
Et qu'on doibt voir le tresgrand Edifice  
Du Monde rond, en labeur & supplice.

Lors on cacha les Dards de feu chargez,  
Des propres mains des Cyclopes forgez :  
Et d'une peine au feu toute contraire  
Luy plaist user : car sous eaux veult deffaire  
Le mortel genre : & sur les Terres toutes,  
De tout le Ciel jeter pluies & gouttes.

Incontinent aux cavernes d'Eole  
Encloist le vent Aquilon qui tost vole :  
Semblablement en ses fosses estuye  
Tous vents chassans la Nuë apportant pluie :

Et feulement mit Notus hors d'icelles.  
Lors Notus vole avec fes moites ailes :  
Son vis terrible eft couvert ceste fois  
D'obfcurité : noire comme la poix :  
Par force d'eau fa barbe poife toute :  
De fes cheveux tous chenus eau degoute,  
Deffus fon front moiteurs coulent & filent :  
Son fein par tout, & fes plumes diftillent.

Puis quand il eut ça & là nuës maintes  
Pendans en l'air dedans fa main eſtraintes,  
Gros bruit ſe fait : eſclers en terre abondent,  
Et du haut Ciel pluyes eſpeſſes fondent <sup>1</sup>.

Iris auſſi, de Juno meſſagere,  
Veſtant couleurs de façon eſtrangere,  
Tire & conçoit grandes eaux & menuës,  
En apportant nourriſſement aux nuës :  
Dont renverſez ſont les Bledz à outrance,  
Morts ſont & vains les vœux, & l'eſperance  
Des Laboureurs : & fut perdu adonc  
Tout le labour de l'An qui eſt ſi long

Encor pour vray lire ouverte & patente  
De Juppiter, ne fut aſſez contente  
Des grandes eaux, que de ſon ciel jetta :  
Mais Neptunus ſon frere ſ'appreſta,  
De promptement à ſon ayde envoyer  
Grand renfort d'eaux, pour le Monde<sup>2</sup>noyer.  
Et à l'inſtant tous ſes fleuves il mande :  
Leſquelz entrez dedans la maiſon grande  
De leur Seigneur, en brief dire leur vient.

Pour le preſent uſer ne vous convient  
De long propos : vos forces deſcouvrez,

1. Deluge.

Ainsi le faut & vos Maisons couvrez :  
Puis en ôtant vos obstacles & bondes  
Lachez la bride à vos eaux furibondes.

Ce Commandé, s'en revont à grans courbes :  
Tous les ruisseaux l'entrée de leurs fourfes  
Lachent à plein, & d'un cours effrené  
Tout à l'entour des grans Mers ont tourné.

Neptune adonc de son sceptre massif,  
Frappa la terre, & du coup excessif  
Elle trembla : si que du mouvement  
Elle feit voye aux eaux apertement.  
Si vont courant tous fleuves espandus  
Parmy les champs ouverts & estendus,  
En ravissant avec les fruits les arbres,  
Bestes, humains, maisons, palais de marbres :  
Sans espargner Temples paints & dorez  
Ne leurs grans Dieux sacrez & adorez.

Et s'ainsi est qu'aucun logis debout  
Soit demouré en résistant du tout  
A si grand mal, toutesfois l'eau plus haute  
Cœuvre le fest, & par dessus luy faute.  
Que diray plus ? grandes tours submergées  
Cachées sont sous les eaux desgorgées :  
Et n'y avoit tant soit peu d'apparence,  
Qu'entre la Mer, & Terre eust difference :  
Tout estoit Mer : en la Mer, qui tout baigne,  
N'ha aucun borts. L'un pour se sauver gaigne  
Quelque haut mont. L'autre tout destourbé  
Se sied dedans un Navire courbé :  
Et droit au lieu il tire l'aviron,  
Ou labouroit n'ha gueres environ.

L'un sur les bledz conduit Nefs & Bateaux,  
Ou sur le haut des villes & chateaux,

Qui font noyez : l'autre sur les grans Ormes  
Prend à la main poissons de maintes formes,  
L'ancre de Mer se fiche, au pré tout vert :  
Fortune ainsi l'ha voulu, & souffert.

Bateaux courbez couvrent les beaux vignobles  
Gifans sous l'Eau, & plusieurs terres nobles :  
Et au lieu propre, ou Cheyres, & Moutons  
Broutoient n'ha gueres herbes, fleurs, & boutons,  
Là maintenant Baleines monstrueuses  
Posent leurs corps. Les Nymphes vertueuses  
Regnans en Mer, & belles Nereïdes  
S'estonnent fort de voir sous eaux liquides  
Forests, maisons, villages, & citez.  
Par les Dauphins les bois sont habitez,  
Et en courant parmy les hauts rameaux  
Heurtent maint tronc agité des grans eaux.

Entre Brebis nagent Loups ravissans :  
La Mer soutient les roux Lyons puissans :  
Tigres legers porte l'eau ondoyante :  
De rien ne fert la force foudroyante  
Au dur Sanglier : ne les jambes agiles,  
Au Cerf ravy par les ondes mobiles.

Et quand l'oïseau vagant ha bien cherché  
Terres, ou arbre, ou puisse estre branché,  
A la fin tombe en la Mer amassée,  
Tant ha du vol chascune aile lassée.

Ja de la Mer la fureur à grans brasses  
Avoit couvert & mottes, & terraces :  
Vagues aussi, qui de nouveau flottoient,  
Les hauts sommets des montagnes battoient,  
Brief, la plupart gist engloutie & morte<sup>1</sup>  
Dedans la Mer. Ceux que la Mer n'emporte,  
Le long jeusner de tell' façon les mine,



Qu'à la parfin tombent morts de famine.

Or feparez font les champs trefantiques  
Aoniens d'avecques les Attiques  
De par Phocis Terre grace, j'entens,  
Quand Terre estoit : mais en iceluy temps  
Le plus grand part n'estoit que Mer comblée  
Et un grand champ d'eau fubit afsemblée.

En ce País Parnafus le haut mont  
Tendant au Ciel, fe dresse contre mont  
A double croupe : & les nuës furpaffe  
De fa hauteur. Sur ceste haute place,  
Pource que Mer couvroit le demourant,  
Deucalion aborda tout courant  
En une Nef, qui grande n'estoit mie,  
Avec Pyrrha fa compagne & amie.  
Les Dieux du mont, & Nymphes Corycides  
Là adoroient, prians à leurs fubfides  
Themis, difant les choses avenir,  
Qui lors fouloit des oracles tenir  
Le temple faint : onques ne fut vivant  
Meilleur que luy, ne de plus enfuivant  
Vraye equité, & n'eut onc au monde ame  
Plus honorant les Dieux qu'icelle dame.

Quand Juppiter veit par l'eau continuë  
Que Terre estoit un eftang devenuë,  
Et ne refter de tant de milliers d'hommes  
Maintenant qu'un fur la terre où nous fommes,  
Et ne refter de tant de femmes qu'une :  
Voyant auffi, que fans malice aucune  
Tous deux estoient : & tous deux amateurs  
De fon faint nom, & vrays adorateurs :  
Cela voyant, les nuës qui tant pleurent,  
Rompt, & fepare. Et quand les pluyes furent

Par Aquilon chassées en maints lieux,  
Aux Cieux la Terre, à la Terre les Cieux  
Il va monst'rer : aussi l'ire & tempeste  
De la marine illec plus ne s'arreste.

Puis Neptuneus, sur la Mer presidant,  
En mettant jus son grand Sceptre & Trident,  
Les Eaux appaise, & huche, sans chommer,  
Le vert Triton, flottant dessus la Mer,  
Le dos couvert de pourpre fait' expres  
Sans artifice : & luy commande apres  
Souffler dedans la resonnant' buccine :  
Et r'appeller, apres avoir fait signe,  
Fleuves & Flots. Lors Triton prend & charge  
Sa trompe creuse entortillée en large,  
Et qui du bas vers le haut croist ainsi,  
Qu'un tourbillon : laquelle trompe aussi  
Après qu'elle ha prins Air tout au milieu  
De la grand Mer, chacun rivage & lieu  
Gisant sous l'un & sous l'autre Soleil  
Elle remplit de son bruit non pareil :  
Laquelle aussi (quand elle fut joingnante  
Contre la bouche à Triton, degoutante  
Pour la moiteur de sa barbe chargée,  
Et qu'en soufflant la retraite enchargée  
Elle eut sonné) par tout fut entenduë,  
Des eaux de terre, & de mer estenduë.  
Tant que les eaux qui pouïrent corner,  
Contraingnit lors toutes s'en retourner.

Desja la Mer prend borts & rives neuves :  
Chacun canal se remplit de ses fleuves  
Fleuves on voit baisser & departir,  
Et hors de l'eau les montagnes sortir :  
Terre s'esleve, & les Cieux, qui paroissent,

Croissent ainsi comme les eaux descroissent.

Long jours apres, Bois & Forests mouillées,  
Manifestoient leurs testtes despouillées  
De feuille & fruit : au lieu de quoy retindrent  
Les gras limons, qui aux branches se prindrent  
Restably fut tout pais despourveu,  
Lequel estant par Deucalion veu  
Large & ouvert, & que terrestre voye  
Mise en desert faisoit silence quoye,  
La larme à l'œil adonc il souspira,  
Parlant ainsi à sa femme Pyrrha<sup>1</sup> :

O chere espouse, ô ma sœur honorée,  
O femme seule au monde demourée,  
Que commun sang, puis parenté germaine,  
Puis mariage ont jointe à moy prochaine,  
Et à present jointe à moy derechef!  
Par ce peril & dangereux meschef  
De toute Terre, & pais evident  
De l'Orient, & de tout l'Occident :  
Nous deux seulets sommes tourbe du monde :  
Le residu possède Mer profonde :  
Et n'est encor la fiance, & durée  
De nostre vie assez bien asseurée :  
Et d'autre part les Nuës qu'icy hantent,  
Nostre pensée asprement espouventent.

Si par fortune eschappée sans moy  
Fusses des eaux, quel courage or' en toy  
Fust demouré? O chetive & dolente,  
Comme eusses tu tell' crainte violente  
Seule souffert? qui te fust consoleur,  
Pour supporter maintenant ta douleur?

1. Deucalion à Pyrrha.

Certes, croy moy, si l'eau t'avoit ravie  
Je te suivrois, & l'eau auroit ma vie.  
Que pleust aux Dieux, qu'un si grand pouvoir j'eusse  
Que par les arts de mon pere je peusse  
Renouveler toute gent consommée,  
Et mettre esprit dedans Terre fermée.

Le genre humain reste en nous deux : & pource  
Doibt en nous deux prendre fin, ou ressource :  
Et des Humains demourons la semblance :  
Telle ha esté des hauts Dieux l'ordonnance.

Après ces mots, après pleur & crier,  
Bon leur sembla devotement prier  
Themis celeste, & sous divins miracles  
Chercher secours en ses sacrez oracles.

Lors n'ont tardé : tous deux s'en vont aux ondes  
De Cephifus, non bien cleres & mondes  
Encor du tout : mais bien ja retirées  
Au droit vaisseau, duquel s'estoient tirées.  
Et quand jetté eurent de l'eau benie  
Sur leurs habits en grand cerimonie,  
Et sur leurs chefs, ilz prindrent leur adresse  
Droit vers le Temple à la sacre Déesse,  
Dont les sommets, & voutes se gastoient  
De laide mousse : & les autelz estoient  
Sans sacrifice : & les Lampes esteintes.

Puis quand du Temple ont les marches atteintes  
Un chacun d'eux s'incline contre Terre,  
Et tout craintif baise la froide Pierre,  
Disant ainsi : Si en tristes faisons  
Les Dieux vaincus par justes oraisons  
Sont amollis : & si courroux & ire  
Flechit en eux, hélas, vueilles nous dire,  
Dame Themis, par quel art, ou savoir

Reparable est la perte que peux voir  
De nostre genre : & aux choses noyées  
Tes aydes soient par douceur ottroyées.

Adonc s'esmeut ce divin simulacre,  
Et leur respond : Partez du Temple sacre,  
Couvrez vos Chefs en devotions saintes,  
Et desliez vos Robes qui sont ceintes,  
Après jettez souvent par sus le dos  
De vostre Antique & grand Mere les os.

Lors esbahis demeurent longuement :  
Et puis Pyrrha parlant premierement  
Rompt la silence, & d'obeir refuse  
Aux mots & dits dont celle Déesse use :  
En la priant (avec craintive face)  
Devotement, qu'en ce pardon luy face :  
Et d'offenser craint de sa Mere l'Ame,  
Jettant ses os, & de luy faire blâme.

Tandis entre eux revolvent & remirent  
Les mots obscurs de l'Oracle, qu'oyrent  
Sous couverture ambigue donné,  
Deucalion (comme moins estonné)  
R'assure après, & doucement console  
La femme simple, avec telle parolle :  
Croy moy, Pyrrha, que les dieux pour nous veillent :  
Ilz sont tous bons, & jamais ne conseillent  
Rien de mauvais & si trop fort je n'erre,  
Nostre grand'mere antique c'est la Terre.  
Ses ossemens (selon le mien recors)  
Les Pierres sont, qu'elle ha dedans son corps :  
Et commandé nous est de les lancer  
Derriere nous. Combien qu'en bon penser  
Pyrrha fust meuë à cause de l'augure,  
Que son mary bien expose & figure :

Ce nonobstant son espoir est douteux,  
Et moult encor se deffient tous deux  
De cest Oracle. En apres vont disant :  
Mais que nuira l'esprouve ce faisant ?  
Sur ce s'en vont du Temple ou s'humilient,  
Couvrent leurs Chefs & leurs Robbes deslient,  
Et derriere eux (à toutes adventures)  
Comme on leur dit, jettent les Pierres dures <sup>1</sup>.

Les Pierres lors vindrent à delaisser  
Leur dureté, & rudesse abaisser,  
A s'amollir, & en amolissant :  
Figure humaine en elles fut yssant :  
Mais qui croira que ce soit verité,  
Si pour tesmoing n'en est l'antiquité ?

Bien tost apres que croissance leur vint  
Et que nature en icelle devint  
Plus douce & tendre, aucune forme d'homme  
On y peut voir, non pas entiere, comme  
Celle de nous, mais ainsi qu'esbauchée  
D'un marbre dur, non assez bien touchée,  
Et ressembloit du tout à ces images,  
Mal rabotez, & rudes en ouvrages.

Ce neantmoins des Pierres la Partie  
Qui fut terreuse, ou molle, ou amoitie  
D'aucunumeur, elle fut transformée  
En chair & fang d'homme ou femme formée.  
Ce qui est dur & point ne flechissoit,  
En ossement tout se convertissoit :  
Ce qui estoit veine de Pierre à l'heure,  
Fut veine d'homme, & sous son nom demeure.  
Si qu'en brief temps les Pierres amassées,

1. Pierres converties en hommes & femmes.

Qui par les mains de l'homme sont lancées,  
Des hommes ont (par le pouvoir des Dieux)  
Prins la figure en corps, en face, & yeux :  
Aussi du ject de la femme égarée  
La femme fut refaite & réparée.  
Et de là vient, que sommes (comme appert)  
Un genre dur, aux gros labeurs expert :  
Et bien donnons entière congnoissance,  
D'où nous sortons & de quelle naissance.

Quand l'humeur vieille alors des eaux laissée<sup>1</sup>,  
Fut par l'ardeur du cler Soleil pressée  
D'eschauffison, & que paluds & fanges  
Furent enflés sous ces chaleurs estranges,  
Terre engendra tous autres animaux  
De son vueil propre, en formes inegaux.  
Pareillement les semences des choses  
Concevans fruit, nourries & encloses  
En Terre grasse à produire propice,  
Comme au gyron de leur mere & nourrice,  
Vindrent à croistre, & demourance y tindrent  
Si longuement, qu'aucune forme prindrent.

Qu'il soit ainsi, quand l'eau du Nil qui court  
Par sept tuyaux, a delaiissé tout court  
Les Champs mouillez & chacun sien Ruisseau  
Rendu dedans son antique vaisseau :  
Après aussi que le Lymon tout frais  
Est eschauffé du Soleil & ses rais,  
Les Païsans plusieurs animaux trouvent,  
Faits & créés de motes où se couvent :  
Et en peult on en elles voir assez,  
Qui seulement ne sont que commencez

1. La terre transformée en diverses figures d'Animaux.

Pour le brief temps de leur tout nouveau naistre.  
Semblablement d'autres y voit on estre  
Tous imparfaits, qui à demy sont nez,  
D'Espaules, Teste, ou Jambes, trançonnez.  
Et du corps mesme imparfaict, l'une part  
Bien souvent vit : l'autre est Terre sans art.

Certes apres qu'humeur de froid esprise,  
Et chaleur aspre ont attrempance prise,  
Produisans sont, & conçoivent & portent,  
Et de ces deux toutes les choses sortent.

Et quoy que feu à l'eau contraire soit,  
Humide chaud toutes choses conçoit :  
Et parainfi concorde discordante  
A geniture est apte & concordante.

Donques apres que la Terre mouillée,  
Et du nouveau Deluge fort souillée,  
Vint à sentir dé rechef le grand chaud  
De l'Air prochain & du Soleil treshaut :  
Elle meit hors cent mille especes siennes :  
Et d'une part les formes anciennes  
Restitua, jadis mortes des eaux .  
Et l'autre part fait Monstres tous nouveaux.

O grand Python monstre horrible & infect<sup>1</sup>,  
Terre voudroit (certes) ne t'avoir fait,  
Mais toutesfois elle (dont se repent)  
T'engendra lors : ô incongneu Serpent  
Au peuple neuf ! aussi crainte donnois  
Tant large lieu de Montagne tenois.

Or Apollo tenant pour faire alarmes  
L'arc & la Fleche, & qui de telles armes  
Par cy devant n'usoit jamais que contre

1. La mort du Serpent Python, dont vindrent les jeux nommez les Pythes.



Chevres fuyans ou Dains : à sa rencontre,  
Ce gros Serpent rua mort eslendu,  
Par coups noircis de venin espandu,  
Sous tant de traits tirez à tell' secousse,  
Que toute vuide en fut quasi la trouffe.

Et puis afin que vieil temps advenir,  
Ne sceust du fait la memoire tenir,  
Il establit sacrez jeux & esbas  
Solennisez par triomphans combats  
Pythies dits, du nom du grand Python  
Serpent vaincu : pour cela les fait on.

En celuy pris quiconques jeune Enfant  
A luiète, à course, ou au char triomphant  
Estoit vainqueur, par honneur singulier  
Prenoit Chapeau de Feuilles de Meffier,  
Car le Laurier encores ne regnoit :  
Et en ce Temps Phebus environnoit  
Sa blonde Teste à long poil bien feante  
De chacun Arbre, & Feuille verdoyante.

L'Amour premiere au cueur de Phebus née  
Ce fut Daphné, Fille au Fleuve Penée :  
Laquelle Amour d'aucun cas d'aventure  
Ne luy furvint, mais de l'ire & pointure  
De Cupido. Phebus tout glorieux  
D'avoir vaincu le Serpent furieux,  
Veit Cupido qui de Corde nerveuse  
Bendoit son Arc de Corne somptueuse<sup>1</sup> :  
Si luy ha dit, Dy moy, pourquoy tu portes,  
Enfant lascif, ces riches armes fortes?  
Ce noble port qui sur ton col s'affiet,  
Mieux en escharpe à mes espaules liet,

1. Sagettès de Cupido.

Qui bien en fay donner playes certaines  
Aux ennemis, aux Bestes inhumaines :  
Qui puis un peu par fagettes sans nombre  
Ay rué jus le Serpent plein d'encombre  
Python l'enflé, dont la mortelle pance  
Fouloit de Terre incredible distance.

Tien toy content d'esmouvoir en clamours  
Par ton brandon, ne fay quelles Amours :  
Et deormais n'approprie à toy mesmes  
Ainsi à tort, nos louanges supremes.

Lors luy respond de Venus le Fils cher,  
Fiche ton Arc ce qu'il pourra ficher,  
O Dieu Phebus, le mien te fichera :  
Ainsi ton bruit du mien est & fera  
Moindre d'autant que Bestes en tout lieu  
Plus foibles font, & plus basses qu'un Dieu.

Ainsi disoit : & quand en ses volées  
Eut trenché l'Air, des aîsles esbranlées,  
Il se planta prompt & leger, dessus  
L'obscur sommet du haut mont Parnassus.  
Et de sa trouffe, ou met ses dards pervers,  
Tira deux Traits d'ouvrages tous divers :  
L'un chasse Amour, & l'autre l'Amour crée :  
Tout doré est celui qui la procréé,  
Et ha ferrure ague, claire, & cointe :  
Cil qui la challe est rebouché de pointe,  
Et ha du plomb tout confict en amer  
Sous l'empennon. Cupido Dieu d'aymer  
Ficha ce Trait, qui est de mercy vuide,  
Contre Daphné, la Nympe Peneïde :  
Et du doré les os il traversa  
Du blond Phebus, & au cueur le bleffa.

Subitement l'un ayme, & l'autre non,

Ains va fuyant d'Amoureuse le nom,  
Et jusqu'aux trous des bois chasser venoit :  
Brief, la despouille aux bestes que prenoit,  
C'estoit sa grand' joye quotidienne,  
En imitant la pucelle Diane,  
Et d'un bandeau ses cheveux mal en ordre  
Serroit au chef, sans les lier ne tordre.

Plusieurs l'ont quise, à l'espouser tendans :  
Mais tousjours fait refus aux demandans,  
Sans vouloir homme : & du plaitir exempt  
Va par les bois, qui n'ont chemin ne sente :  
Et ne luy chaut favoir que c'est de nopces,  
N'aussi d'un tas d'amoureuses negoces.

Son pere aussi luy ha dit maintes fois,  
Ma chere fille un gendre tu me doibs,  
Et luy ha dit cent fois, blasmant ses veux,  
Tu me doibs, fille, enfans & beaux neveux.

Elle abhorrant mariage aussi fort  
Que si ce fust un crime vil & ord,  
Entremettoit parmy sa face blonde  
Une rougeur honteuse & vereconde :  
Puis en flétant son pere desolé,  
Et le tenant doucement accolé :  
Mon trescher Pere, hélas (ce disoit-elle)  
Fay moy ce bien, que j'use d'éternelle  
Virginité : Juppiter immortel  
Fait bien jadis à Diane un don tel.

Lors (ô Daphné) vray est qu'à ta demande  
Ton Pere entend, mais cette beauté grande,  
A ton vouloir ne donne aucun adveu,  
Et ta forme est repugnante à ton vœu.

Phebus qui tant la veit bien composée,  
L'ayme tousjours, la souhaite espousée :

Ce qu'il fouhaitte espere, quoy que soit :  
Mais son oracle à la fin le deçoit.  
Et tout ainsi que le Chaume sec ard,  
Quand on ha mis les espics à l'escart,  
Comme Buißons ardent par nuict obscure  
D'aucuns brandons, qu'un passant d'aventure  
En s'esclerant ha approchez trop pres  
D'iceux Buißons, ou les y laisse apres,  
Qu'il voit le jour : ainsi Phebus en flamme  
S'en va réduit, & d'Amour qui l'enflamme,  
Par tout son cuer se brulle & se destruit,  
Et en espoir nourrist Amour sans fruit.

Au long du Col de Daphné voit pendus  
Ses blonds Cheveux, mellez & espandus.  
O Dieux, dit-il, si peignée elle estoit,  
Que pourroit ce estre ? En apres s'arrestoit  
A contempler ses estincellans yeux,  
Qui ressembloient deux Estoilles des Cieux.

Sa Bouche voit petite par compas,  
Dont le seul voir ne le satisfait pas :  
Prise ses Mains aussi blanches que Lys :  
Prise ses Doigts : prise ses Bras polys :  
Semblablement ses Espauls charnues  
Plus qu'à demy descouvertes & nues.

S'il y ha rien caché dessous l'habit,  
Meilleur le pense : elle court plus subit,  
Que Vent leger, & ne prend pied la belle  
Aux dits de cil qui en ce poinct l'appelle.

Je te pry, Nympe, arreste un peu tes pas<sup>1</sup>,  
Comme ennemy apres toy ne cours pas :  
Nympe demeure, ainsi la Brebiette

1. Phebus à Daphne.

S'enfuit du Loup, & la Biche foiblette  
Du fort Lyon : ainſi les Colombelles  
Vont fuyant l'Aigle avec fremiffans ailles :  
Ainſi chacun de ſes hayneux prend fuite,  
Mais vray Amour eſt cauſe de ma fuite.

O que je crains que tombes, & qu'Eſpines  
Poignent tes Piedz & tes Jambes, non dignes  
D'avoir bleſſure! ô pour moy grand malheur,  
Si j'eſtois cauſe en rien de ta douleur!

Là où tu vas, ſont lieux facheux, & beſtes :  
Je te ſupply (non pas que tu t'arreſtes  
Du tout ſur pied) mais cours plus lentement :  
Je te ſuyvray auſſi plus doucement.

Enquiers, au moins, à qui tu plais Amie :  
D'une Montagne habitant ne ſuis mie,  
Ne Paſtoureau : point ne garde & fay paitre  
Troupeaux icy, comme un vilain champêtre.  
Tu ne ſçais point, ſotte, tu ne ſçais point,  
Qui eſt celuy que tu ſuis en ce poinct :  
Pource me ſuis. La puiſſante iſle Clare,  
Delphe, Tenede, & auſſi de Patare  
Le grand Palais me fert & obtempere :  
Juppiter eſt mon geniteur & pere :  
Tout ce qui eſt, ſera, & ha eſté,  
Aux hommes eſt par moy manifeſté.

Par moy encor maint beau Vers Poétique  
Accorde au ſon des cordes de Mulique,  
Et ma Sagette eſt pour vray bien certaine :  
Mais une autre eſt trop plus ſeure & foudaine.  
Laquelle ha fait playe en mon triſte cueur,  
Dont n'avoit onc Amour eſté vainqueur.

Medecine eſt de mon invention,  
Et ſi ſuis dict par toute nation

Dieu de secours : & la grande puissance  
Des herbes, est sous mon obeïssance.  
O moy chetif, ô moy trop miserable,  
De ce qu'Amour n'est pas herbes curable,  
Et que les arts qui un chacun conservent,  
A leur Seigneur ne proufisent, ne servent !

Alors Daphné craintive se retire  
Loing de Phebus, qui vouloit encor dire  
Maints autres mots, & laissa sur ces faits  
Aveques luy ses propos imparfaits,  
Lors en fuyant, moult gente se monstroït :  
Le vent par coups ses membres descouvroit,  
Et volletter faisoit ses vestemens,  
Qui résistoient contre les soufflemens :  
Puis l'Air subtil repoulsoit en arriere  
Ses beaux cheveux espendus par derriere :  
Dont sa fuite ha sa beauté augmentée.  
Mais le Dieu plein de jeunesse tentée,  
Plus endurer ne peult à ce besoing,  
Perdre & jetter son beau parler au loing :  
Ains comme Amour l'admoneste & poursuit,  
D'un pas leger les traces d'elle fuit.

Et tout ainsi que le Levrier agile,  
Quand il ha veu le Lievre moins habile  
En un champ vague, & qu'au pied l'un conclud  
Gagner sa proye, & l'autre son salut,  
Le chien leger de pres le semble joindre :  
Et pense bien ja le tenir & poindre :  
Puis de ses dents (ouvrant sa gueule gloutte)  
Rase ses pieds : lors le Lievre est en doute  
S'il est point prins : ceste morsure eschappe,  
Et de la dent, qui coup sur coup le happe,  
Il se desmelle, & fuit tout estonné.

Ainsi est il de Phebus & Daphné,  
Espoir le rend fort leger à la fuite,  
Crainte la rend fort legere à la fuite :  
Mais le suivant, qui des aîles d'Amours  
Est soulagé, va de plus soudain cours,  
Sans point donner de repos ne d'arrest  
A la fuyante : & si prochain il est  
De ses talons, que ja de son alaine  
Ses beaux cheveux tous espars il alaine.

Quand de Daphné la force fut elleinte,  
Passe devint : lors vaincue & atteinte  
Par le travail d'une si longue course,  
Va regarder de Peneus la source,  
Disant : Mon pere, ayde à mon cueur tant las,  
Si puillance est en vos fleuves & lacs.  
Puis dit : O terre, or me perds & efface  
En transmuant ma figure & ma face,  
Par qui trop plais : ou la transgloutis vive,  
Elle, qui est de mon ennuy motive.

Ceste priere ainsi finie à peine,  
Grand' palmoison luy surprend membre & veine<sup>1</sup>.  
De son cueur fut la subtile toilette  
Tournée en tendre escorce verdelette :  
En feuilles lors croissent ses cheveux beaux :  
Et ses deux bras en branches & rameaux.  
Le pied qui fut tant prompt avec la plante,  
En tige morne & racine se plante.  
D'un arbre entier son chef la hauteur ha,  
Et sa verneur (sans plus) luy demoura :  
Parquoy Phebus l'arbre ayma de'adonc.  
Et quand eut mis sa dextre sur le tronc,

1. Daphné transformée en Laurier.

Encor sentoit le cueur de la pucelle  
Se demener sous l'escorce nouvelle.

En embrassant aussi ses rameaux verts,  
Comme eust bien fait ses membres decouverts,  
Il baise l'arbre, & tout ce nonobstant,  
A ses baisers l'arbre va resistant.

Auquel Phebus ha dit : Puis qu'impossible  
Est, que tu sois mon épouse sensible,  
Certainement mon arbre approprié  
Seras du tout, & à moy dédié :

O vert Laurier, tousjours t'aura ma harpe,  
Ma clere teste, & ma trouffe en escharpe :  
Et si seras des capitaines gloire  
Tous resjoûis, quand triomphe & victoire  
Chanteront haut les cleres voix & trompes,  
Et qu'on verra les grans & longues pompes :  
Au Capitole, aux consacrez posteaux,  
Seras de bout devant les grans portaux  
Feale garde, & au los de ton regne  
Entrelassé seras autour du Chefne :  
Et tout ainsi que mon beau chef doré  
Est tousjours jeune, & de poil decoré,  
Vueilles aussi porter en chacun aage  
Perpetuel honneur de vert fueillage.

Ces mots finis, le Laurier s'y consent  
En ses rameaux qui sont faits de recent :  
Et si sembloit branler en sorte honneste  
Sa sommité, comme on branle la teste.

En Thessalie une haute Forest  
Par tout encloist un val, qui encor est :  
Nommé Tempé, temperé, fleurissant :

1. Tempé.



Parmy lequel Pèneus fleuve yllant,  
Du fons du pied de Pindus, grand' Montagne,  
D'eaux escumans le païs tourne & bagne :  
D'un roide cours les nuës embrumées  
Va conduifant, qui petites fumées  
Semblent jetter : & va fi roidement  
Contre les rocs, que du redondement  
Les bois arroufe : & de fon bruyt, qui sonne,  
Les lieux plus loing que fes voifins, eftonne.

Là, la maifon, là le fîege lon treuve,  
Et lieu fecret de Peneus grand fleuve :  
Là comme Roy refidant en fes terres,  
En fa caverne eftant faite de pierres  
Gardoit juftice aux ondes là courantes :  
Pareillement aux Nymphes demourantes  
En celles eaux. Premier font là venus  
Tous les prochains fleuves à luy tenus,  
Non bien fçachans fi chere luy feront,  
Ou pour fa fille ils le confoleront  
Que perdue ha. Sperche y vint à propos  
Portant Peupliers, Enipe fans repos.  
Le doux Amphryfe, & le vieil Apidain,  
Avec Fas : d'autres fleuves foudain  
Y font venus, qui de quelque cofté  
Ou foient portez d'impetuofité,  
En la Mer font leurs ondes retourner,  
Quand laffez font de courir & tourner.

Le fleuve Inache à part foy tout faché  
Seul eft abfent, & au profond caché  
De fon grand creux, l'eau par larmes augmente,  
Et tout chetif fa fille Yo lamente  
Comme perduë : il ne fçait fi en vie  
Elle eft au monde, ou aux enfers ravie.

Mais pour autant que point ne l'apperçoit  
En aucun lieu, cuide qu'elle ne soit  
En aucun lieu, & craint en ses e'pris,  
Que pirement encore luy soit pris.

Or quelque fois Juppiter eternal  
La veit venir du fleuve paternel.  
Si luy ha dit, O vierge, bien form'e,  
De Juppiter trefdigne d'estre aymée,  
Et qui doibs faire un jour par grand delict  
Je ne sçay qui bienheureux en ton liét,  
Ce temps pendant que le Soleil treshaut  
Est au milieu du monde ardant & chaud,  
Vien à l'ombrage en ce bois de grand' monître,  
Ou en cestuy : & tous deux les luy monstre,  
Et si tu crains entrer seulette aux creuses  
Fosses & trous de bestes dangereuses,  
Croy qu'à seurté iras dorenavant  
Sous les secrets des Forests, moy devant,  
Qui suis un Dieu, non point des moindres Dieux,  
Mais qui en main le grand sceptre des Cieux  
Tien & possède, & qui darde & envoie  
La foudre esparse en mainte place & voye.  
Ne me fuy point : or fuyoit elle fort.  
Et ja de Lerne avoit par son effort  
Outrepasé les passis & les plains,  
Et les beaux champs Lyrceés d'arbres pleins,  
Quand Juppiter couvrit Terre estenduë  
D'obscurité parmy l'air espanduë :  
Retint la suite à Yo jeune d'aage,  
Et par ardeur ravit son pucelage.

Ce temps pendant, Juno des Courts hautaines  
Regarde en bas au milieu des grans plaines :  
Si s'esbahit, dont les nuës subites

Sous le jour cler avoient aux bas limites  
Fait & formé la face de la nuit :  
Et bien jugea, que d'aucun fleuve induict  
A grans moiteurs ne sont faites ces nuës,  
Ne de l'humeur de terre en l'air venuës.

Puis çà & là regarde d'œil marry,  
Où estre peult Juppiter son mary,  
Comme sçachant les emblées secrètes  
Du sien espoux tant de fois en cachettes  
D'elle surpris : & apres qu'apperceu  
Ne l'ha au Ciel : Ou mon cueur est deceu  
(Dit-elle alors) ou je suis offensée.

Puis du haut Ciel soudainement baiffée  
Se plante en Terre, & commande aux nuës  
Loing s'en aller d'obscurté desnüées.  
Mais Juppiter qui bon temps se donnoit,  
Prevoyoit bien que sa femme venoit,  
Et ja avoit d'Yo, fille d'Inache <sup>1</sup>,  
Mué la forme en une blanche Vache,  
Belle de corps comme Yo fut en vis.

Adonc Juno (quoy que ce fust envis)  
En estima la forme, & le poil beau,  
Et si s'enquiert, à qui, de quel troupeau,  
Et d'où elle est, comme non congnoissant  
La verité. Juppiter Dieu puissant  
Dit, en mettant, qu'elle est née de Terre,  
A celle fin que l'on cesse d'enquerre  
Si l'ha point faicte : & lors Juno la grande  
Icelle Vache en pur don luy demande.  
Que pourra-il or' faire, ou devenir?  
C'est cruauté, ses amours forbannir,

1. Yo muée en Vache.

Ne luy donnant, la fait foupeçonner :  
Honte en apres l'incite à luy donner :  
Puis Amour est à l'en divertir prompt :  
Et en effect Amour eust vaincu honte :  
Mais si la Vache (un don qui peu montoit)  
Eust refusée à celle qui estoit  
Sa femme & sœur, sembler eust peu adonques  
Visiblement, que Vache ne fut onques.

Quand Juno eut en don son ennemie,  
Du premier coup elle ne laissa mie  
Toute sa peur, & craignit grandement,  
Que Juppiter luy prinst furtivement,  
Jusques à tant, qu'és mains d'Argus l'eust mise  
Fils d'Aristo, pour en garde estre prise.

Or tout le chef avoit cestuy Argus  
Environné de cent yeux bien agus,  
Qui deux à deux à leur tour sommeillans  
Prenoient repos : tous les autres veillans  
Gardoient Yo, & en faisant bon guet  
Demouroient tous arrestez en aguet.  
En quelque lieu où fust Yo la belle,  
Incessamment regardoit devers elle.  
Devant ses yeux Yo tousjours il voit,  
Quoy que sa face ailleurs tournée avoit.

Quand le jour luit il souffre qu'elle païsse :  
Quand le Soleil est sous la Terre espaisse,  
L'enferme & clost : & du rude chevestre  
Lie son col, qui n'ha merité d'estre  
Ainsi traité : de feuille d'arbre dure  
Et d'herbe amere elle prent sa pasture :  
Puis la povrete en lieu de molle couche,  
Toute la nuit dessus la Terre couche,  
N'ayant tousjours de la paille qu'à peine,

Et boit de l'eau de borbier toute pleine.

Quand elle auſſi, qui ſi fort ſe douloit,  
Devers Argus ſes bras tendre vouloit  
S'humiliant, las la doucette & tendre  
N'ha aucuns bras, qu'à Argus puiſſe tendre :  
Et s'eſſorçant lamenter de ſa gorge,  
Un cry de Vache & mugiffant deſgorge,  
Tant que du ſon en crainte ſe bouta,  
Et de ſa voix propre s'eſpoventa.  
Après s'en vint aux rives de ſon pere  
Le fleuve Inache, ou en foulas proſpere  
Souloit jouer ſouvent avec pucelles.  
Et quand en l'eau veit les cornes nouvelles,  
Eut grande peur, & de la crainte extreme  
S'eſſarouchoit & ſe fuyoit ſoy-mefme.  
Ignorans ſont les Naïades encore,  
Voire Inachus le fleuve meſme ignore  
Qui elle ſoit : mais pour les rendre ſeurs,  
Suyvoit ſon pere, & ſi ſuyvoit ſes ſœurs :  
Eſtre touchée aſſez elle ſouffroit,  
Et à iceux (tous eſbahis) s'offroit.

Le bon vieillard Inachus à jonchées  
Luy preſenta des herbes arrachées :  
Soudain ſes mains elle luy vint lecher,  
Baifant la paume à ſon pere treſcher,  
Et retenir onc ſes larmes ne ſeut :  
Et s'orendroit de parler la grace eut,  
Elle eut requis ſecours & ayde aucune,  
Et recité ſon nom & ſa fortune.

En lieu de mots, la lettre qu'imprima  
Son pied en Terre, adonques exprima  
Parfaitement & mit en deſcouverte  
Du corps mué la triſte demonſtrance.

O moy chetif ! cria lors esperdu  
Son pere Inache, & aux cornes pendu,  
Aussi au col de la Vache luisante  
En son poil blanc, & en dueil gemissante.  
O moy chetif (dit-il par plusieurs fois),  
N'est-ce pas toy, ma fille, que je vois  
Cherchant par tout ? Or est chose esprouvée  
Qu'en te trouvant je ne t'ay point trouvée :  
Et mes douleurs plus que devant sont grandes :  
Las, tu te tais, & aux miennes demandes  
Tu ne rends point responses reciproques  
Tant seulement aigres soursirs evoques  
Du cueur profond : & ce que faire peux,  
A mon parler mugis comme les Bœufz.

Las, je povret ignorant tout ce mal,  
Te preparois cierge & lict nuptial :  
D'un gendre fut l'espoir premier de moy,  
Et le second de voir enfans de toy.  
Or d'un troupeau mary te faut avoir,  
Et d'un taureau lignée concevoir :  
Et n'est possible à moy que finir face  
Tant de douleurs, par mort qui tout efface :  
Ains estre Dieu ce m'est nuisante chose,  
Et de la mort la porte qui m'est close,  
Prolonge & fait le mien regret durable,  
En aage & temps eterne & perdurable.

Comme Inachus disoit son desconfort,  
Argus se leve, & en le poulsant fort,  
Mene par force en pasturages maints  
La pouvre fille arrachée des mains  
De son cher pere : & puis occupe & gagne  
Legerement le haut d'une montagne  
Alez lointaine, ou se sied & acule,

Et là feant en toutes pars specule.

Lors Juppiter, Roy de tous les celestes,  
Plus endurer ne peult tant de molelles  
A celle Yo, du bon Phorone extraite.  
Si appella son filz, qu'une parfaite  
Clere Pleiade eut en enfantement :  
Mercure eut nom : luy feit commandement  
D'occire Argus. Si ne demoura gueres  
Mercure à prendre aux piedz ailles legeres,  
En main puissante aussi la verge preste  
D'endormir gens, & son chapeau en teste.

Tantost apres, que celuy Dieu Mercure  
Eut disposé tout cela par grand' cure,  
Du haut manoir de son pere fauta  
Jusques en Terre, ou son chapeau osta :  
Semblablement des ailles se desnue  
Et seulement sa verge ha retenue.

D'icelle verge (en s'en allant) convoye  
Brebis en troupe, à travers champs sans voye,  
Comme un Pasteur chantant de chalumeaux  
Faits & construits de pailles, ou roseaux.

Argus Vacher de Juno, tout espris  
Du son de l'art nouvellement appris,  
Luy dit ainsi : Quiconques fois, approche :  
Tu pourras bien te feoir sur ceste Roche  
Aveques moy : en autre lieu du monde  
L'herbe n'est point (pour certain) plus feconde  
Pour le bestail : tu vois aussi l'ombrage  
Bon aux Pasteurs en cestuy pasturage.  
Mercure adonc s'affid aupres d'Argus,  
Tint & passa en propos & argus  
Le jour coulant, parlant de plusieurs poincts :  
Et en chantant de ses chalumeaux joincts

L'un avec l'autre, à surmonter il tache  
Les yeux d'Argus, gardans Yo la Vache :  
Et toutesfois Argus vaincre s'efforce  
Le doux sommeil amollissant sa force.  
Voire & combien que jusques au demy  
De tous ses yeux, se trouvaît endormy,  
Ce nonobstant veille de l'autre part :  
S'enquiert aussi, pourquoy & par quel art  
Trouvée fut la flûte dont chantoit,  
Car puis un peu inventée elle estoit.

Lors dit Mercure, aux monts gelez d'Arcade  
En Nonacris sur tout' Hamadryade  
Une Naïade y eut trefrenommée,  
Syringue estoit par les Nymphes nommée.  
Non une fois, mais par diverses tires  
Avoit moqué grand nombre de Satyres  
Qui la suyvoient, & tous les Dieux aveques  
Du bois ombreux & champ fertile d'illeques.

En venerie & virginal' noblesse  
Elle enfuyvoit Diane la Déesse  
De l'Isle Ortyge : & accoustrée & ceinte  
A la façon de ceste noble sainte  
Maints eust deceu, & pour Diane aussi  
Prendre on l'eust peu, ne fust que ceste cy  
Avoit un Arc de corne décoré,  
Et ceste là en avoit un doré :  
Encor ainsi maintes gens decevoit.

Or le Dieu Pan un jour venir la voit  
Du mont Lycée, & ayant sur sa teste  
Chappeau de Pin, luy fait telle requeste :

O noble Nymphé, obtempere au plaisir  
D'un Dieu qui ha grand vouloir & desir  
De t'espouser. Brief, mainte autre aventure



Restoit encor à dire par Mercure,  
C'est à savoir (tell' priere ennuyante  
Mise à despris) la Nymphé estre fuyante  
Par bois espais, tant que de grand randon  
Vint jusqu'au bort du sablonneux Ladon,  
Fleuve arresté, & comment à la fuite,  
Lors que les eaux empescherent sa fuite.  
Ses cleres sœurs pria illeques pres  
De la muer <sup>1</sup> : aussi comment apres  
Que Pan cuida Syringue par luy prise,  
Au lieu du corps de la Nymphé requise  
Tint en ses mains des cannes & roseaux,  
Croissans au tour des palluds & des eaux  
Comment aussi, quand dedans anhela  
Le vent esmeu dedans ces cannes là  
Y feit un son delicat en voix fainte,  
Semblable a cil d'un cueur qui fait sa plainte.  
Et comment Pan surpris de son pedit,  
Et du doux art tout nouveau, luy ha dit,  
Cestuy parler & chant, en qui te deulx,  
Sera commun tousjours entre nous deux :  
Aussi comment pour eternal renom,  
Deslors retint, & donna le droit nom,  
De la pucelle à ses flustes rurales,  
Jointes de cire en grandeur inegales.

Ainsi pour vray que Mercure devoit  
Dire telz mots, les yeux d'Argus il voit  
Tous succomber, & sa lumiere forte  
De grand sommeil enveloppée & morte.

Soudain sa voix refraingnit, & cessa,  
Et puis d'Argus le dormir renforça,

1. Syringue en Roseau.

Adoucissant de la verge charmée  
Les yeux foibles de sa teste affommée.

Lors tout subit d'un glaive renversé<sup>1</sup>  
Baissant le chef, en dormant l'ha blessé  
Au propre endroit auquel est jointe & proche  
La teste au col : puis du haut de la Roche  
Le jette à val : & le mont haut & droit  
Souille du sang. Ainsi es orendroit  
Gisant par terre, ô Argus, qui vivois :  
Et la clarté qu'en cent yeux tu avois  
Est or' estainte : & la seule obscurté  
De mort surprend cent yeux & leur clarté.

Adonc Juno prend ces yeux, & les fîche  
Deffus la plume au Paon son oiseau riche<sup>2</sup>,  
Et luy remplit toute la queue d'yeux,  
Clers & luisans comme estoilles des Cieux.

Soudain Juno en ire ardante brulle,  
Et du courroux le temps ne disîmule :  
Car Erinny's, la Déesse de rage,  
Mit au devant des yeux & du courage  
D'icelle Yo : & cacha l'insensée  
Maint aiguillon secret en sa pensée,  
Espouventant par rage furibonde  
La povre Yo fuyant par tout le monde.  
O fleuve Nil ! en grand labeur & plaindre,  
Tu luy restois le dernier à atteindre.  
Auquel pourtant à la fin elle arrive :  
Et en posant tout au bout de la rive  
Ses deux genous, se veautra en la place :  
Et en levant sa telle quelle face  
Vers le haut Ciel : renversant en arriere

1. Mort de Argus.

2. Les yeux d'Argus mis à la queue du Paon.

Son col de Vache en piteuse priere,  
En larmes d'œil, & en gemissemens,  
Et en plaintifs & gros mugissemens  
Elle sembloit à Juppiter crier,  
Et de ses maux fin final luy prier.

Lors Juppiter de ses deux bras embrasse  
Sa femme au col, la priant que de grace  
Vueille d'Yo finalement finir  
La grande peine. Et quant à l'advenir,  
De moy, dit il, toute crainte demets :  
Car ceste cy ne te fera jamais  
Cause de dueil, & aux Stygieux fleuves  
Commande ouir cestuy ferment, pour preuves.

Quand Juno eut appaisé sa pointure,  
Yo reprint sa premiere stature <sup>1</sup>,  
Et faite fut ce que devant estoit :  
Du corps s'enfuit, le poil qu'elle vestoit :  
Lors luy decroist des cornes la grandeur :  
Moindre devient de ses yeux la rondeur :  
Gueule & muleau plus petis luy deviennent .  
Espaules, bras & les mains luy reviennent :  
L'ongle de Vache en nouveaux piedz & mains,  
Fut divisée en cinq ongles humains.

Brief, rien n'y eut de la Vache sur elle,  
Fors seulement la blancheur naturelle :  
Et tout debout fut la Nymphe plantée,  
Du cheminer de deux piedz contentée :  
N'osant parler, que de la gorge n'yfle  
Mugissement, comme d'une jenille :  
Et avec crainte essayoit à redire,  
Ce qu'autre fois elle avoit bien feu dire.

1. Yo retourne en forme humaine.

Or maintenant en Déesse honorée  
Elle est du peuple en Egypte adorée.  
Parquoy en elle Epaphus on pourpense  
Estre engendré de la noble semence  
De Juppiter : & brief, en lieux certains  
Cestuy Epaphe ha ses Temples hautains  
Faits à l'honneur de son pere & de luy.

Or en ce temps, vray est qu'à iceluy  
Estoit egal, de cuer, d'aage, & puissance  
Un qui avoit du Soleil prins naissance,  
Dict Phaëton : qui jadis devisant  
De ses grans faits, & honneur non faisant  
A Epaphus, en gloire se mettoit,  
Dont le Soleil son propre pere estoit.

Ce qu'Epaphus ne peult pas bonnement  
Lors endurer, & luy dit plainement <sup>1</sup> :  
O povre sot, tu mets foy & credit  
A tout cela que ta mere te dit :  
Et te tiens fier & louanges retiens  
D'un pere feint, qui pour vray ne t'est riens.

Lors Phaëton rougit d'ouïr ce dire,  
Et refraignit de vergongne son ire :  
Puis s'encourut à Clymene, sa mere,  
Luy rapporter l'injure tant amere,  
Et si luy dit : Chere mere, au surplus  
Cela dequoy tu te doibs douloir plus,  
C'est que rien n'ay repliqué sur l'injure :  
Car, quant à moy, je suis de ma nature  
Doux & courtois : & l'autre insupportant  
Est outrageux : mais j'ay honte pourtant,  
Dont tel opprobre on m'ha peu imputer,

1. Debat de Phaëton. & Epaphus.

Et que sur champ ne l'ay feu confuter.

Donc si créé suis de ligne celeste,  
Monstre à present le signe manifeste  
D'un genre tel, tant digne & precieux,  
En maintenant que je suis des hauts Cieux.

Ces mots finis ses deux bras avança,  
Et de sa mere au col les enlassa,  
La suppliant par son chef tant chery,  
Et par celui de Merops son mary,  
Et en l'honneur des nopces de ses sœurs,  
De luy donner signes certains & seurs  
De son vray pere. En effet à grand peine  
Sait-on lequel ha plus esmeu Clymene,  
Ou le prier par son fils proposé,  
Ou le despit du reproche imposé.

Les bras au Ciel lors tendit & leva  
Et regardant le Soleil, elle va  
Dire ces mots : Par la lumiere sainte  
De luisans raiz environnée & ceinte,  
Qui nous voit bien, & qui entend nos voix,  
Je jure, Fils, que ce Soleil que vois,  
Et qui le monde illumine & tempere,  
T'ha engendré, & que c'est ton vray pere.

Si menterie en mes propos je mets,  
Je me consens qu'il face que jamais  
Je ne le voye, & que ceste lumiere  
Soit maintenant à mes yeux la derniere.

Or tu n'as pas grand affaire à congnoître  
La demourance à ton Pere, & son estre .  
Car la maison dont il se leve & part,  
Est fort voisine à nostre terre & part :  
Si aller là tu desires & quiers,  
Pars de ceste heure, & à luy t'en enquiers.

Quand Phaëton de sa mere eut ouy  
Un tel propos, soudain fut resjouy,  
Tressaut de joye, & se promet foymesmes  
Les plus hauts dons des regions supremes.

Brief, son païs d'Ethiope il traverse,  
Et les Indoïs, gifans sous la diverse  
Chaleur du Ciel : & promptement de là  
En la maison de son cler Pere alla.

*Fia du tranſlat du premier livre.*

FIN DU TOME TROISIÈME



# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME III

---

### EPIGRAMMES DE L'ADOLESCENCE

A Renée de Partenay. . . . .	1
Du mois de May, & d'Anne. . . . .	2
De son feu & de celui qui se print au Bosquet de Ferrare. . . . .	<i>ibid.</i>
Au Roy. . . . .	<i>ibid.</i>
A Monsieur Preudhomme, Tresorier de l'Es- pargne. . . . .	3
A Anne, tencée pour Marot. . . . .	<i>ibid.</i>
A deux jeunes hommes qui escrivoient à sa louange. . . . .	4
D'une mal mariée. . . . .	5
A une portant Bleu pour couleurs. . . . .	<i>ibid.</i>
A Cravant, sien amy, malade. . . . .	<i>ibid.</i>
A Monsieur le Duc de Ferrare. . . . .	6
A ses Amis, quand laissant la Royne de Navarre fut receu en la maison et estat de Madame Renée, Duchesse de Ferrare. . . . .	<i>ibid.</i>
Huitain fait à Ferrare. . . . .	7
A Monsieur Castellanus, Evêques de Tulles. . . . .	<i>ibid.</i>

A la ville de Paris. . . . .	8
Pour le Perron de Monsieur le Dauphin, au Tournoy des Chevaliers errans. . . . .	<i>ibid.</i>
Pour le Perron de Monleigneur d'Orleans. . . . .	9
De Monsieur du Val, Tresorier de l'Espagne. . . . .	10
Responſe de du Val. . . . .	<i>ibid.</i>
De Madame de l'Eſtrange. . . . .	<i>ibid.</i>
A l'Empereur. . . . .	11
De Viſcontin, & de la Calandre du Roy. . . . .	<i>ibid.</i>
D'un gros Prieur. . . . .	12
De la ville de Lyon. . . . .	<i>ibid.</i>
A une dont il ne pouoit oſter ſon cœur. . . . .	13
A Pierre Marrel, le merciant d'un Couteau. . . . .	<i>ibid.</i>
De Alix, & de Martin. . . . .	14
D'un Cheval, & d'une Dame. . . . .	<i>ibid.</i>
D'une Dame deſirant voir Marot. . . . .	<i>ibid.</i>
A une Dame de Lyon. . . . .	15
Reſponſe par ladiète Dame . . . . .	<i>ibid.</i>
A Monsieur Craſſus, qui lui vouloit amaffer deux mil eſcuz. . . . .	16

## AUTRES EPIGRAMMES NOUVELLEMENT ADJOUSTEZ

De la conualeſcence du Roy. . . . .	16
Au Roy. . . . .	17
Dizain au Roy, envoyé de Savoye. . . . .	18
Du retour de Tallard à la Court. . . . .	<i>ibid.</i>
Deux Dizains. . . . .	19
De la fille de Vaugourt. . . . .	20
D'Yſabeau. . . . .	<i>ibid.</i>
A Anne. . . . .	<i>ibid.</i>
A un jeune eſcolier grièvement malade. . . . .	21
Huiétain de l'amour d'une lettre, d'un païs, & d'une chanſon. . . . .	<i>ibid.</i>



Trois Huictains, dont les deux derniers re- pondent au premier. . . . .	22
Autre Huictain. . . . .	<i>ibid.</i>
A Madame de la Barme, pres de Necy en Ge- nevoys. . . . .	23
Salutation du Camp de Monsieur d'Anguien à Sirizole. . . . .	<i>ibid.</i>
Au Roy, pour estre mis en son estat. . . . .	24
C. Marot à L. D. D. E. luy estant en Italie, Sonnet. . . . .	<i>ibid.</i>
De frere Thibaud, qui n'avoit qu'une rotie à sa collation en Carefme. . . . .	25
Du lieutenant de B. . . . .	<i>ibid.</i>
D'un orgueilleux emprisonné. . . . .	26
D'Annette & Marguerite. . . . .	<i>ibid.</i>
A une vieille. . . . .	<i>ibid.</i>
De Nenny. . . . .	27
D'un Ouy. . . . .	<i>ibid.</i>
De Robin & Catin. . . . .	28
A Anne. . . . .	<i>ibid.</i>
De sa maistresse. . . . .	<i>ibid.</i>

## EPIGRAMMES

## A L'IMITATION DE MARTIAL

A Geofroy Bruillard. . . . .	29
Au Roy. . . . .	30
A Monsieur Castellanus. . . . .	<i>ibid.</i>
De la Chienne de la Royne Eleonor. . . . .	31
De soy mesme . . . . .	33
De la tristesse de s'Amie. . . . .	34
D'une qui se vante. . . . .	<i>ibid.</i>
A Antoine. . . . .	35
De Jan Jan. . . . .	<i>ibid.</i>
A Hilaire. . . . .	36

Dizain de foymesme, & de un homme bien riche. . . . .	36
A une layde femme. . . . .	37
A Jan, qu'il ne fait pourquoy il ne l'aime point.	38
D'un Abbé, qui ha la goutte aux piedz & aux mains. . . . .	<i>ibid.</i>
D'un Advocat ignorant, & grand criart quand les autres crient. . . . .	39
De Alix, qui ne pleure son feu mary qui devant ses gens. . . . .	40
A Roulet, qu'il l'appelle Monsieur aussi bien que son valet. . . . .	<i>ibid.</i>
A Yfabeau qui luy envoya un livre & un propos nouveau. . . . .	41
De Catin qui avoit esté tres-belle, & de Jane qui l'est à present. . . . .	<i>ibid.</i>
D'une vieille qui n'avoit que quatre dents, que la toux luy fait cracher. . . . .	42
De Macé Longis qui juroit que de sa vie il n'avoit souppé en son logis. . . . .	<i>ibid.</i>
De Macée qui bailloit argent pour estre embrassée. . . . .	43
De Pauline vieille & riche, qui le vouloit bien avoir pour mary : mais il n'en vouloit point si elle n'estoit encor plus vieille. . . . .	<i>ibid.</i>
D'un mauvais Rendeur, à qui lon aimoit mieux donner la moitié que prester le tout. . . . .	44
A Beneft. . . . .	<i>ibid.</i>
Du sepulchre de la Formis. . . . .	45
Du Savetier plus riche que l'homme qui s'est long temps travaillé à l'estude. . . . .	<i>ibid.</i>
A Merlin de Saint Gelais touchant un sot qui composoit en rime contre l'autheur. . . . .	46
D'un mauvais Poëte. . . . .	<i>ibid.</i>
De Catin qui vouloit espouser Martin, mais Martin ne vouloit point de Catin. . . . .	47

Des Poëtes François à Salel. . . . .	47
Estienne Dolet. . . . .	48
D'un Lymosin qui entreprend assez, mais ne paracheve point. . . . .	49
A F. Rabelais : qu'il n'est que de vivre en paix, en repos & liberté, sans suivre les grans Seigneurs & riches gens. . . . .	<i>ibid.</i>
D'un Curé qui disoit que toutes les belles femmes luy plaisoient, mais il ne plaisoit pas à une d'elles. . . . .	50

## ESTRENES

Ses Estrenes commencent. . . . .	51
Estrenes aux Dames de la Court. 52 & suiv. jusques à. . . . .	68
Au Roy pour Estrenes. . . . .	68

## EPITAPHES DE L'ADOLESCENCE

Du petit Argentier Paulmier d'Orleans. . . .	69
De Coquillart, & de ses armes à trois Coquilles d'Or. . . . .	70
De Frere Jan Levesque, Cordelier natif d'Or- leans. . . . .	<i>ibid.</i>
De Jan le Veau. . . . .	<i>ibid.</i>
De Guion le Roy, qui s'attendoit d'estre Pape avant que mourir. . . . .	71
De Jouan, Fol de ma Dame. . . . .	<i>ibid.</i>
De Frere André Cordelier. . . . .	72
De maistre Pierre de Villiers. . . . .	<i>ibid.</i>
De Jan Serre, excellent joueur de Farces. . .	73
De l'Abbé de Beaulieu la Marche, qui osa te- nir contre le Roy. . . . .	75

Du cheval de Vuyart. . . . .	76
De Ortis le More du Roy. . . . .	77
D'Alix. . . . .	78
De Martin. . . . .	79
De Monseigneur de Langey. . . . .	<i>ibid.</i>
A une Dame de Piemont qui refusa six escus de Marot, pour coucher avec elle. . . . .	80
De feu Madame de Maintenon. . . . .	<i>ibid.</i>
D'elle mesmes. . . . .	81

## CIMETIERE DE L'ADOLESCENCE

De Jane Bonté. . . . .	83
De Longueil, homme docte. . . . .	<i>ibid.</i>
De maître André le Voust, medecin du Duc d'Alençon. . . . .	84
De Catherine Budé. . . . .	<i>ibid.</i>
De la Royné Claude. . . . .	85
De messire Charles de Bourbon. . . . .	<i>ibid.</i>
De Monsieur de Precy. . . . .	86
De messire Jan Cotereau, Chevalier Seigneur de Maintenon. . . . .	87
De luy mesmes. . . . .	88
De luy encores. . . . .	<i>ibid.</i>
Des Allemans de Bourges, recité par la Déesse Memoire. . . . .	89
D'Alexandre, president de Barrois. . . . .	90
De maître Jacques Charmoluë. . . . .	91
De Damoiselle Anne de Marle. . . . .	<i>ibid.</i>
De Maître Guillaume Cretin, Poëte François. . . . .	92
Des Louis Jagoyneau. . . . .	93
De Madame la Regente mere du Roy. . . . .	<i>ibid.</i>
De Florimond de Champeverne. . . . .	94
De Jan de Montdoncet. . . . .	<i>ibid.</i>
De Guillaume Chantereau, homme de Guerre. . . . .	95

De trois Enfans Freres. . . . .	96
De François Dauphin de France. . . . .	<i>ibid.</i>
De Anne Beauregard qui mourut à Ferrare. . . . .	97
De Heleine de Boify. . . . .	98
De Monsieur du Tour, Maître Robert Gedoy. . . . .	<i>ibid.</i>
De Jan l'Hulier, Conseiller. . . . .	99
De Madame de Chateaubriant . . . . .	<i>ibid.</i>
De Monsieur le General Preudhomme. . . . .	100

## COMPLAINTES DE L'ADOLESCENCE

Du Baron de Malleville, Parisien . . . . .	101
D'une Niepce, sur la mort de sa Tante . . . . .	104
Deploration de Meflire Florimond Robertet. . . . .	106
De Madame Loife de Savoye, mere du Roy, en forme d'Eglogue. . . . .	124
De Monsieur le General Guillaume Preud- homme. . . . .	133
Eglogue sur la naissance du fils de Monfei- gneur le Dauphin . . . . .	139
A Monsieur François de Bourbon, seigneur d'Anguien . . . . .	142
Avant-naissance du troisieme enfant de Ma- dame la Duchesse de Ferrare. . . . .	145

## TRADUCTIONS

De la premiere Eglogue des Bucoliques de Virgile. . . . .	151
Le Jugement de Minos, sur la preference d'A- lexandre le Grand, &c. . . . .	159
Les tristes Vers de Beroalde sur le jour du Vendredy Saint. . . . .	172
De l'Amour fugitif de Lucian. . . . .	178

Des Visions de Petrarque, de Thufcan en François. . . . .	183
Épigramme de Salmonius. . . . .	187
Lettre de Marot au Roy sur les Metamorphoses. . . . .	189
Livre premier de la Metamorphose d'Ovide. .	193

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



---

Sceaux. — Imp. Charaire et fils.









# LES CHEFS-D'ŒUVRE

## DE LA LITTÉRATURE

### FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

---

MOLIÈRE (Œuvres complètes).. . . . .	8 volumes.
LA FONTAINE (Les Contes). . . . .	2 volumes.
PRÉVOST (l'Abbé) (Manon Lescaut). . .	1 volume.
MATHURIN RÉGNIER (Œuvres complètes).	1 volume.
LONGUS (Daphnis et Chloé). . . . .	1 volume.
B. DE SAINT-PIERRE (Paul et Virginie).	1 volume.
LA FONTAINE (Les Fables). . . . .	2 volumes.
BOILEAU (Œuvres poétiques). . . . .	2 volumes.
STERNE (Voyage sentimental). . . . .	1 volume.
CANDIDE, par Voltaire. . . . .	1 volume.
RACINE (Théâtre et poésies). . . . .	4 volumes.
RABELAIS (Œuvres complètes). . . . .	6 volumes.
X. DE MAISTRE (Voyage autour de ma chambre). . . . .	1 volume.
GŒTHE (Werther). . . . .	1 volume.
DIDEROT (Le Neveu de Rameau). . . .	1 volume.
BEAUMARCHAIS (Mariage de Figaro). . .	1 volume.
BEAUMARCHAIS (Barbier de Séville). . .	1 volume.
REGNARD (Théâtre choisi). . . . .	2 volumes.
LA ROCHEFOUCAULD (Maximes). . . . .	1 volume.
GRESSET (Vert-Vert. — Le Méchant). .	1 volume.
CAZOTE (Le Diable amoureux). . . . .	1 volume.
GŒTHE (Faust).. . . . .	1 volume.
MALHERBE (Poésie). . . . .	1 volume.
LE MOYEN DE PARVENIR. . . . .	3 volumes.
PENSÉES DE PASCAL.. . . .	2 volumes.
ANDRÉ CHENIER. . . . .	1 volume.
VILLON. . . . .	1 volume.
MAROT. . . . .	4 volumes.
ROUSSEAU (Poésies). . . . .	1 volume.



---

ŒUVRES

DE

AROT

---

Tome

III

---

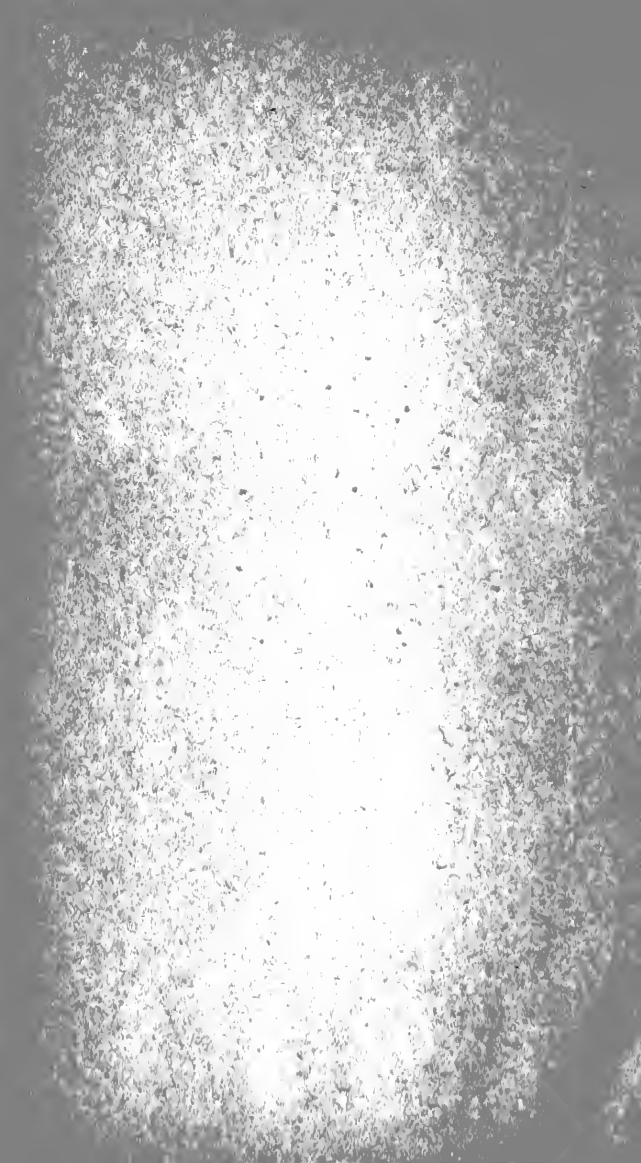
PARIS

ELARUE

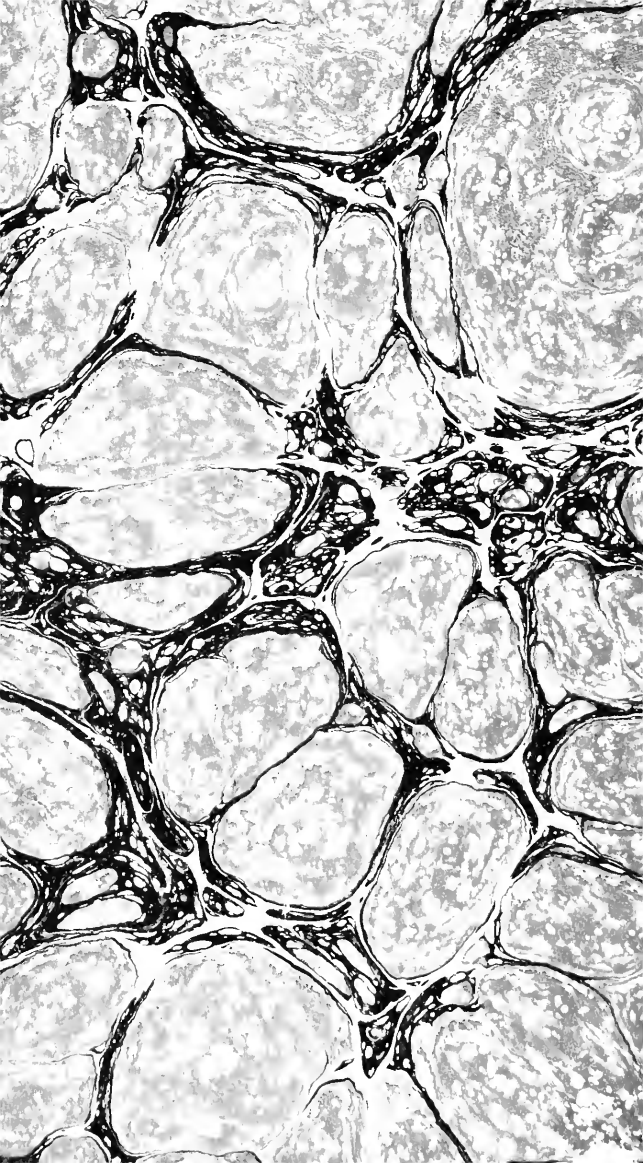
ÉDITEUR

---









PQ  
1635  
A1  
18--a  
t.3

Marot, Clément  
Oeuvres de C. Marot de  
Cahors

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

